

Essai sur les alimens, pour servir de commentaire aux livres diététiques d'Hippocrate / [Anne-Charles Lorry].

Contributors

Lorry, Anne-Charles, 1726-1783

Publication/Creation

Paris : Vincent, 1757.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/vthzvbjb>

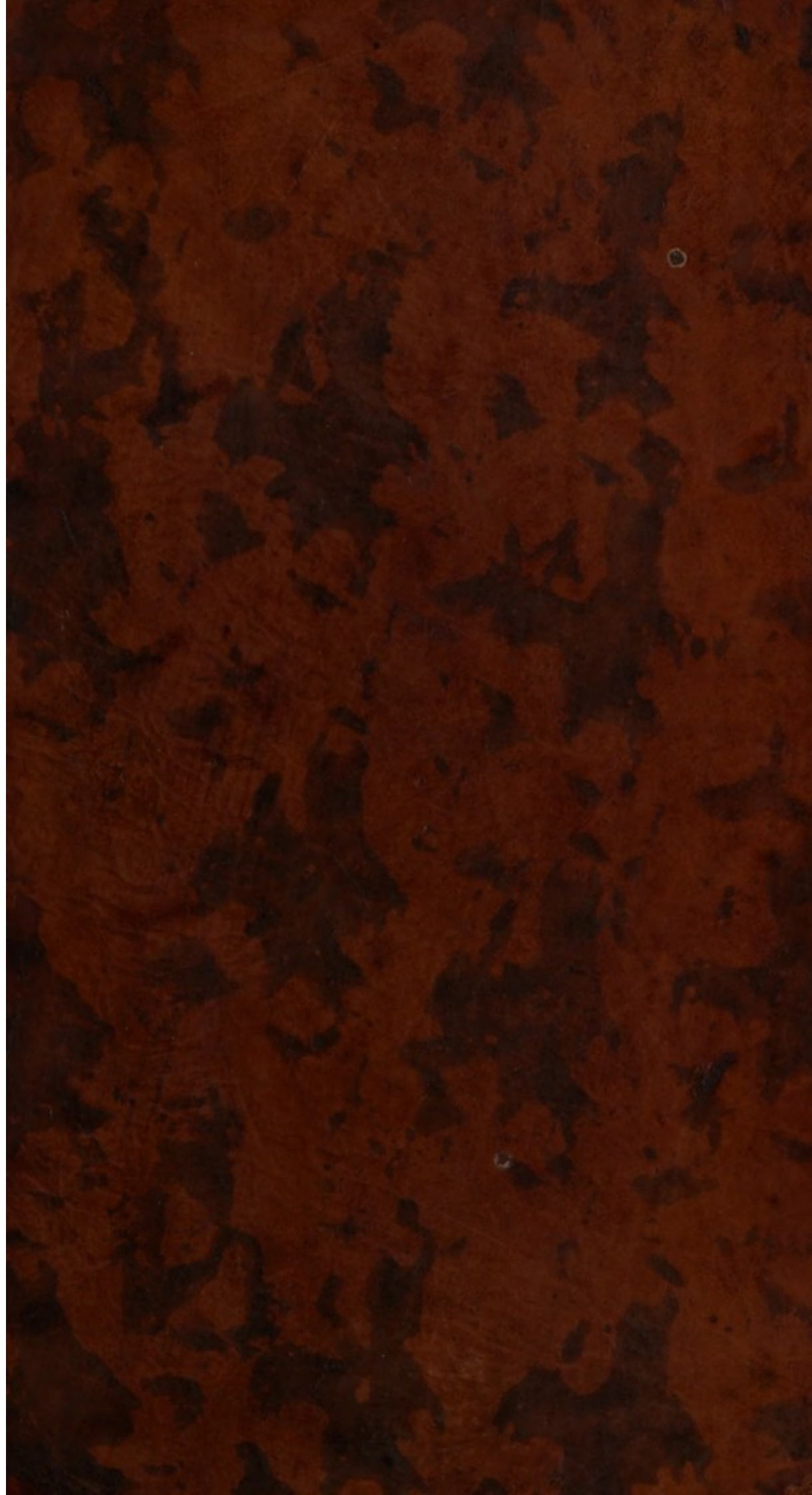
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>







Metecine 34112/A
2 volumes

C. II. 8
18

LORRY, A. C.

ESSAI
SUR L'USAGE
DES
ALIMENS,

*POUR servir de Commentaire
aux Livres Diététiques
d'Hippocrate.*

TOME SECOND.



A PARIS,
De l'Imprimerie de VINCENT,
rue S. Severin, à l'Ange.

M DCC LVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

ESSAI
SUR L'USAGE
DES

ALIMENS,

Pour servir de Commentaire
aux Livres Diététiques
d'Hippocrate.

TOME SECOND.



A PARIS,
De l'Imprimerie de VINCENT,
rue S. Severin, à l'Ange.

M DCC LVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





PREFACE.



A premiere Partie de cet
Ouvrage a été destinée
toute entiere à nous faire
connoître la matiere nutritive ,
telle qu'elle se trouve dans tous
les corps de la nature. Elle a pré-
senté aux Physiciens un specta-
cle bien digne de la grandeur
& de la magnificence du Créa-
teur. Un mouvement simple, uni-
forme, constant, suffit pour pro-
duire une variété innombrable
de substances qui , quelque'étran-
geres qu'elles se paroissent l'une
à l'autre , sortent des mêmes élé-
mens , & après en avoir em-
prunté des propriétés toutes dif-
férentes , rentrent dans la même
uniformité. Tous les êtres végé-
tans se réunissent dans leur ori-
gine & dans leur destruction.

Le mouvement de l'eau produit par la chaleur, fait dans tous les climats d'une terre stérile un agent fécond , qui tous les ans au printems nous ramene un spectacle admirable , des plaisirs & richesses réelles. Du sein fécondé de la terre, tous les animaux prennent une nourriture abondante. L'homme qui participe à tous ces avantages avec plus de luxe que les autres animaux , a de plus l'art de jouir du spectacle de ces richesses communes, d'en connoître les causes , & de les admirer.

Il faut à présent songer à tirer un fruit réel de ces contemplations , c'est l'objet de cette dernière Partie. La matiere nutritive , diversement unie ou combinée , tantôt ayant ses parties très-fortement liées & condensées entr'elles , tantôt offrant un tissu plus lâche & moins solide,

tantôt enfin portée à un point d'atténuation plus ou moins considérable , devient salutaire ou nuisible aux hommes , suivant les circonstances par lesquelles ils se laissent entraîner , ou qui les enchaînent nécessairement.

Cet objet pratique sur les alimens exige des recherches de deux genres différens. Par les unes, nous aurons des marques distinctives , d'après lesquelles nous connoîtrons à quel point est, par rapport à notre usage , la matière nutritive qu'on nous présente , & ces recherches ont été l'objet de la troisieme Partie de notre premier Volume. Par les autres qui font l'objet de notre travail actuel , nous connoîtrons l'homme & ses différences ; & suivant ces différences , nous lui appliquerons la matière nutritive , relativement à ses besoins.

Il s'agit donc ici d'examiner

quel est le changement physique que produit sur notre machine le concours des causes qui nous environnent. C'est de cette connoissance que dépend la solution de nos problêmes ; c'est le nœud de la difficulté.

Les travaux immenses des Physiciens de nos jours, cette foule d'observations qui paroît être le fruit de la plus grande attention sur cet objet de nos travaux, paroissent avoir rendu l'homme d'autant plus difficile à connoître, que plus on porte sur lui un œil attentif & curieux, plus on lui découvre de propriétés.

Chaque partie semble jouer à son tour le rôle principal, & régler les démarches de toute la machine (a). Ce cercle fameux des fonctions qu'Hippocrate avoit reconnu, & qu'il

(a) *De locis in homine.*

n'avoit pas pu méconnoître ,
 quand il portoit sur la nature de
 l'homme un coup d'œil si juste ,
 a été un sujet de dispute sur la
 prééminence des viscères l'un sur
 l'autre. Tant il est vrai que , sui-
 vant l'axiome du même Au-
 teur (a) , l'observation même
 est une source d'erreurs , quand
 elle n'est pas dirigée par la plus
 grande sagesse.

Il suffisoit en effet , pour par-
 venir à connoître l'homme , &
 pour sentir d'où peuvent dépen-
 dre toutes ses variétés , d'exami-
 ner avec scrupule quels sont les
 effets évidens & mécaniques
 des corps , qui agissent sur la ma-
 chine humaine , quelles sont les
 causes évidentes de ces effets ;
 il falloit marcher avec fermeté ,
 tant que l'évidence nous con-
 duit ; s'arrêter où elle nous aban-

(a) *Sect. 1. Aph. 1.*

donne, & ne pas substituer des idées vagues à des faits réels; ne pas chercher à construire un homme tout nouveau d'après des observations illusoires, dont le bâtiment est écroulé, avant que d'avoir pu s'élever.

Cependant c'est ce qui est arrivé à quelques Réformateurs de la Médecine, qui, faute de connoître sans doute la vraie Méthode de guérir, nous vantent avec enthousiasme les présens tardifs qu'ils ont reçus de la nature, & veulent opposer un système naissant, plus d'une fois éclos, plus d'une fois rejeté, au bâtiment inébranlable qu'Hippocrate avoit reçu de ses Peres, & auquel il a tant ajouté.

Ces hommes si dignes d'ailleurs de notre reconnoissance, par mille belles observations que nous leur devons, n'ont pas pris garde sans doute, à la fa-

çon dont s'élevent les Arts nécessaires, à leur marche naissante, à leurs progrès qui sont la suite de plusieurs siècles ; ils n'ont pas pris garde sur-tout, que ce qu'il faut éviter dans leur étude, est d'y porter l'enthousiasme de la Poësie, au lieu de la modeste simplicité qui rendoit si précieuse l'ancienne observation.

Il y a long-tems, disoit Hippocrate (a), que la Méthode de guérir est inventée ; la nécessité qui la fit trouver, a produit son accroissement : si quelquefois les erreurs des hommes l'ont défigurée, ce n'a pu être que pour un court espace de tems, & dans une étroite enceinte. Ces erreurs même n'ont servi qu'à relever son lustre, & à augmenter sa splendeur.

Ce n'est nullement par envie

(a) *De priscâ Medicinâ.*

de contredire qui que ce soit, & encore moins des gens dont j'honore le génie, que je soutiens ici les prérogatives de l'ancienne Médecine. Deux motifs m'y engagent : le premier est d'arrêter le progrès des prestiges que produit l'amour de la nouveauté, dans l'esprit des jeunes Médecins, qui ne sont que trop sujets à s'égarer dans une carrière longue & pénible : le second est de rendre raison à mes Confreres des principes auxquels je me suis attaché, & qu'on trouvera dans les Préliminaires & dans tout le cours de cet Ouvrage.

J'ai tâché d'étudier les propriétés des fibres d'après M. Boerhaave, & un autre grand Médecin, de la conversation & des leçons duquel j'ai toujours tiré un grand fruit. C'est sur les corps vivans & les plus approchans

qu'il est possible de leur état naturel, qu'il faut chercher à connoître les sources de nos variétés. L'œconomie animale bouleversée, comme elle l'est dans ses maladies, ne nous apprend que des propriétés possibles, & que ses besoins même font naître. Il est étonnant combien dans cette étude j'ai vu que ces propriétés quadroient avec les axiomes immortels d'Hippocrate. J'ai cherché à trouver au juste l'effet mécanique d'une cause, quand elle agit. Les effets du chaud, du froid, dans les climats, objet de l'étude & de l'observation des Anciens, n'ont acquis qu'une imperfection de langage par rapport à nos besoins; ils sçavoient comment le froid endurecit les fibres, comment le chaud les relâche. Ils sçavoient pourquoi les races d'hommes & d'animaux s'endurcis-

soient , & devenoient plus robustes par le froid , plus foibles & plus mols par le chaud. Mais je me suis fort peu soucié de remonter aux causes premières , toujours incertaines , toujours dangereuses , quand on en tire des indications , comme l'ont fait nos Novateurs , & que le Créateur a dérobées à nos recherches , parce qu'elles nous sont aussi parfaitement inutiles que la connoissance de l'avenir , sur lequel nous ne formons que des conjectures. J'ai toujours suivi , autant qu'il a été en moi , la méthode des Anciens , de partir de connoissances simples , pour marcher à de plus composées. Le plaisir de conjecturer n'a pas été assez sensible pour moi , pour que je crusse devoir ajouter à un Art aussi essentiel que le nôtre , des ornemens qui lui sont absolument étrangers.

D'ailleurs mon dessein n'a point été, *populo ut placerent quas fecissem fabulas*. Je ne reconnois pour Juges que ceux de mes Confreres, qui ayant lu avec attention les monumens précieux des Anciens, n'ignorent point les découvertes des Phyficiens modernes, & sçavent quel est le fruit qu'on en doit tirer. Fruit précieux, quand on les mettra à leur place, & qu'elles serviront d'échelons pour s'élever à la démonstration.)

Je crois qu'entre tous les modernes, M. Boerhaave est le génie qui ait fait un usage plus utile de la Physique moderne, combinée avec les observations des Anciens. On m'a reproché d'en faire trop de cas. Tout ce que cela prouve, c'est que ceux qui m'ont fait ces reproches ne pensent pas comme moi : car j'avoue que j'ai pour tous les Ou-

vrages de ce grand homme la plus haute admiration.

Au surplus j'ignore si j'ai réuissi; tout ce que je puis assurer, c'est que je souhaite de tout mon cœur, d'être dans le cas d'applaudir à quelqu'un qui ait mieux fait, ou qui m'ait fait connoître mes erreurs.

C'est par cette dernière raison que je remercie sincèrement les Journalistes de Trévoux, d'avoir réformé la traduction que j'ai donnée (a) d'un passage d'Hippocrate, où j'ai traduit *ἐς πῶμαν ut robur recuperent*. Il eût été mieux de mettre *ad robur*, qui comprendrait autant la conservation des forces que leur recouvrement; d'autant plus que du tems d'Hippocrate, il y avoit des lieux publics, institués pour y rendre, par le moyen du ré-

(a) Page 24

gime , les hommes plus forts & plus capables des exercices athlétiques , si en honneur chez les Grecs. A l'égard du *Traité de Alimento* , qu'ils m'invitent à traduire , j'ose affurer que quelque bien traduit qu'il fût , il seroit intelligible & inutile à tous ceux qui ne sont pas versés dans la Médecine & dans le langage d'Hippocrate.



APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le
Chancelier, un Manuscrit intitulé :
Essai sur l'Usage des Alimens, par
M. Lorry ; & je l'ai jugé très-digne de
l'Impression. A Paris, ce premier Mai
1757.

LAVIROTTE.

Le Privilege se trouve dans le Tome I.

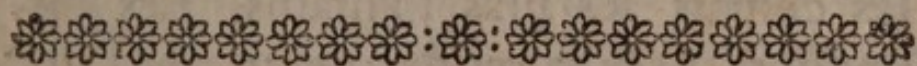


ESSAI



ESSAI SUR L'USAGE DES ALIMENS,

Où l'on traite de la différence
des régimes , suivant la
différence des hommes.



*Préliminaires sur la source Physique
des différences des hommes.*



QUAND nous avons considéré
la nature humaine en général,
elle n'étoit point altérée par
les changemens qui défigurent
son origine , qui lui laissent des marques
ineffaçables de leur action , & qui per-
pétués de race en race , semblent avoir

fait naître dans le genre humain mille especes différentes, les unes des autres.

Tel étoit l'homme lorsque sortant des mains de son Créateur , il jouissoit de toute la perfection dont il étoit susceptible. Les passions n'avoient point altéré les traits de son visage , & n'avoient point troublé l'harmonie intérieure de ses fonctions : au milieu des productions de la terre dont il étoit le maître , il choisissoit les alimens les plus simples & les plus naturels. Son goût encore nouveau étoit enchanté de leur odeur & de leur faveur. Le luxe & la gourmandise n'avoient point inventé l'art pernicieux de les défigurer , de les empoisonner de sels , d'huiles , d'aromates cherchés dans les climats les plus lointains. Les impressions nécessaires des vents , de l'air , des saisons , n'avoient point produit sur ses organes des différences aujourd'hui si marquées , qu'à peine peut-on se représenter l'habitant des fables de l'Afrique , & le Samoïede condamné à sentir toute sa vie les froids cuisans de l'ourse , comme descendus de la même origine , & croire qu'ils puissent se traiter de freres.

La Providence en partageant aux hommes les différentes régions de la terre , a donné à leur corps essentielle-

ment organisé de même , la propriété de pouvoir s'habituer aux climats où ils ont été transportés , & aux mœurs qu'ils ont reçu de leurs peres. Leurs organes se trouvent montés & pétris sur un nouveau modele. Considérez d'un côté un Africain transporté dans les climats les plus tempérés de l'Europe , de l'autre persuadez à un Lappon de quitter pour un tems les maisons enfumées où il passe sa vie , bientôt chacun d'eux voudra vous prouver les avantages de la patrie qu'il regrette. Ils se sépareront , l'un pour aller retrouver les ardeurs du soleil , l'autre pour fuir les rayons de cet astre.

Ces différences que la diversité des climats impriment à notre nature , sont sans doute les plus sensibles ; mais elles ne sont pas les seules : sans sortir de nos pays , examinons ce qui se passe tous les jours sous nos yeux. Quelle différence n'y a-t-il pas entre nos Laboureurs , nos Soldats, & les gens qui cultivent les sciences , ou qui vivent dans l'oïfiveté , entre les femmes du peuple, & les femmes de qualité. Chaque condition , chaque état a ses avantages & ses inconvéniens , & produit ses différences.

Chacune de ces variétés fait naître une différence de proportion entre les

évacuations ; Sanctorius l'a démontré. La raison en explique clairement les causes. La réparation à laquelle les alimens sont destinés , doit donc varier à son tour. Tantôt la quantité doit en être augmentée , tantôt au contraire il convient de la diminuer. La qualité de quelques matieres nutritives les rend préférables dans certains cas , au contraire elles sont nuisibles dans plusieurs autres circonstances. Ce n'est point pour satisfaire à des plaisirs frivoles que le Créateur a étalé sur la terre une variété si prodigieuse de plantes nutritives , d'animaux dont il nous a permis l'usage ; c'est pour satisfaire à des besoins réels, qu'il a dispersé dans chaque climat des substances proportionnées aux besoins des hommes , qui tous , dans différens langages & avec des usages différens , bénissent sa providence & célèbrent sa magnificence.

Le nombre étonnant de ces variétés paroît difficile à réduire en classe : on y trouve d'autant plus d'obstacles , que les anciens Médecins ne peuvent pas nous servir de guides dans cette recherche. Ils avoient tranché la difficulté, en donnant à chaque particulier le précepte de s'étudier soi-même. Mais combien peu de personnes sont capables de cette étude ?

combien ne s'en impose-t-on pas à soi-même ? Tant de raisons nous invitent à nous tromper , qu'il est utile de conduire les hommes comme par la main dans cette recherche , de leur faire connoître les sources de leurs différences. Heureusement la Physique moderne a fait plusieurs découvertes dans la structure du corps , qui peuvent nous aider à percer le voile de ce mystère.

L'étude de la Nature nous a appris combien dans la structure & dans le mouvement des corps , les causes sont simples & fécondes. Cette simplicité & cette fécondité dans les causes , ne peut être imitée par aucun art humain. Quoique nous estimions d'autant plus les machines que les hommes inventent , qu'elles approchent davantage de ces deux points de perfection , tous les Mécaniciens - Physiciens conviennent de leur foiblesse, quand ils la comparent à la force du Créateur.

Une seule cause dans la nature met en jeu des ressorts immenses , & multiplie les effets jusqu'à l'infini. Nous n'irons point en chercher des preuves dans l'Astronomie. Le corps humain & sa matière nutritive seront les seuls objets sur lesquels nous appuierons cette réflexion.

Combien dans notre première Partie n'avons-nous pas retrouvé notre matière nutritive sous de formes différentes : elle est cependant par-tout la même , un même mouvement la produit , la change , la détruit : le mouvement général de l'eau aidée de la chaleur , quelque simple qu'il soit , est la cause de la variété des productions dans les climats , dans les saisons , dans les végétaux , dans les animaux. De même le corps humain composé toujours des mêmes élémens , avec un petit nombre de principes , enfante une infinité d'effets différents ; nous l'allons voir dans ces Préliminaires. Nous ne touchons pas encore au but , mais à mesure que nos recherches se multiplieront , nous approcherons davantage de la simplicité de la nature.

Les différences qui existent entre les hommes , sont essentielles ou accidentelles. Les seules véritablement essentielles , sont celles de l'âge & du sexe. Il en est d'accidentelles , qui sembleroient pouvoir se rapporter à la première classe ; telles sont celles que mettent entre nous la couleur du corps , la forme des épaules , de la tête. Ces différences dans leur origine n'étoient qu'accidentelles , mais perpétuées de race en race , elles sont

devenues essentielles à certains Peuples, & leur mélange avec d'autres Nations les fera disparoître petit à petit. C'est ce qu'Hippocrate remarque sur un Peuple de Scythie qu'on connoissoit de son tems sous le nom de Macrocéphales (a), ou hommes à longue tête. La race en est perdue. A leur place les Tartares n'ont plus que de longues oreilles.

Malgré toutes ces variétés, on peut assurer que l'organisation de l'homme est la même dans tous les sujets. Il est essentiel pour la reproduction continuelle de l'espece, qu'ils ayent la même structure, les mêmes fonctions; autrement la race humaine auroit mille fois changé de forme; mille fois la stature, la figure & les inclinations même auroient dégénéré. La machine humaine est toute entiere formée des mêmes élémens, se nourrit de la même matiere. La charpente en est uniforme, les principes en sont simples. Les preuves de ces propositions appartiennent à la Physiologie, elles se

(a) Voyez Hippocr. de aëre, locis & aquis. *Initio quidem hominum institutum, longitudinis capitis, causa fuisse videtur, nunc verò natura etiam ad institutum accedit.*

déduisent de ce qui est exposé dans la premiere Partie de cet Ouvrage. Le mécanisme de la nutrition bien développé, jette le plus grand jour sur la formation des parties du corps animal & les élémens qui le composent.

Un corps dont la structure est uniforme, ne peut être capable que d'un nombre déterminé d'effets primitifs. Les objets qui l'environnent sont-ils capables de produire un de ces effets ? la machine en est ébranlée. N'ont-ils pas ce pouvoir ? alors leurs impressions n'existent pas pour elle. Ainsi les corps qui sont portés plus ou moins violemment sur une corde tendue, la détendent, augmentent sa tension, ou la brisent & désunissent ses parties. Ces désordres à leur tour en produisent une infinité d'autres dans la machine dont cette corde régloit les démarches ; mais la source de ces dérangemens étoit simple dans son principe, & pouvoit être assujettie à des loix invariables.

Le corps animal composé de solides & de fluides, n'est capable de recevoir aucune impression que par ses solides. Les fluides ne causent ou des dérangemens, ou des différences, que par leur action sur les solides. C'est

en ceux-ci que résident toute l'organisation , toute la sensibilité & toutes les plus belles propriétés de l'animal.

La seule base qui constitue toute la partie solide du corps humain , est la fibre simple. L'Anatomie raisonnée démontre que c'est à elle que se réduisent toutes les parties solides. Leur figure , leur structure , dépend des arrangemens des fibres entr'elles & des vaisseaux qui en sont formés.

Sans doute cette fibre si simple n'a par elle-même que les propriétés de la matière , lorsqu'unie & assemblée en un fil d'une longueur déterminée , elle est plus ou moins tendue , plus ou moins élastique. La tension est nécessaire pour l'activité de la fibre , soit qu'elle tienne cette tension des points où elle est attachée , ou que roulée en forme de vaisseau , elle soit tendue par le fluide qu'elle renferme. Cette propriété , ainsi que l'élasticité , comme elle l'a par sa nature , rien ne peut la lui ôter que sa rupture , le vuide des vaisseaux , sa destruction & la désunion de sa trame : elle peut exister dans le cadavre comme dans l'animal vivant , elle est nécessaire dans les plantes comme dans l'homme.

Ce fil est plus ou moins grossier , plus

ou moins tendu , & plus ou moins fatigué : voilà les seules différences dont il est capable. Les vices seuls auxquels il peut être sujet font l'excès ou le défaut de ces propriétés. Il est vrai qu'il faut pour cela le considérer dans une abstraction inutile , fruit ingénieux de la méditation des Modernes , mais inconnue aux Anciens.

En effet , si on observe les fibres telles qu'elles se présentent dans l'animal vivant , jouissant de tous ses sens , & animé par la main puissante qui l'a créé , on peut assurer que l'animal est composé de deux especes de fibres ; les unes sont seulement des fils insensibles , les autres des fibres vivantes & organiques qui jouent le plus grand rôle , & dont la constitution gouverne celle de tout l'animal.

Les fibres organisées ne peuvent pas être simples , puisque la formation de la fibre simple ne nous donne aucune idée de l'organisation ; mais l'œil anatomique n'apperçoit aucune différence entr'elles. Est-ce une irradiation d'une substance étherée & céleste (a) , qui suffit

(a) Voyez *Newton optic. qu. 23 , 24.*

pour produire cette organisation ? Y a-t-il quelque rapport entre le jeu des êtres organisés, & les mouvemens qui s'exécutent dans d'autres corps par la matiere électrique (a) ?

Ces recherches dignes de génies sublimes, sont précieuses pour l'avancement de la Physique du corps, & nous avons droit d'espérer que le tems nous fournira de grandes lumières sur ces matieres si obscures ; mais la pratique n'exige point des connoissances si relevées. L'organisation existe, & je ne sçai si les fibres insensibles & simples par elles-mêmes peuvent acquérir cette vie & cette organisation ; mais mille exemples qu'il est fort aisé de se rappeler, démontrent que les fibres sensibles peuvent perdre cette propriété. Ne le voit-on pas évidemment dans les parties qui deviennent calleuses, squirrheuses, osseuses, & qui perdent la facilité à sentir, & à se mouvoir ?

Le mécanisme de l'organisation du corps humain consiste dans la facilité à sentir & à se mouvoir. Toutes les fois qu'il y a sentiment & mouvement, il y

(a) Browne Langrish. Croonean Lect. Lect. 2. p. 32. & seq. Lond. 1758.

a vie. Le sentiment existe depuis la nuance la plus légère jusqu'à la plus forte douleur qui rompt & qui détruit les fibres. La même sensation, suivant la différence des corps sur lesquels elle tombe, ou suivant les différents états du même corps, est légère, forte ou violente. Comme toute sensation excite nécessairement une vibration dans les fibres, on peut conclure qu'elle est d'autant plus vive, que les fibres sont plus tendues. La sensibilité est donc proportionnée à la tension.

Le mouvement est beaucoup plus varié & a des différences beaucoup plus marquées que la sensibilité. Il a des modifications qui ne sont propres qu'à certaines parties, tel est le mouvement musculaire ; il s'excite dans les muscles, soit en conséquence du sentiment, soit par un acte libre de la volonté, soit indépendamment de ces causes. Dans plusieurs parties, comme dans les tuniques extérieures des intestins, dans les glandes, le mouvement semble tenir lieu du sentiment. Tous les mouvemens organiques, quels qu'ils soient, ont cela de commun qu'ils sont plus ou moins forts dans les fibres, selon le plus ou le moins de tension naturelle que celles-ci ont reçu, & qu'ils ne peuvent

pas exister sans cette tension. Le mouvement musculaire même n'est-il pas plus fort dans un homme dont les fibres sont plus tendues? Les actions musculaires sont plus violentes dans l'érétisme général de la machine, quand les actions du cœur & des vaisseaux sont augmentées. De-là cet état convulsif dans lequel les hommes les plus robustes peuvent à peine arrêter les efforts des personnes les plus foibles. On a des exemples de convulsions si fortes, que des chaînes en ont été rompues. Les muscles, après ces violens efforts, avoient perdu toute leur tension, ils étoient paralysés (a). La colere augmente la tension dans tout le corps, c'est pour cela que tous les mouvemens sont plus forts dans la colere. En un mot, qu'on parcoure tous les différens états du corps humain, on y trouvera la preuve de cette tension.

Ainsi l'organisation des fibres consiste dans une tension capable d'augmentation & de diminution, qui par conséquent ne dépend ni du point d'attache, ni de la forme des fibres.

(a) Voyez Mead. *Mechanical account of poisons* Essai. 3. on the mad. dog.

Ce n'est qu'en combinant ces propriétés de l'organisation qui donne la vie à nos fibres avec leurs propriétés mécaniques , qu'on peut découvrir les changemens auxquels elles sont sujettes , & les différences qu'elles peuvent occasionner entre les hommes.

Toutes les causes qui font impression sur le corps, soit qu'elle dépende des objets qui nous environnent , soit que notre intérieur même l'ait enfanté , tout ce qui est du ressort de la sensibilité & de la volonté , ce qui produit des mouvemens soit libres , soit involontaires ; en un mot, tout ce qui distingue les animaux vivans des cadavres , augmente ou diminue cette tension , & produit des effets d'autant plus considérables, que les fibres sont plus ou moins mobiles.

Ces propositions une fois accordées , on peut , je crois , poser pour principe ce que l'observation a appris à Lewenhoeck. Mais sans cette observation , les seules lumières de la raison nous suffissent pour décider que dans tous les animaux de même espèce, la nature a formé le même nombre de fibres (a).

(a) Voyez *Martine de similibus animalibus*.

Sans insister sur les observations qui doivent nous porter à le croire, n'est-il pas raisonnable que des êtres destinés aux mêmes usages, formés pour les mêmes fonctions, puissent les exécuter de même ? Si les fonctions sont les mêmes, le même nombre de fibres n'y est-il pas nécessaire ? autrement tout ne seroit-il pas irrégulier, sans ordre, sans analogie ? Ne voit-on pas d'ailleurs que plus les corps sont près de leur origine, plus ils se ressemblent entr'eux, & qu'au contraire ils different d'autant plus qu'ils s'en éloignent davantage ?

De plus, il est impossible de concevoir la formation de nouvelles fibres dans un animal parfait. Elles peuvent grandir, s'allonger, grossir en toute dimension ; mais cette espece de formation successive est si inconcevable, qu'il n'y a pas un seul Physicien qui ne convienne aujourd'hui de la formation simultanée du corps du fœtus, quoique le développement en soit successif. L'attache de fibres, leur circonvolution pour former un vaisseau, est, pour ainsi dire, l'ouvrage immédiat du Créateur qui ne se répare jamais dans les grandes plaies, & qui par conséquent ne s'acquiert pas.

Si nous voyons donc l'Univers com-

posé de tant d'especes d'hommes différentes, dont les uns occupent un plus grand volume, surmontent les résistances les plus fortes, portent les fardeaux les plus pesans, dont les autres au contraire plient sous la moindre résistance, sont incapables de surmonter les obstacles qui s'opposent à leurs efforts & occupent à peine la moitié de l'espace que les autres remplissent; les derniers ne sont-ils pas formés d'une structure plus grêle & plus délicate? Les autres au contraire ont les fibres plus grosses, qui occupent plus de volume, & ceux-ci ont, suivant les loix les plus simples de la matiere, les parties plus adhérentes entr'elles; ils sont plus robustes & offrent plus de résistance aux causes qui pourroient les diviser.

On peut, suivant la différence de la grosseur & de la force des fibres, réduire en classe tous les hommes, depuis le terme de la plus grande force jusqu'à celui de la plus grande foiblesse, entre lesquels la nature s'est renfermée pour l'espece humaine.

Telles sont les propriétés mécaniques des fibres. Si nous persistons à les considérer simples & isolées, il est impossible, d'après les recherches les plus exactes, d'en trouver d'autres que la force,

la tension, l'élasticité qu'elles ont reçues de la nature, comme beaucoup d'autres corps qui subsistent dans le cadavre & qui suivent exactement les loix de la tension, de la force & de l'élasticité mécanique des cordes.

Joignons-y celles qui dépendent de leur vie, de leur organisation, on trouvera plus ou moins de sensibilité, plus ou moins de mobilité, d'aptitude au mouvement, & l'on sentira déjà quelles liaisons ces qualités si brillantes peuvent avoir avec les propriétés élémentaires.

Une des qualités les plus avantageuses à la force mécanique des fibres, est que plus elles sont fortes, moins elles sont ébranlables par les causes extérieures. Leur solidité même en est le principe, elle est par conséquent le principe du moins de sensibilité.

Le degré de tension qu'une fibre plus forte & plus solide a reçu de la nature, elle le conserve plus long-tems. La fibre grêle moins solide, parcourt plus promptement les alternatives de la plus grande tension & du relâchement le plus complet.

La tension peut être la même, mais les effets en sont plus dangereux & plus évidens sur la fibre grêle, que sur celle qui est plus ferme & plus robuste; l'une résiste,

l'autre se rompt ; l'une doit avoir des vibrations moins fortes & moins longues , l'autre en doit avoir de promptes & de précipitées. Ces loix sont exactes , fondées sur la nature des cordes. Elles sont nécessaires , aussi sont-elles confirmées par l'observation.

Les gens délicats qui ont des fibres grêles , sentent avec plus de vivacité la douleur qui , par son essence , menace toujours de rupture. Les fibres se désunissent & se brisent plus aisément. Supposons un homme robuste & un homme délicat attaqués d'une maladie inflammatoire au même degré. La cause qui produit ce même degré chez l'homme robuste doit être deux fois plus forte , s'il est deux fois plus robuste (*a*). Le sujet foible éprouvera plus de douleur , mais trouvera plus d'efficacité dans les remèdes ; & si la maladie n'est pas portée au point de la rupture , la résolution s'en fera plus aisément. Dans l'homme robuste

(*a*) *Robustiores in morbum difficiliùs incidunt.* Hippocr. de Alimento.

Ejusmodi naturas quæ vehementer & celeriter delictorum suorum incommoda sentiunt , has ego cæteris imbecilliores censeo. Hipp. de Priscâ medecinâ.

la douleur sera plus sourde , mais la maladie plus longue & plus dangereuse , la nature a moins de jeu (*a*). Les gens d'une constitution grêle & délicate , crachent plus souvent du sang que les gens d'une trempe de fibres plus robustes ; mais si ceux-ci en crachent , le mal est bien plus considérable (*b*).

La tension , ou du moins la promptitude avec laquelle elle augmente ou elle diminue , est donc aussi réglée en partie par la grosseur de la structure de la fibre ; par conséquent elle concourt à former la mobilité & la sensibilité de la fibre organisée. Une odeur désagréable , un bruit violent , une figure hideuse , font tomber en pâmoison les femmes ou les enfans qui tous ont plus ou moins la fibre grêle & délicate , les Soldats & les Payfans grossiers s'ébranlent à peine par la plus vive image de la mort.

Cette grosseur des fibres s'acquiert presque entièrement par l'usage d'un bon

(*a*) *Robustiores ubi in morbum incidunt , ægrius restituuntur.* Hippocr. de Alimento.

(*b*) *In morbis minus periclitantur , quorum naturæ , & ætati , & habitui , magis convenerit morbus , quam in quibus horum nulli convenerit.* Hippocr. aph. 34. sect. 2.

régime , par le choix des alimens , par la force de l'application du suc nourricier. C'est ce choix , & cet usage qui donne aux solides la dimension plus ou moins grande qui constitue l'homme plus ou moins robuste. Ainsi il est nécessaire , avant que d'entrer dans les détails des régimes particuliers qui conviennent aux hommes, d'examiner & de combiner ensemble ces différences primordiales qui se trouvent entre chaque sujet.

Le degré de tension , même mécanique , peut être moins grand ou de naissance , ou par accident. Un homme qui aura reçu de la nature ou qui aura acquis par sa conduite plus de tension dans les fibres , aura à craindre tous les inconvéniens qu'elle produit , tous les maux qu'elle peut enfanter. Le régime dans le premier de ces cas , les remèdes dans le second , doivent être relâchans , propres à empêcher l'excès de la chaleur qui naîtroit de l'action augmentée des vaisseaux.

Au reste , il faut remarquer que la tension que l'on tient de la nature & qui est née avec le sujet , doit être regardée seulement comme une source de différences qui fait varier les règles sur le régime ; mais par elle-même elle n'est

point l'origine des maladies , elle est naturelle ; les fonctions sont , pour ainsi dire , moulées sur ce modele : il est de l'essence de la santé particulière qui nous est accordée , d'en avoir ce degré. Quelque énorme que nous supposions cette tension , si nous la tenons de la nature , quand elle viendra à diminuer subitement & par des accidens imprévus , nos fonctions seront dérangées.

On doit dire la même chose de la grosseur & de la ténuité ou *amincissement* des fibres ; une fibre délicate n'est pas une fibre malade , quand la délicatesse est naturelle. On peut être plus ou moins robuste & se bien porter.

Les règles même que nous avons à prescrire pour le régime doivent tendre à parer aux inconvéniens , mais jamais à nous écarter des propriétés de la fibre , nous devons toujours avoir devant les yeux que ce qui est naturel doit être conservé ; ou du moins , si l'on veut y produire quelque changement , on doit toujours se rappeler que la nature ne souffre point ce qui peut la forcer : il faut d'abord accorder beaucoup à l'habitude , changer peu & petit à petit , & avoir toujours devant les yeux comme

préservatif l'axiome de Galien : *Similia similibus conservantur.*

Il n'en est pas de même des différences accidentelles des fibres. S'il survient à ces élémens de notre corps une tension qui soit hors de l'ordre de la nature , elles sont malades , c'est alors qu'elles implorent notre secours , alors un régime & des remedes même relâchans sont nécessaires. De même si quelque cause accidentelle les a relâchées , & qu'elles deviennent par-là incapables de tension , & par conséquent d'action , il faut les maîtriser par des alimens & des remedes corroborans , cordiaux , toniques. En un mot , pour ne pas insister davantage sur des différences mécaniques & toujours combinées , il faut guérir les contraires par les contraires , *contraria contrariis.*

La grosseur des fibres n'est pas dans le même cas que la tension ; quoique la tension mécanique soit sujette à peu de variations , la grosseur acquise & constante l'est encore moins. Il est cependant des cas qui peuvent produire de même une délicatesse artificielle dans les fibres les plus grossières. Si-tôt qu'elles menacent rupture , elles sont au rang des plus délicates : la différence est alors dans la

cause. On appelle aussi cette délicatesse *foiblesse*, mais on doit l'entendre dans un sens fort différent de celle qui accompagne le relâchement. Toutes les deux produisent l'impuissance à l'action; mais l'une par le défaut de tension, l'autre par le danger de rupture qui suppose au contraire une excessive tension. Ces deux espèces de foiblesse se suivent souvent l'une l'autre dans les maladies inflammatoires & dans les fièvres ardentes, ou la résolution étant faite, les fibres qui ont été excessivement tendues, restent relâchées, suivant les loix même de la matière.

Quoique la délicatesse ne soit pas un vice actuel, comme elle a des dangers toujours présents, parce qu'elle rend plus sensible aux attaques de tous les objets environnans, il est utile de la diminuer & de produire une force réelle. Il ne nous est pas donné de même sans bouleverser l'économie animale, d'altérer ou de diminuer la force ou l'adhérence des fibres; mais ne voyons-nous pas tous les jours des gens qui sont nés délicats, devenir robustes?

De deux frères nés à-peu-près avec la même délicatesse, l'un se livre aux travaux de la guerre, éprouve les fatigues qui en sont inséparables, souffre

le chaud , le froid , les vents , les alternatives les plus grandes de l'atmosphère , de la disette & de l'abondance. L'autre consacré à des travaux paisibles , ne fait d'excès que dans l'étude. Ce dernier reste grêle , délicat , infirme , le premier est fort & robuste ; l'un a augmenté le vice qu'il avoit reçu en naissant , l'autre au contraire l'a détruit (*a*) : c'est ainsi qu'Hippocrate dans son Ouvrage immortel *De aëre , locis & aquis* , observe que les variations de l'atmosphère fortifient le corps & l'esprit ; proposition que nous aurons occasion de démontrer par la suite.

Il faut avouer que les secours étrangers à la nature , les médicamens , n'ont aucune part à l'opération par laquelle la foiblesse se change en force. Un estomac qui digere bien , l'action du cœur & des vaisseaux qui , fortifiée par l'exercice , applique fortement des humeurs nutritives bien préparées par les forces naturelles , font tout le mystère , & ne laissent de place qu'aux préceptes salutaires de l'hygiène.

(*a*) Voyez *Vanswieten. in Boerhaav. aph. de fibrâ debili & laxâ.*

Jusqu'ici tout va de plein pied ; on fixe aisément les bornes des variations qui peuvent exister entre plus ou moins de tension mécanique reçue de la nature , augmentée par accident , comme par la pléthore, la chaleur & les autres causes qui agissent sur un être sensible. La grosseur ou la délicatesse & la minceur de la fibre ne s'écartent pas non plus des termes que le Créateur leur a prescrits ; le mouvement libre & dépendant de la volonté qui appartient à des fibres musculaires plus composées , que non seulement les Anatomistes distinguent par leurs propriétés , mais qu'ils reconnoissent même à leur aspect , est fixé dans des bornes presque invariables. Il n'est point une des sources des différences de l'humanité ; à la vérité le jeu de ces fibres musculaires souvent est réglé par la mobilité de la machine , mais il cesse alors d'être volontaire , & ces fibres rentrent dans la classe des fibres sensibles.

Mais comment ranger sous des loix exactes & constantes toutes les bizarreries & tous les changemens auxquels est sujette la partie solide dans les hommes ? Ces variations dépendent uniquement de la sensibilité & de la mobilité des fibres. Elles sont toujours en garde contre les objets exté-

rieurs , toujours aussi différentes d'elles-mêmes, que le sont entr'eux les corps qui nous affectent , que les passions qui nous transportent quelquefois subitement d'un état dans l'état opposé , mais qui toujours nous écartent de cette mesure de sentiment si nécessaire pour notre bonheur & pour la tranquillité de notre machine. C'est à cette sensibilité , dont l'effet est une tension déréglée , que se rapportent tous les mouvemens nerveux. Le spasme, la convulsion évidente , le mouvement tonique , la contraction des membranes, ne diffèrent entr'eux que par le degré, & par la nature de la partie affectée. Une frayeur modérée ne produit qu'un resserrement dans les vaisseaux , dont la suite est la pâleur ; un peu plus grande , elle cause un tremblement : enfin si elle est énorme , elle trouble toutes les fonctions & supprime même la vie par le resserrement général.

Avant que de tracer , autant qu'il est en nous , des loix à ces propriétés , dont le premier aspect ne présente que de l'irrégularité , il est bon d'avertir que les effets de la tension organique n'appartiennent pas à toutes les fibres en général. Les expériences publiées par plusieurs Auteurs illustres sur l'irritabilité &

sur la mobilité des fibres , semblent en exclure plusieurs parties ; mais sans entrer dans des détails inutiles , si l'on considère le grand nombre de celles qui y sont sujettes , le grand rôle que joue dans l'économie animale ce mouvement de contraction & de relâchement , on peut dire que cette tension & la propriété qu'ont les fibres de se contracter , sont des propriétés générales , du moins quand on jette sur l'homme un coup d'œil général.

En effet , sans parler des spasmes évidens , & des contractions particulières sur lesquelles on peut consulter l'Ouvrage du neveu du grand Boerhaave (a). Ne voit-on pas des effets évidens de cette tension dans la colère , dans la fureur ? n'est-ce pas elle qui enflamme notre visage , nos yeux , qui nous donne des forces que nous ne connoissons pas ? N'est ce pas par elle que le visage est le tableau de ce qui se passe dans l'ame , qui fait toute la différence qui est entre un homme éveillé & un homme endormi , un homme appliqué & un homme oisif ? Un chagrin subit a souvent procuré

(a) *Abr. Kaw. impetum faciens Hippocrati dictum , &c.*

une jaunisse subite. N'est-ce pas par le resserrement des conduits du foie ? Mais si on veut voir cette tension plus évidemment encore , n'est-elle pas marquée , & d'une façon à ne s'y pas méprendre, dans la fièvre , dans les inflammations , dans les transpirations supprimées , dans les affections hystériques. Ce seroit nous écarter trop loin , que de rapporter les preuves palpables de son universalité. Le plus simple examen que l'on puisse faire de soi-même , la démontre invinciblement.

Son existence générale une fois établie , il s'agit de tracer les loix qu'elle suit & les effets qui en résultent. Cet examen seul justifiera l'espece d'épisode que nous semblons faire à la matiere que nous nous proposons de traiter. On verra qu'elle est la source des différences entre les tempéramens , que son excès devient quelquefois état habituel sans maladie , & qu'enfin lorsqu'il s'agit de connoître l'homme , il faut connoître les loix encore peu connues de la sensibilité & des effets qui en résultent.

Une tension tonique immodérée , est générale ou particuliere , constante ou subite , & tout-à-fait insolite au corps , ou elle y reparoit souvent , & dépend de causes habituelles. Les effets que

produit un changement, quel qu'il soit, sont d'autant plus grands qu'il dérange davantage de son état actuel le corps qu'il attaque. Ainsi les loix de la sensibilité doivent se faire observer avec plus d'évidence dans la tension subite & insolite. C'est donc par elle qu'il faut commencer nos remarques.

Une tension subite, poussée à un degré violent, menace toujours de rupture, suspend tous les mouvemens, produit un rétrécissement dans les canaux qu'elle affecte, & enfin supprimeroit la vie elle-même, si la force avec laquelle la fibre résiste étoit inférieure à celle avec laquelle elle est tirée.

Mais la première des loix dans les cordes animales, est que la tension diminue de plus en plus, si la cause qui la produit n'augmente pas, mais reste dans le même état.

Si nous supposons que l'effet de la cause soit moindre, la tension diminue en plus grande proportion. Si les choses se rétablissent dans l'état naturel, on voit par cette théorie, qu'il doit y succéder un relâchement.

Ces loix sont universelles, elles appartiennent à toutes les cordes tendues, comme aux fibres du corps humain.

L'observation démontre évidemment ces faits , pour peu que l'on y fasse attention. Qu'un homme soit attaqué d'une pleurésie , même mortelle par sa violence , la douleur n'est jamais si forte que dans le commencement. Les gouteux sçavent bien que les premières douleurs de la goutte , parvenue à son période , sont les plus vives. Qu'un homme robuste ait une douleur vive ou une fièvre violente ; si cette fièvre cesse , même sans aucun remède relâchant , le corps reste foible , fatigué , incapable d'action , ce qui ne peut dépendre que du relâchement procuré par la tension qui a précédé. Elle l'a fait , en écartant & en affoiblissant l'adhérence des parties.

Le principe que nous allons établir , quoique particulier aux fibres du corps humain & n'appartenant qu'à elles , n'en est pas moins conforme à l'observation.

Toutes les fois qu'une fibre est habituée à être tendue , c'est-à-dire , toutes les fois que les causes de la tension excessive reparoissent fréquemment & l'exercent très-souvent , alors ou les causes de tension sont les mêmes , telles , par exemple , qu'un froid vif dont la sensation se répète habituellement , ou elles sont

différentes , telles que des passions opposées. Dans le premier cas, où la cause est la même , les fibres prennent l'habitude de se tendre sur le même ton , & se tendent plus aisément par cette cause , que celles qui y sont moins habituées. Les hommes sont construits de façon que non-seulement ils exercent mieux les actions qui leur sont familières , mais même ils reçoivent plus aisément les impressions qui leur sont ordinaires. De-là les Médecins ont observé que ceux qui ont été une fois attaqués de pleurésie y sont plus sujets que d'autres. De-là cette habitude convulsive sur un même objet que l'on retrouve tous les jours chez les gens frêles & délicats. De-là presque toutes les maladies dans lesquelles l'imagination tient la place de la réalité. C'est de la même source que dépendent les craintes immodérées de la foudre & des éclairs qui naissent dans les hommes , parce qu'ils auront vu tomber mort quelqu'un pour en avoir été frappé.

Un homme d'un esprit ferme & constant , mais d'un corps extraordinairement mobile , reçut , il y a quelques années , une commotion électrique : l'effet en fut violent , il alla jusqu'à la convulsion. On ne peut exprimer l'état violent dans le-

quel il est , toutes les fois que le tonnerre gronde. Le tournoyement d'une meule de moulin , une chute d'eau , un insecte qui bourdonne & qui, en voltigeant , produit un mouvement uniforme qui fatigue les yeux, fait retomber dans les accès tout homme sujet au vertige. Les effets étonnans de l'harmonie dans les gens dont l'oreille est délicate , se rapportent à cette même cause. J'ai vu un mourant se ranimer , oublier ses maux , en entendant une musique qui lui plaisoit : il se leva , fit les honneurs d'un concert. Mais ce plaisir & ce bien-être cessèrent avec l'enchantement de ses fibres sensibles à la musique. Il n'en fut que dans un abbatement plus considérable , quand le charme eut disparu.

Mais si les causes qui produisent cette tension ne sont pas uniformes , qu'elles soient au contraire toutes différentes ou même opposées , mais toujours subites , toujours violentes , & qu'elles soient fréquemment répétées , alors les fibres qui ont l'habitude de se tendre sur tous les tons , sont à la vérité relâchées dans les intervalles de leurs affections ; mais ayant l'habitude de prendre une tension déordonnée , elles le font aisément par quelque cause que ce soit. Tel est le cas

de tous les gens qui ont les passions violentes , qui ne connoissent de plaisir que quand il est immodéré , sur lesquels tout fait une impression qui seroit incroyable, si on ne le voyoit tous les jours. Vous voyez cette espece de gens toujours malheureux, parcourir en un instant les degrés de la joie la plus déréglée & la plus folle, pour tomber dans des chagrins aussi desordonnés , observer des diètes aussi peu raisonnables que leur gourmandise est honteuse. De-là cet état dans lequel on passe par toutes les situations possibles du corps , à l'exception de la naturelle , dans laquelle on éprouve les maux les plus opposés au même moment ; en un mot , où le corps étant continuellement en contradiction avec lui-même , on n'ignore que l'état naturel & la santé.

La propriété particuliere de cette excessive sensibilité , est de se réveiller à la moindre cause , & de produire des effets qu'une impression beaucoup plus grave ne feroit pas naître sans elle. La machine est , pour ainsi dire , un unisson avec toutes les causes capables d'affecter le corps. Voit-on quelqu'un vomir ? il s'excite des nausées ; les femmes hystériques sont obligées de fuir à ce spectacle.

J'ai vu une femme hyfterique se donner un coup très-leger sur le tibia , toute la machine entra auffi-tôt en convulsion, la même chose lui arrive , si on lui ferre trop fortement les doigts , si l'on fait un cri devant elle.

Comment expliquer les effets finguliers de la musique sur les gens piqués de la tarentule ? Leurs fibres sont dans un état de tension que la musique dirige. Ce qui n'est qu'une impression agréable pour d'autres , est pour eux une commotion violente de plaisir. C'est pour les gens sensibles qu'a été jadis employé l'art de charmer les douleurs par la musique , & de-là l'origine des termes *incantare incantatio* (a).

Si le corps se trouve à des heures marquées dans les mêmes états & dans le même degré de tension , ce qui se trouve assez naturellement tous les jours dans le cours ordinaire de la vie , cet état renouvelé fait reparoître les mêmes symptômes aux mêmes heures. De-là l'on explique le retour périodique des toux , des étouffemens , des assoupissemens hystériques , qui repa-

(a) Voyez Mead. de *Tarantulâ a Mechanical account of poisons Treatise 3.*

roissent précisément tous les jours aux mêmes heures.

Le sçavant Docteur Mead nous a laissé beaucoup d'exemples de maladies qui suivoient le cours de la Lune, quelque légère que soit l'impression de cet astre sur nous. On peut remarquer que tous ces exemples ne sont que des maladies de nerfs trop sensibles.

Ballonius (a) nous a transmis l'histoire d'une femme hystérique qui se trouva dans un état très-violent pendant une éclipse de Soleil.

Il s'ensuit de ces principes un corollaire nécessaire, c'est que les gens qui ont éprouvé de grandes tensions dans les fibres, qui ont essuyé les plus grands mouvemens, soient sujets à de très-grands relâchemens, & à d'especes d'atonies générales, lorsque les causes qui les tenoient en action & dans la tension, sont cessées; c'est en quoi consiste l'effet subit & violent de la cessation d'une grande passion. Le passage du plus grand chagrin procure par lui-même la plus grande joie, il se fait rarement sans syncope. Quelquefois il mene à la mort, si

(a) *Epidem. & Ephem. Lib. I.*

l'on en croit les Historiens. La raison au reste ne contredit point leur témoignage en cette partie.

Frederic Hoffmann prétend avec raison, qu'il n'y a point de spasme sans atonie. Cette espece d'atonie qui ne laisse prendre sa place qu'à une tension excessive, devient souvent un état habituel. On est sans force, sans vigueur pour les impressions les plus ordinaires. On ne la conserve que dans les actions auxquelles on s'est apprivoisé, & encore ne peut-on les exercer que par momens, mais avec passion, avec fureur. Et si la conscience & le scrupule, si la raison nous détourne de nous y livrer, bientôt il ne nous reste plus que de la foiblesse. Tel est le cas d'une espece de mélancoliques ordinaire dans nos pays; si vous examinez les sources de leurs maux, vous verrez des gens à excès qui ont tout-à-fait & tout-à-coup changé leurs façons de vivre, sans gradation, sans précautions, sans d'autre conseil que celui d'une imagination féconde en chimeres. Leur relâchement est d'autant plus terrible & plus opiniâtre, que leurs fibres auront été long-tems & fortement tendues sur le même objet.

Mais si tous ces effets suivent & dé-

pendent naturellement de la tension subite , que devons-nous penser de ceux d'une tension constante établie par une cause étrangere dans les fibres ?

Si cette tension , ou pour nous servir du terme généralement adopté par les Médecins , l'éretisme s'étend à la totalité des fibres irritables du corps humain , le rétrécissement des canaux , le resserrement des fibres sensibles en est le premier effet ; & si la tension des fibres augmentoit sans que la force active du cœur augmentât son action , on ne peut pas douter un moment que ce dérangement prodigieux ne causât une mort inévitable.

On a plusieurs exemples de chagrins violens qui ont produit tout-à-coup chez les hommes un faïssissement & une catalepse. A la vérité, suivant les loix que nous avons établies, la tension d'abord vive diminue petit à petit ; & dans ces maladies de faïssissement, les symptomes ne sont jamais plus effrayans que le premier jour. Mais les fibres étant une fois montées sur ce ton , la moindre erreur dans le régime , le moindre faïssissement nouveau , produit une rechute qui mene à la mort. L'Histoire est pleine de morts occasionnées par le faïssissement , on peut y rapporter

en partie celles qui sont produites par le froid.

Dans ces éréthismes généraux , le plus communément , sur-tout quand la cause est intérieure & générale , le cœur augmente sa force & ses efforts , la fièvre paroît & l'éréthisme même concourt à procurer l'augmentation des fonctions. Cependant ce n'est pas le plus souvent , sans que le saisissement ait eu ses premiers droits marqués par le froid , la pâleur , l'inaction. Les Auteurs nous avertissent que dès qu'une fois la chaleur a paru dans les fièvres intermittentes , le danger est passé. La fièvre quarte n'est terrible pour les vieillards , que dans son frisson.

L'éréthisme constant des fibres suit les loix que nous avons tracées pour les tensions subites. Ainsi il excite une espèce d'habitude à ce mal. C'est ce qui fait que des fièvres qui n'ont par elles-mêmes aucun mauvais caractère , s'affoiblissent , se renouvellent , disparaissent , renaissent dans un même sujet , jusqu'à ce que le période de la vie qui les avoit produit étant fini , la nature même ait changé le caractère , la disposition & l'habitude des fibres.

Cet éréthisme a aussi ses loix propres & particulieres : ainsi on remar-

que qu'occupant toutes les forces actives du corps , il leur donne un ton qui l'emporte sur toutes les tensions subites , que les causes extérieures ou intérieures pourroient produire. Les Anciens ont remarqué que la fièvre régulière étoit l'ennemie la plus opposée aux convulsions & les détruisoit parfaitement. On ne peut pas dire qu'elle le fasse, en altérant les humeurs ; car beaucoup de convulsions ne peuvent pas se rapporter à cette cause. Telles sont celles qui paroissent dans des maladies nerveuses , & dans les sujets qui , si ils tombent en convulsion , ne le font que par des passions violentes , ou la fièvre détruit de même la convulsion. Il n'est pas difficile d'en trouver la vraie théorie. Toutes les fibres sont tendues , & le sont à l'unisson par une cause qui agit également. Une impression étrangère ne peut pas réveiller , une habitude & une disposition qu'elles n'ont plus. Si malgré la fièvre régulière la convulsion reparoissoit , on voit par ce peu de principes , que la cause qui l'enfanteroit , devroit être extrêmement forte , ou la nature très-foible ; & dans l'un & l'autre cas , les malades peuvent être mis au rang des malades désespérés , ainsi l'avoit prédit Hippocrate,

Une tension constante & particuliere suit les mêmes loix. Ou la fonction diminue, ou il y a fièvre particuliere dans la partie, ce qu'on appelle inflammation. Les parties voisines soutiennent une portion du fardeau, en raison de leurs liaisons avec la partie affectée, de leurs usages, & de leur sensibilité.

Quand une partie entre en contraction, si cette contraction est vive & insolite, plus la partie affectée est sensible, plus la cause qui l'affecte est vive, plus enfin tout le corps est sujet à s'ébranler, plus aussi l'impression particuliere produit d'effets sur toute la machine. En général, les affections concentrées sur un viscere particulier, mais sensible, affectent plus toute la machine que les impressions générales. Il est aisé d'en sentir la raison. Une impression partagée sur beaucoup de fibres différentes, partage leurs efforts, & a moins d'effet; la tension est bien plus excessive, quand elle n'appartient qu'à une petite partie. Sanctorius a observé, & l'expérience journaliere le confirme, que le froid vif & cuisant reçu sur une seule partie, a une action plus vive sur tout le corps, pour supprimer la transpiration, que la même impression reçue sur la totalité de la ma-

chine. Ne voit-on pas des gens qui , se livrant au plaisir de boire froid après des exercices violens , périssent sur le champ gangrenés dans quelque partie de la poitrine , comme s'ils eussent été frappés du tonnerre ? N'en voit-on pas d'autres qui , croyant se rafraîchir en buvant bien frais , tombent dans une sueur par gouttes , occasionnée par le rétrécissement subit de tous les vaisseaux.

Au reste il faut remarquer, en finissant ce que nous avons à dire sur les fibres , que ces especes de tension sont capables de révulsion d'une partie à l'autre. De là , souvent le bon effet des vésicatoires dans le commencement de ces maux violens. C'est dans ce sens sans doute , qu'on doit entendre cet aphorisme d'Hippocrate : *De deux douleurs la moindre est effacée par la plus grande.*

Dans tous ces changemens violens , subits , insolites , constans , généraux , particuliers , combien ne s'écarte-t-on pas de la santé ? il est donc donc du ressort de notre art d'apporter tous ses soins à prévenir les maux qui pullulent sans cesse , de ces mouvemens impétueux d'une nature déréglée. On s'aguerriroit à tout , si l'on suivoit exactement les préceptes de la raison.

En effet, comme l'homme peut trop acquérir la constance dans le mal, il peut aussi gagner de la force, & de la constance dans le bien, & par conséquent confirmer & corroborer sa santé.

Pour sentir l'évidence de cette proposition, il suffit de se rappeler que la tension augmentée par degrés, n'a aucune espèce d'effets violens. L'amertume la plus affreuse donne une horreur si violente pour les amers, que lorsqu'il est question d'en reprendre, nos fibres se tendent, se crispent, notre estomac entre en convulsion. Si par de légers amers nous nous y accoutumons, bientôt l'amer le plus violent ne nous frappera plus, du moins avec tant de répugnance. Les froids modérés augmentant par degrés, nous mettent en état de supporter les froids les plus âpres de l'hiver. Il seroit impossible aux fibres animales de supporter des vicissitudes plus violentes, comme M. Boerhaave l'a remarqué dans son excellent Traité du feu. Les Voyageurs qui sur la mer éprouvent ces variations subites, ont assez remarqué de combien de maux elles étoient suivies.

La constance & l'uniformité des affections qui jamais ne s'élèvent à aucun excès, procure à nos fibres une es-

pece de tendance à l'inaction, qui tient toujours du relâchement. Tel est, par exemple, le souffle d'un vent (a) frais & temperé, la monotonie d'une lecture, un bruit uniforme comme le murmure des eaux, une musique douce & éloignée; le relâchement que produit cette uniformité de sensations douces est si marqué, qu'il procure ordinairement le sommeil, & l'habitude de ces sensations fait de nous des êtres languissans, incapables de grandes choses & de grandes applications (b); mais la nutrition sous leur mollesse se fait mieux, les corps se développent davantage, la vie est moins troublée, l'esprit est moins exercé.

La tension doit être modérée, & augmenter par des degrés successifs, pour être salutaire. Tout ce qui est subitement excessif s'écarte du but, & nous rend

(a) *Frigus opacum.* Virgil. Eclog. I.

(b) *Quæ regio Asiæ in medio calidi & frigidi sita est, ea certè feracissima est, neque calore exurit, neque frigore violatur, homines & formæ præstantiores sunt, nec figuræ aut corporum proceritate admodum dissimiles; virilis autem animus, ærumnarum atque laborum constantia, in hisce naturis innasci nequit.* Hipp. de aere, locis & aquis. Il faut lire & réfléchir sur ce beau Traité, pour bien sentir toute l'importance des influences du climat.

plus sensibles , plus susceptibles des impressions extérieures.

Voilà donc à quoi se réduisent les propositions que nous établissons sur la tension des fibres. En général , tout ce qui est porté subitement à l'excès le plus violent , fatigue & détruit petit à petit la texture des fibres. Tout ce qui est modéré , leur donne de la force & de l'activité. L'uniformité des sensations les rend incapables d'aucune espece de changement , sans qu'on y soit extrêmement sensible.

Nous rejettons donc , pour produire dans les fibres l'état salutaire , autant l'uniformité des sensations , que leur excès. Ces deux états produisent des effets opposés. Il est cependant un point où ils se réunissent , & ce point est aisé à sentir. L'habitude de l'excès de tension monte les fibres sur le ton de la tension. L'uniformité rend la moindre tension insolite & violente. Les femmes les plus oisives de corps & d'esprit , tombent souvent en convulsion à la moindre cause extérieure , parce que , quoique foible , son impression est trop forte pour elles. Les convalescens dont les fibres sont dans un état d'atonie bien marqué , à la moindre passion , au moindre mouvement

extraordinaire , treffaillissent jusqu'à la convulsion ; ce n'est pas que la tension produise aucun danger de rupture dans les fibres ; mais quelque foible qu'elle soit , elle est trop forte pour des fibres deshabituées du sentiment , & dont l'état naturel est d'être relâchées.

C'est donc par les variations modérées des sensations, que peut s'augmenter & s'accroître la force du corps & du système des fibres , comme c'est par les exercices continués de l'esprit , qu'on en augmente la portée & l'étendue (*a*). Ce sont ces variations qui , mettant sans cesse en jeu l'action tonique , tantôt excitent les parties , tantôt les resserrent , dans le premier moment , y appliquent le suc nutritif , dans le second , l'y fortifient & l'y condensent (*b*). Il ne faut

(*a*) Cels. Lib. I. cap. 1. *Sanus homo & qui bene valet nullis obligare se legibus debet. Hunc oportet varium habere vitæ genus , &c. Si quidem ignavia corpus hebetat , labor firmat.*

(*b*) *Quod autem ad animi mollitiem & ignaviam attinet, cur Asiatici Europæis minùs bellicosi existant , & moribus sint lenioribus , anni tempestates in causâ sunt , quæ non magnas tum ad calorem, tum ad frigus permutationes faciunt , verùm similes permanent , unde neque mens percellitur , neque corpus vehementer à suo statu dimovetur. Hippocr. loc. cit.*

pas que la tension subsiste long-tems ; mais il ne faut pas non plus que l'inaction laisse croupir les suc.

Les hommes qui veulent avoir des animaux robustes , les y accoutument par des exercices gradués. La Providence a imposé cette même loi dans les périodes où elle fait passer les corps animaux. L'enfance commence à s'exercer , mais légèrement , mais conformément à ses forces. L'enfant se roule , s'agite , n'avance pas. La jeunesse bien dirigée n'outré point ses forces , cesse toujours l'exercice au commencement de la fatigue.

Ceux qui font avant le tems des exercices qui ne sont pas faits pour leur âge , vieillissent & tombent dans l'atonie, avant le tems où la révolution des choses la rend nécessaire. Les soldats qui se fatiguent beaucoup plus que leurs Officiers , sont hors d'état de servir avant ceux-ci , qui, soulagés dans leurs travaux par l'opulence , conservent très-long-tems une vieillesse active & exercée , utile à l'état & agréable à eux-mêmes.

On trouve dans ces variations du jeu des solides une source de différences immenses entre les hommes , même dans l'état le plus naturel ; car on peut avoir toutes ces dispositions des fibres sans

avoir la moindre maladie , mais la force , la sensibilité , le volume du corps , tout s'y rapporte.

Sans doute ces différences qui appartiennent toutes aux hommes ne paroissent pas être liées avec la doctrine des alimens , mais elles le sont avec leur usage , tant dans la santé que dans la maladie. Avant que de prononcer sur un sujet dont la vie est si souvent interrompue par des spasmes , des contractions spasmodiques , il a fallu fixer la valeur , les loix , la signification de ce mot ; on le trouve dans tous les Auteurs , beaucoup ont parlé des fibres , personne n'a établi sur elles une doctrine constante & qui pût servir de guide dans l'usage.

Ces différences de l'état des solides sont cependant les sources de toutes les variétés qui sont entre les hommes. Les humeurs peuvent être les sources des vices , mais c'est par les solides qu'elles les transmettent à nos sens.

Les différences qui existent entre les humeurs des hommes , sont placées ordinairement dans les institutions de médecine , à côté des différentes propriétés des solides. On divise de même les maladies , en maladies des solides , & en maladies des humeurs. Cependant les

fluides , quelque différens qu'ils soient de l'état que nous imaginons naturel , ne causent aucun effet réel & apparent sur les fonctions , s'ils n'affectent les solides. Plusieurs Auteurs illustres , à la tête desquels on peut mettre le sçavant M. Simson Professeur de Chandos , ont peut-être trop senti combien peu les humeurs peuvent jouer de rôle dans les différences de l'humanité. On a nié toute maladie dépendante des humeurs ; & celles-mêmes qui sembloient le plus leur devoir leur origine , ont été ramenées avec esprit au systême général par lequel on regarde nos solides comme la seule cause de nos différences.

Cependant plusieurs raisons concourent à faire regarder les humeurs d'un œil moins indifférent que ne l'ont fait ces illustres Auteurs. On pourroit les combattre avec les mêmes armes que Galien employa autrefois contre la secte des Méthodistes. Peut-on en effet rapporter raisonnablement aux seuls vices des solides les évacuations qui terminent si avantageusement les maladies , sous l'idée de crise. Quand ces crises seroient plutôt le signe & l'effet de la guérison que la cause , à quoi serviroient tous ces signes favorables de coction qui l'annoncent ?

cent ? Pourquoi les émétiques & les purgatifs qui ne sont pas de nature à diminuer le spasme, soulagent-ils si considérablement, quand ils sont placés à propos ? Ces putridités qui, préparées de longue main & prévues par les Médecins, affectent les corps vivans comme des cadavres, ne peuvent pas être l'effet du spasme, puisqu'au contraire elles supposent l'atonie la plus marquée. La contagion dont l'existence n'est que trop prouvée, affecte aussi les liqueurs : elle roule avec elles, & se multiplie chez elles, sans affecter les fonctions, jusqu'à ce qu'elle ait assez augmenté ses forces pour agir sur les parties nerveuses. Si nous suivons les effets de l'inoculation de la petite vérole, nous en verrons la preuve la plus complète.

Les humeurs sont donc une des causes de maladie ; elles sont aussi une des causes de différences entre les hommes dans l'état de santé : à la vérité, leur formation dépend des solides. On voit le mouvement du cœur dans l'embryon, avant que d'y voir le sang : c'est par un mouvement des solides, continuellement répété, qu'il se forme : c'est par ses degrés qu'il se modifie ; mais les élémens que l'homme est obligé d'emprun-

ter des corps étrangers à sa nature , ne sont pas également susceptibles de la même modification. Les alimens servent de principe au sang : ils reçoivent des solides leur propriété ; mais ils n'en reçoivent ni la même dose , ni la structure exactement la même.

Voilà donc deux sources de différences connues ; joignez-y celles que produisent encore les évacuations plus ou moins grandes , le jeu de l'exercice , les passions , l'air environnant ; on sera forcé de conclure que , quoique la formation des humeurs du corps dépende des solides , cependant plusieurs autres causes concourent à les modifier & à les différencier entr'elles.

Il n'y a rien assurément d'étonnant dans l'observation de Van-Helmont (a) , qui rapporte qu'ayant fait tirer du sang à deux cent payfans en bonne santé , il n'en trouva pas un qui eût le sang de l'autre : tous avoient des différences remarquables ; tous se portoient bien.

Chaque homme a dans ses fibres un degré d'action particulier ; chaque hom-

(a) *Van-Helmont de febr. cap. 2. 25.*

me doit avoir un sang tout différent. Il est difficile, dans l'état naturel, de saisir toutes les nuances qui distinguent les humeurs ; leur formation, quoique dépendante d'une seule cause, est modifiée par différens accidens : elles n'ont pas la simplicité des solides, mais aussi elles ne font pas la base & l'essence de notre corps ; un jour les forme, un jour les détruit ; par elles-mêmes, elles font sur un pied subalterne, & leur impression ne se transmet à l'ame, que par les solides. Dans une expérience rapportée par Lower, le bouillon tenoit lieu de sang pour un jeune homme épuisé par hémorragie : il passoit de l'estomac dans le sang ; de-là il paroissoit à l'ouverture de la veine. Un secours si simple a servi pour rendre la vie à ce jeune homme.

La primauté éminente des solides sur les fluides fait aisément sentir à quoi s'applique, dans les maladies humorales, le privilège de la force des fibres, le désavantage de leur foiblesse. Les fibres sont plus ou moins affectées par les causes humorales, suivant le degré de mobilité qu'elles ont reçu de la nature : elles résistent aux impressions des humeurs, en raison de leurs forces. Un homme robuste entraîne rapidement avec

ses excréments les parties étrangères qui sont nées dans les humeurs par le dérangement de la proportion de leurs parties. L'admission d'un nouveau chyle est une cause de fièvre pour un homme délicat ; c'est ce qu'on voit évidemment dans les Hôpitaux & chez les gens du peuple : quand ils ont été malades, & recourent après leurs forces, ils mangent trop, & la fièvre se perpétue chez eux. A cette fièvre lente succede l'accumulation des excréments, le peu de transpiration, la cachexie, l'hydropisie ; maladies humorales, toutes formées par la foiblesse des solides.

Les humeurs ont deux especes de qualités & deux especes de vices : les uns dépendent de la force, du jeu & de l'action des solides ; les autres n'en dépendent point. Dans les premières, il faut encore distinguer les propriétés qui appartiennent à l'action des solides si immédiatement, que ce jeu, cette action étant ôtée ou diminuée, elles cessent ou diminuent, & celles qui y tiennent à la vérité, mais qui peuvent subsister indépendamment de l'action des fibres ; ce qui fait trois classes de différences dans les humeurs.

Les différences qui dépendent immé-

diatement & entièrement des solides ,
 sont le plus ou le moins de consistance
 prise dans toute son étendue. C'est aux
 solides à augmenter ou à diminuer la
 densité. Aussi-tôt que le jeu des solides
 cesse , l'état du sang , par rapport à la
 consistance , change aussi. M. Boerhaave
 est le premier qui nous ait enseigné les
 effets & les produits de la densité in-
 flammatoire , qui nous l'ait fait voir dans
 l'état naturel chez les hommes robustes ,
 exercés , & dont l'action des vaisseaux
 est forte. Cette densité du sang appar-
 tient , comme nous l'avons dit dans no-
 tre première Partie , à tous les principes
 des humeurs ; & la matière nutritive
 elle-même , formée par des vaisseaux
 forts & tendus , est plus condensée.
 Peut-être M. Boerhaave a-t-il trop re-
 gardé comme cause de l'inflammation
 ce qui n'en est que le produit ; mais il
 faut avouer que si cette densité est le
 produit de l'action des vaisseaux en-
 flammés , elle peut en être à son tour
 la cause. On ne peut pas de plus belle
 confirmation de la théorie de Boerhaave ,
 que les expériences de M. Browne Lan-
 grish sur la densité du sang , & sur celle
 des humeurs tirées du corps des hom-

mes dans différens états, & sur-tout dans l'état inflammatoire (a).

Au contraire, que l'action des vaisseaux diminue, qu'elle soit affoiblie, les principes du sang & des humeurs seront moins rapprochés entr'eux, moins condensés ; les parties hétérogenes qui composent la masse, seront moins mêlées ; les parties homogenes ne seront plus si repoussées l'une de l'autre, elles se rapprocheront & tendront à s'unir : de-là ce liquide nous paroîtra composé d'une partie plus épaisse & d'une partie plus fluide ; en un mot, le changement qui arrive dans ce cas-là, est un diminutif de celui qui survient dans le sang laissé & abandonné à lui-même. Alors une partie épaisse semble exprimer de ses interstices une partie plus fluide, & devient elle-même membraneuse, coriacée : aussi cette espece de dissolution occasionnée par le défaut d'action des vaisseaux, est-elle toujours mêlée avec des symptomes très-réels d'épaississement. L'étouffement, la difficulté de respirer, les pal-

(a) Voyez *the modern Theory of Physic*.
London. 1738.

pitations, les obstructions & l'endurcissement des viscères s'y rencontrent. Après de grandes hémorragies où la force & l'action des vaisseaux ont été considérablement diminuées, on trouve toujours de la dissolution, de l'enflure, mais en même tems des polypes, des embarras : ainsi l'action diminuée des vaisseaux est quelquefois regardée comme cause d'un épaisissement. Mais autant ces deux épaisissimens sont opposés dans leurs causes, autant ils le sont dans leurs effets : l'un consiste dans le rapprochement & dans la condensation essentielle des principes, l'autre dans la simple union des parties analogues qui semblent s'unir, parce qu'aucun principe ne les défunit. L'un suppose une très-grande atténuation des principes, l'autre au contraire en prouve la grossièreté ; dans l'un, c'est la partie épaisse & condensée qui prédomine ; dans l'autre, ce sont les principes fluides : l'action des vaisseaux n'est pas assez forte pour les unir, ils restent aqueux. L'un porte & détermine à toutes les maladies d'inflammation, l'autre est la source de la langueur & de la cachexie.

Ces dispositions vicieuses des humeurs appartiennent entièrement aux solides ;

elles ne peuvent dépendre que de l'augmentation ou de la diminution de leur jeu : aussi cessent-elles ou diminuent-elles, en même raison que la diminution ou la cessation de l'action des solides.

Au milieu de ces excès, est posée la modération qui constitue l'état le plus naturel & le plus satisfaisant dans les humeurs, dépendante de l'action modérée des solides, de la proportion convenable des alimens & de leur facilité à l'assimilation. Le fruit de cette modération toujours précieuse, toujours si justement vantée par les Sages, l'objet de leurs éloges & de leurs recherches, est la perfection de la santé : si-tôt qu'on s'en écarte, il arrive au corps différens changemens. Si l'action des solides & la densité augmentent, on a bientôt plus de chaleur, plus d'atténuation, plus de force & plus de maigreur. Si l'action des solides diminue, les principes se désunissent, une légère marque de cachexie se fait sentir ; ou si l'estomac ne participe pas à la foiblesse du reste du corps, la graisse s'épanche dans le tissu cellulaire. On a beau se flatter sur cet article ; l'état du corps où l'on est trop gras, est un diminutif de la ca-

chexie. Les principes du sang moins lié n'embrassent pas parfaitement la graisse & l'huile des alimens. Comme dans un lait à demi-formé, cette liqueur surnage & s'épanche où elle peut, pour augmenter encore le relâchement des solides (a).

Mais les humeurs empruntent encore des solides de nouvelles dispositions vicieuses qui ne cessent pas en même tems que l'impression des fibres & des vaisseaux, parce que l'effet de cette action a été de faire naître des êtres différens de ce qu'ils étoient auparavant; êtres qui peuvent s'épuiser ou se multiplier, indépendamment de l'activité des solides. Comme les solides ne peuvent pas faire cesser leur existence, ils peuvent aussi n'avoir aucune part à leur production.

Sous cette classe, on doit ranger la plupart des acrimonies que M. Boerhaave a si sçavamment rapportées à toutes leurs causes possibles.

La division des vices des humeurs que ce grand homme a adoptée, est sans

(a) Voyez *Cartheuser*, tom. II. sect. XIV. de *oleoso-unguinosi & pinguibus*, §. V. & VI. & not. in eundem.

doute moins sensible dans la pratique , qu'exacte dans la théorie ; mais si ces différences n'ont pas paru distinctement jusqu'à présent , elles peuvent se déclarer tout à-coup , & peut-être elles paroîtroient l'ouvrage de la nature , si on se donnoit la peine de parcourir avec soin toutes les différences des climats , & plus encore toutes les variétés bizarres des goûts & des différentes façons de vivre que les habitans de chaque pays ont suivi par une habitude déréglée.

Il est inutile de rapporter ici toute la doctrine de cet homme illustre ; mais peut-être obtiendrons-nous un fruit plus réel pour la contemplation des alimens , tant dans l'état de santé , que dans celui de maladie , si nous nous bornons à considérer les effets de ces vices dans l'état que nous offrent l'observation ordinaire , & la pratique habituelle.

Une action vive & continuée des solides , sur-tout dans une chaleur violente , non seulement condense les principes des humeurs , mais y fait aussi naître tous les effets de l'atténuation dont il a été question dans le premier Volume de cet Ouvrage. Les sels & les huiles y deviennent plus âcres , plus exaltés : les forces de la nature , la réparation par

une nourriture douce & délayante, les évacuations naturelles, en déchargent la masse du sang; mais si on néglige les précautions nécessaires, si quelque obstacle tiré de notre propre fonds s'oppose à cette dépuration, bientôt au lieu de se réparer, le mal s'augmentera: alors les humeurs perdront leurs qualités douces & nutritives, ou, selon l'expression vulgaire, leurs parties balsamiques; le changement des sels & des huiles qui s'atténuent & qui s'affinent de plus en plus, approchera le corps de la putréfaction. A la vérité, le desséchement que produit la grandeur du mouvement, la condensation même des parties, en masquent les phénomènes, & ne laissent appercevoir que les seuls symptômes de cette âcreté qui enflamme tout avec la plus grande fureur. Le jeûne, la veille, les exercices immodérés, les passions violentes de l'ame produisent les mêmes effets, mais accompagnés de circonstances différentes que chacune de ces causes imprime aux solides.

C'est cette espece d'acrimonie que les Anciens avoient appelée *acrimonia biliosa*; nom que même dans ces derniers tems on a donné aux fièvres & aux coliques inflammatoires, lorsqu'elles paroîs-

sont dans l'été : son effet est d'irriter les solides & de les enflammer petit-à-petit, d'empêcher la nutrition. Cette acrimonie prise dans un degré extrêmement léger, cause des boutons, rouges, éréthelateux, des taches enflammées, douloureuses, qui paroissent sur-tout dans la jeunesse avancée : elle est la cause ordinaire des suppurations extérieures. C'est elle qui se dépure, principalement par les urines, lorsqu'elle n'est pas considérable, & par les selles, lorsqu'elle est plus violente ; là elle paroît sous la forme de bile, parce que ses parties ont plus d'analogie avec celles de la plus atténuée de toutes les humeurs du corps humain. Il est inutile, pour prouver cette proposition, de parcourir les Ouvrages d'Hippocrate, qui sont pleins de cette théorie. Ceux qui sont versés dans la lecture des Œuvres de ce *Prince* de la Médecine, n'en douteront pas : ceux qui ne les connoissent pas, doivent se presser de les lire.

L'inaction des solides ne produit pas par elle-même d'acrimonie ; au contraire, en suspendant, pour ainsi dire, le mouvement, elle n'enfante que des êtres à demi-formés (a). Les Anciens les ont

(a) Voyez *Galenum de atrâ bile, versûs finem.*

appelés *inertia*, sans force & sans action ; ils sont du moins fort au-dessous de l'atténuation qu'ils devroient avoir. Il est impossible de détruire ces glaires, cette pituite, puisque nous les connoissons sous ce nom, sans augmenter l'action de la nature : la diète leur est plus nécessaire que les alimens. Mais pourquoi insistons-nous davantage sur cet article si doctement exposé par M. Boerhaave, d'après les Anciens, nos Maîtres & nos Modeles (a) ?

Deux cas seuls peuvent faire naître une acrimonie opposée à la première dans les glaires mêmes : l'un est le changement spontané de ces glaires dans les premières voies ; l'autre est leur stagnation dans des couloirs qu'ils engorgent. Par des degrés, & avec des phénomènes différens, ils parviennent à se corrompre, ou, pour parler comme Galien & comme les Anciens qui nommoient plutôt les choses par leurs effets évidens, que par leur nature même, la pituite se change en mélancolie, espèce d'humeur contre nature, dont le véritable caractère est l'acidité.

(a) Voyez Boerhaave de *glutinoso spontaneo*, & Van-Swieten *comm. in hunc titulum*.

Les Anciens divisoient cette acrimonie mélancolique dont ils ont tant parlé, en deux especes, ou, pour mieux dire, ils la confidéroient sous deux faces différentes.

Dans le sang, ils la regardoient comme la lie du sang & sa partie la plus grossiere; dans les intestins, comme un suc acide ou hétérogene produit par l'ardeur & par le desséchement de la bile.

Les effets de la bile ardente, ou, pour parler selon les règles de la Physique moderne, plus atténuée, ne peuvent pas appartenir à la mélancolie. L'inflammation, l'érosion, les évacuations sont les symptomes de la bile ardente. La froideur que les Anciens donnoient à la bile noire, s'oppose à toutes ces qualités. La sécheresse ne pouvoit dépendre que de la grossièreté de ses parties, & non pas de leur condensation.

Pour celle qu'ils regardoient comme la lie & la partie la plus grossiere du sang, ils lui accordoient de pouvoir prédominer dans le sang, sans y exciter des effets bien vifs & bien distincts; ils l'y croyoient même nécessaire. L'automne est, disoient-ils, la saison où elle se trouve dominer dans le corps en plus grande abondance; mais si cette abondance devenoit exces-

five, alors les symptomes de cette humeur éclatoient : souvent elle se mettoit en mouvement, sur-tout quand elle y étoit aidée par le concours des causes extérieures; alors c'étoit le plus terrible & le plus violent de tous les ennemis de l'œconomie animale. On l'appelloit *atrabile* par excellence, & la destruction du corps étoit sûre; car cet ennemi n'étoit pas moins indomptable, qu'il étoit terrible.

La multiplicité des observations des Anciens & de tous les Médecins qui ont suivi la doctrine d'Hippocrate jusqu'au renouvellement de la théorie de la Médecine, ne nous permettent pas de regarder tous ces faits comme de purs jeux de l'imagination. Tous les Médecins instruits qui voudront se donner la peine de lire les Livres prognostics d'Hippocrate, & de réfléchir sur les excellens Commentaires de Duret sur les Coaques, verront des idées fort distinctes & fort claires sur cet *atrabile*. Personne n'en a fait plus d'usage, & n'a parlé plus méthodiquement sur cette espece d'humeur, que Baillou. En rapprochant les faits, en les combinant avec la théorie moderne, il semble que l'on peut rappeler à des loix certaines ces dogmes immortels.

L'acrimonie mélancolique n'existe dans l'état naturel ni dans les premières voies, ni dans le sang; c'est ce dont tous les Médecins modernes conviendront. Mais doit-on, avec Sydenham, avec Simson & beaucoup d'illustres Auteurs, la bannir de la pratique, ne jamais diriger vers elle nos secours diététiques, ou doit-on la rappeler avec M. Boerhaave?

Il est certain que la seule disposition des solides peut faire des mélancoliques: je crois m'être expliqué plus haut sur cet article. Les Anciens convenoient que la tristesse, le chagrin sans raison, & ce que nous appellons mélancolie, dépendoit souvent d'une *intempérie sans matière*. Il n'est pas moins démontré non plus, qu'une substance putride existante dans l'estomac, & s'y corrompant, produit ce noir, cette tristesse qui, engendrée sans raison, n'appartient qu'à la mélancolie. Qu'un homme avale un œuf putride; si les nausées les plus affreuses ne le lui font pas vomir, la langueur, l'inaction, la tristesse s'emparent de lui. Telle est la liaison des nerfs entr'eux; telle est celle, qui est encore plus intelligible, de l'ame avec le corps.

Il est donc possible qu'il existe une

humeur qui porte l'ame à la tristesse , & qui d'ailleurs produise des effets mécaniques sur le corps. Voyons à présent si son existence est réelle.

Le siége de la mélancolie est dans deux endroits différens , ou dans l'estomac , ou dans les humeurs.

Les trois caractères qui lui appartiennent , sont l'acéribité , l'acidité & la qualité rongéante : *δριμύ, οξύδης διαβρωτικήν*. Voilà les trois qualités que Galien lui donne , que M. Boerhaave a reconnues par l'expérience , que tous les Médecins ont apperçues plus ou moins distinctement , même ceux qui , comme le Docteur Simson , croient que les vomissemens noirs ne sont que du sang engorgé dans des vaisseaux qu'il fatigue depuis long-tems.

Pour supposer ces qualités dans les matieres qui séjournent dans l'estomac , il faut deux conditions ; l'une est que ces qualités soient très-médiocres ; l'autre , que ces parties puissent être collées aux parois de l'estomac & des intestins. Cette dernière qualité ne peut appartenir qu'à des matieres durcies , mucilagineuses par conséquent : or c'est le propre des glaires. La bile elle-même, quand elle se durcit , prend ce caractère glai-

reux dans la vésicule du fiel. Mais ce qui doit empêcher de croire, avec les Anciens, que ce soit la bile, ou du moins la bile seule qui forme la mélancolie, c'est son acerbité & son acidité bien démontrée (a); propriétés qui ne peuvent appartenir ni à la bile, ni au sang extravasé: elle existe donc cette mélancolie, indépendamment de la bile; & la froideur que les Anciens lui avoient accordée par ses effets, marque assez son origine pituiteuse & glaireuse (b).

On la voit quelquefois se détacher par des alimens savonneux & par des remèdes; alors elle passe par les selles, & ne retient de sa férocité, que la couleur noire, qui jette si souvent l'épouvante dans les maladies aiguës. Les Médecins qui ont observé les urines, en ont vu souvent de noires qui n'étoient pas toujours funestes; & tous se sont accordés à nous dire, depuis Hippocrate (c) jusqu'à présent, qu'il ne falloit pas la forcer, parce qu'alors on lui donnoit un mouvement destructif de toute la machine, mais la

(a) Voyez Boerhaav. *Aphor. de cancro*, & Van-Swieten *in hunc titul.*

(b) Voyez Galen. *de atrâ bile*, cap. 14.

(c) *De morb. mul. lib. 4.*

flatter & l'adoucir, afin de l'expulser ensuite.

Des premières voies, cette âcreté mélancolique peut-elle porter les trois caractères qu'elle a, jusques dans le sang & aux derniers vaisseaux ? La grossièreté de ses principes que Galien a qualifiée d'acerbité, empêche peut-être que la mélancolie qui dépend des premières voies, ne se porte dans le sang ; mais en ce cas, elle s'y engendre d'elle-même, par la stagnation des matières pituiteuses, dans les viscères qui sont faits pour en contenir.

Ce n'est guères que sur le déclin de l'âge chez les hommes, après la cessation des règles chez les femmes, que l'on peut y être sujet ; cependant plusieurs autres accidens la font naître dans différens périodes de la vie. Les femmes cachectiques, les filles *chlorotiques* deviennent sujettes à l'engendrer, suivant Hippocrate (a), & rien ne concourt encore mieux à prouver son origine pituiteuse & glaireuse : aussi voit-on ordinairement les femmes qui ont été cachectiques dans leur jeunesse, devenir sujettes

(a) *De morb. mul. lib. 2.*

à l'humeur mélancolique en vieillissant. De-là ces distinctions que l'on trouve dans les Auteurs, d'*icterus albus*, *icterus flavus*, *icterus niger*.

La source physique qui produit cette humeur, consiste en ce que les matieres mucilagineuses qui ne sont dans leur essence que la matiere nutritive, mais auxquelles la nature n'a pas pu donner le degré de coction qui leur convenoit, dégénèrent dans leurs couloirs, & y acquièrent une acrimonie, souvent modérée & légère, quelquefois violente, quelquefois si horrible, qu'elle est destructive en très-peu de tems; elle a même des effets si violens, que les Anciens n'ont pu la comparer qu'au virus des cancers ouverts; c'étoit ce virus qu'ils regardoient comme l'atrabile la plus pure. Ce caractere acide & grossier de la mélancolie nous fait assez sentir comment l'enfance elle-même n'en est quelquefois pas exempte, & c'est ce que les Anciens ont prononcé; car quoiqu'ils crussent que toutes les maladies de cet âge dépendoient d'une pituite épaisse, ils remarquoient que ces maladies étoient les mêmes que celles que produit la mélancolie (a).

(a) Galen. de locis affectis, lib. 3.

Pour démontrer que cette acrimonie existe réellement, & que les observations des Anciens sont tirées du sein de la nature même & ne sont pas le fruit du préjugé, il suffit d'examiner les faits, & pour cela de considérer l'acrimonie mélancolique dans trois cas différens, où nous la verrons distinctement. Dans un degré léger, dans un degré plus violent, & enfin dans son dernier degré. Là les crispations & les spasmes des solides ne nous en imposeront pas.

Dans un degré léger, il est plus aisé de confondre cette humeur avec l'état des solides qui produit le chagrin. On peut même aller plus loin. L'humeur mélancolique ne produit la tristesse, que lorsque son séjour est dans l'estomac, ou qu'elle s'est jetée sur quelqu'un des viscères de la région épigastrique, comme le foie, la rate, &c. alors on ne peut la séparer de la mélancolie qui dépend de la sensibilité des solides, que par deux signes quelquefois équivoques; l'un est la constance de l'affection dans l'estomac, ou dans le siège que cette matière occupe; l'autre est le changement de couleur, de consistance & de nature des excréments. Mais si l'humeur mélancolique occupe les vaisseaux, il est beaucoup de signes

qui peuvent la faire reconnoître ; premièrement , la dureté qu'elle occasionne sur les parties sur lesquelles elle se jette. Si une simple pustule est causée par un suc mélancolique , elle sera dure , ténace & presque squirrheuse. 2^o Son âcreté : son caractère propre est de ronger , de produire une douleur extraordinaire. On a vu souvent une simple pustule occasionner des accidens violens , des douleurs énormes : il ne paroît rien d'extraordinaire ; mais si l'on examine la pustule , on la trouve dure. Bientôt la curation montre encore mieux que toutes nos preuves , combien elle est ténace & difficile à détruire. Les Médecins un peu versés dans la pratique de la Médecine , ont tous vu des cas semblables. Ces sortes de tumeurs étoient appelées mélancoliques par les Anciens : elles ne se trouvent que dans les vieillards , ou dans ceux qui sont tout-à-fait usés ; elles se rencontrent aussi chez les femmes , & dans la première enfance. La façon de vivre décrite par Galien (*a*) , comme capable d'engendrer la mélancolie , pouvoit rendre ces especes de tumeurs plus

(a) *De locis affectis* , lib. 3.

communes en Syrie , en Egypte , dans la Grèce même ; mais , comme le remarque le même Auteur , en Gaule & en Germanie ces accidens étoient plus rares (a).

Il arrive assez ordinairement , que lorsque le corps commence à souffrir la décadence naturelle à tous les êtres , les actions de la vie étant plus languissantes , les fucs commencent à croupir ; il se forme une âcreté de dégénérescence dans les humeurs ; le corps semble exiger ce changement. Si les forces sont encore suffisantes , cette mélancolie se dépose à la peau ; & voilà quels sont les symptômes que j'y ai observés plus d'une fois. Les deux bras & les deux cuisses, les jambes, les pieds, les mains s'enflent considérablement & douloureusement, & acquièrent presque la dureté du bois. La peau est toute couverte de pustules grenues : bientôt après ces pustules deviennent dures & scabreuses ; elles suintent une humeur séreuse & noirâtre. Il se forme des pustules larges qui jettent d'abord une sérosité jaunâtre & rongeante. Le lendemain , ces pustules se trouvent plei-

(a) *De arte curandi ad Glauconem , lib. 4.*

nes d'un sang noir, & ce n'est qu'au bout de quelques jours qu'il s'y forme une belle suppuration. Ces pustules se guérissent ; il s'y en forme d'autres, ou à côté, ou à la place des premières cicatrices. A mesure que ces pustules se forment, & jettent de la sérosité, du sang noir & du pus, les extrémités se désenfient ; elles acquièrent de nouveau leur souplesse : tant qu'elles ne l'ont pas encore parfaitement, il est à souhaiter qu'il paroisse de nouvelles pustules ; mais tôt ou tard elles guériront tout-à-fait la maladie. On est étonné de voir que ce qui sembloit si dur & coriace, devient pustule, suppure & se guérit : quoiqu'il n'y eût avant dans ces taches mélancoliques aucune douleur. Quand la dureté scabreuse qui est de l'essence de ces tumeurs, ne les feroit pas reconnoître pour terreuses & mélancoliques, la démangeaison affreuse qu'éprouvent les malades, marqueroit assez que la maladie a un caractère qui lui est propre.

Pendant le tems qu'a duré une de ces maladies, j'ai vu un malade se plaindre d'aigreurs insupportables dans la bouche, quoique ni dans ses selles, ni dans le rapport de ses alimens, il n'y eût rien qui dénotât qu'il y eût de l'acidité contenue

tenue dans l'estomac : sa salive âcre & tenue lui agaçoit les dents, & en détruisoit l'émail ; ce que quelques personnes prenoient pour symptôme de scorbut.

Je sçais, & j'ose le dire par expérience, que beaucoup de Praticiens ont rapporté ces tumeurs au scorbut ; mais il s'en faut de beaucoup que la chose soit vraie. Les malades mangent bien, sont délivrés par ces tumeurs & par ces éruptions de symptômes d'étouffemens, de vertiges qu'ils éprouvoient auparavant : en un mot, elles ont quelque chose de critique ; ce qui n'appartient, ni de près ni de loin, au scorbut. Je suis en état de fournir quatre observations semblables, faites sur des gens dont le plus âgé avoit soixante-dix ans, & le moins âgé soixante. Il est étonnant avec combien peu de remèdes ils ont guéri, & combien les Anciens ont parlé avec vérité sur leur curation par le régime : ils ont certainement été plus exacts que nous sur cet article, soit que cette maladie fût plus commune, soit que le nom de scorbut n'ayant pas encore été inventé, on fût obligé d'étudier les causes dans leurs effets.

Ils rapportoient à la mélancolie, l'élé-
II. Part.

D

phantiaſe , les cancers ; & certainement la premiere de ces affreufes maladies appartient abſolument à la mélancolie pouſſée à un certain degré : c'eſt à un degré plus violent encore que nous devons bien des ſquirrhes qui paroiffent promptement, & qui détruiffent les viſceres dans un eſpace plus court, que les maladies chroniques ne pourroient le faire.

J'ai vu une femme qui avoit un ſquirrhe conſidérable à la mammelle droite : elle rapportoit l'époque de ſa formation à fix ſemaines de-là. Je ne la croyois pas. Pendant qu'on délibere ſi on l'extirpera , ou non , on eſt étonné de voir que la ſeconde mammelle devient dure ; elle avoit acquis un volume , une dureté & une peſanteur ſi conſidérable , qu'elle étoit auſſi malade que la premiere.

C'eſt par l'effet de l'humeur mélancolique, qu'un homme qui ſe portoit bien, devient obſtrué en peu de tems , & qu'il ſe trouve tout couvert de glandes dures , ſans compter la putridité , les changemens de viſceres que cette humeur peut occaſionner , ſuivant les obſervations des Anciens , auxquelles celles des Modernes ſe rapporteroient davantage , ſi la méthode de l'obſervation étoit autant

en vigueur chez les Modernes, qu'elle l'étoit chez les Anciens. Les endurcissements singuliers de la peau dont nous avons plusieurs exemples dans Diemerbroek, dans les Transactions Philosophiques, dans une Lettre de M. Curzio, Médecin de Naples (a), ne dépendent-ils pas de cette humeur qui a la qualité d'être acerbe & acide? Le ramollissement des os ne prend-il pas sa source (b) dans l'acidité de la mélancolie? On sera fort porté à l'attribuer à cette cause, si, en consultant les premières sources, on réfléchit que presque tous les malades qui ont été attaqués de cette singulière maladie, avoient passé par tous les périodes de la cachexie & de la stagnation des humeurs.

La troisième époque de l'atrabile est celle où elle est absolument destructive, comme nous la voyons dans les cancers ouverts, car quoiqu'un cancer ne soit absolument qu'un squirrhe enflammé, cependant on ne peut pas rejeter ab-

(a) Traduite en françois par M. Vandermonde, Paris 1754.

(b) Voyez *Van-Heyde*, *Clopton Havers*, *M. Pringle*, les *Observations de M. Morand*, Médecin, sur la nommée *Supiot*, 1754, & celles de *M. Navier*, 1755.

seulement l'existence d'une humeur étrangère pour sa formation : elle n'existe pas dans tous les cas, mais souvent elle existe. On voit après la suppression de l'évacuation d'un cancer, non seulement les parties voisines se gonfler & produire des douleurs horribles, mais même ce virus, qui n'existoit que dans la partie, se jeter sur des os. Les os en très-peu de tems réduits en cendre, se brisent au moindre mouvement ; les parties voisines durcies, noires, tuméfiées, se pourrissent, en exhalant une odeur insupportable qui n'est pas celle de la pourriture simple : enfin, pour me servir des termes d'Arétée, la mort seule est le Médecin qu'on puisse désirer. Pendant ces derniers périodes, j'ai vu une malade se plaindre constamment d'aigreurs dans la bouche.

Au surplus, je ne prétends pas faire un Traité sur l'atrabile & sur la mélancolie : je laisse à ceux qui sont faits pour éclairer la Médecine, à examiner les analogies de la mélancolie avec bien des maladies chroniques & aiguës, à décider jusqu'à quel point le mercure peut lui être utile ou nuisible ; s'il n'y a pas une espèce de conformité entre les symptômes de la mélancolie & ceux de la vérole. Il me suffit d'avoir prouvé qu'elle

existe ; qu'on peut la découvrir dans son enfance ; qu'elle est sur-tout du ressort des alimens.

Une troisieme espece d'acrimonie dépendante des solides , ou du moins qui peut être le produit de leur action combinée avec les causes extérieures & étrangères à l'animal , c'est l'acrimonie qui produit la pourriture, *non corrodens, sed corrumpens* : ses caracteres sont si évidens , qu'il est impossible de la méconnoître ; la puanteur , les nausées , les vomissemens , les matieres fécales , les urines , les sueurs foetides , abondantes , qui , loin de soulager , semblent nuire de plus en plus : tout concourt à prouver cette putridité qui fait ressembler les corps vivans à des cadavres , & qui rend les cadavres insupportables.

Dans son enfance , & quand elle est légère , elle semble n'appartenir qu'aux premieres voies & à tous les viscères qui travaillent à la premiere digestion. Dans une seconde époque , il semble que ce soit le foie & les environs qui soient son siège principal , quoique les fonctions animales , par la sympathie dont elles jouissent avec les naturelles , en soient aussi affectées. Enfin quand elle est parvenue à son dernier degré , le sang pa-

roît avoir perdu sa consistance, & s'être entièrement changé en une partie liquide, puante, sans couleur, ou d'une couleur noire, & qui fait éruption par-tout, même par les pores. La tête est si accablée & si malade, ses fonctions si opprimées, qu'on ne sçait si on ne devroit pas rapporter au cerveau la source de tous ces désordres; bientôt la destruction rapide de toutes les fonctions, les taches pourprées, la mort même & la prompte dissolution du cadavre marquent assez que toute la masse des humeurs est infectée. Dans cette forte d'acrimonie, plus une humeur approche par elle-même & dans son état naturel du terme de l'atténuation, plus elle est affectée: l'urine & la bile sont les premières viciées; toutes les autres humeurs s'infectent l'une après l'autre. Le malade n'a d'appétence que pour les substances acides & pour celles qui sont capables de s'opposer à la putréfaction. Les remèdes les plus puissans peuvent à peine arrêter les progrès de cette pourriture, quand elle est à un certain degré; à plus forte raison, les alimens n'y ont-ils aucun pouvoir. Cette espèce d'acrimonie étoit celle que les Anciens appelloient pestilentielle, qui, plus commune à son dernier degré de violence

dans les pays chauds & humides, se trouve à un moindre degré chez les peuples qui jouissent d'un air plus tempéré & d'un ciel plus heureux. Au reste, cette disposition reçoit différentes formes, produit différens phénomènes par les variétés qu'enfantent les corps mêmes dans lesquels elle est engendrée; mais son caractère principal s'y fait toujours reconnoître par l'empreinte qu'il laisse à toutes les fonctions.

Il est essentiel de ne pas confondre l'espece d'acrimonie qui fait naître l'inflammation avec la putridité dont il est ici parlé: ce n'est pas que toutes les deux ne s'avancent vers le terme de désunion, & en ce point elles se rapprochent infiniment; aussi voit-on souvent la putréfaction succéder à la densité inflammatoire, mais c'est toujours quand l'action vive & violente des solides est cessée. Tant que cette action subsiste, la sécheresse & la condensation donnent aux principes salins & huileux un caractère, plutôt piquant & âcre, que corrompant. Ces principes sont brûlés, pour ainsi dire, & réunis en résine; les évacuations sortent en petite quantité, mais chargées de principes actifs, & plus pesans que dans tout autre état de la constitution humaine.

Vis inest magna sub minimâ mole. M. Langrish a démontré ces vérités dans un Ouvrage peu lu (a), quoique peut-être un des plus beaux entre les modernes. Mais lorsque les liquides ont acquis cette densité, si l'action des solides diminue, si tout se relâche, bientôt ces mêmes principes si réunis se développent, & occupent un beaucoup plus grand espace, qu'ils ne le faisoient auparavant. Les évacuations moins denses deviennent plus abondantes; le mouvement spontané de putréfaction succede, en raison de l'atténuation acquise par le mouvement. On voit sortir par les felles, qui sont l'égoût de la putréfaction, une quantité d'humeurs, quelquefois si prodigieuses, qu'on ne croiroit jamais qu'un corps humain eût pu les contenir : il les contenoit, mais dans un volume rétréci, comme l'air l'est dans l'urine, dans toutes les humeurs, & dans les parties condensées & solides du corps humain.

Les acrimonies qui ne dépendent point des solides, dépendent ou des excréments naturels résorbés, ou de substances, qu'une œconomie animale dérangée, le mau-

(a) *The modern Theory and practice of Physic.* London 1738.

vais usage des alimens, des eaux, ou enfin la contagion font éclore.

On connoît les inconvéniens de la bile & de l'urine réforbée, lorsqu'un obstacle s'oppose ou à leur excrétion, ou même à leur sécrétion : ce n'est point ici le lieu d'en parler. La transpiration supprimée dont les effets & la connoissance sont dûes aux découvertes de Santorius, est peut-être une des causes les plus fréquentes de maladie, mais assez discutée par les Auteurs. C'est à elle que l'on doit sur-tout cette sérosité retenue que les Anciens confondoient avec la pituite, & qu'ils appelloient *pituita salsa, serum acre salsum*, qui quelquefois imbiboit toutes les parties du corps, non sans y produire une irritation manifeste, qui quelquefois épidémique, a produit des maladies fort graves. On peut consulter sur son existence & ses effets Galien, Pison, le sçavant Gorter, & avant lui Baillou dans ses Epidémies.

Pour le mauvais usage des alimens, des eaux, de l'air même, quoique souvent leur première impression se passe sur les solides, ils ont aussi le droit d'infecter les fluides. La gangrene que produit l'usage des bleds niellés, n'en est-elle pas une

preuve palpable & convaincante (a) ? Personne n'a mieux parlé qu'Hippocrate sur l'abus des eaux corrompues, pierieuses, faumâtres ; & les observations de nos jours concourent à confirmer les dogmes de ce grand homme. Le scorbut, maladie particuliere aux hommes qui entreprennent de longs voyages sur la mer, peu connu jadis, quand ces expéditions étoient moins longues & moins fréquentes, dépendroit-il uniquement d'un esprit vital que l'homme emprunte de la terre qu'il est né pour cultiver ? Les alimens, les eaux mêmes ne concourent-elles pas à le former, suivant l'observation informe d'Hippocrate (b) ? On ne peut pas lui nier le privilège de dépendre d'une acrimonie particuliere, comme M. Lind l'a démontré en dernier lieu dans son Ouvrage sur ce mal. Si nous ne le rapportons ni aux eaux, ni aux alimens, il faudra donc en rapporter la cause à l'air de la mer. L'air est déjà démontré d'ailleurs pouvoir porter dans le sang & dans les humeurs beaucoup de levains étrangers, comme la peste, des parties métalliques, des es-

(a) *Act. Acad. Paris. 1711.*

(b) *De morb. lib. 2.*

prits recteurs. Agent évident de la vie, agent secret de bien des maux, soit qu'il pénètre la surface des poumons, soit qu'il se mêle simplement avec les parties de la salive, toujours aisées à résorber & faites pour l'être. Au surplus, que ces acrimonies existent, c'est tout ce que nous sommes proposé d'exposer, sans prétendre en parler en particulier. C'est encore aux alimens, à l'eau, à l'économie animale dérangée, que l'on doit la goutte, maladie singulière que l'on peut regarder comme contagieuse, puisqu'elle est héréditaire.

Toutes ces acrimonies ont cela de général, qu'elles prennent la trempe du corps humain qu'elles occupent, qu'elles se montent, pour ainsi dire, sur son tempérament, & qu'elles changent si fort, & de forme, & de face, que les plus habiles y sont souvent trompés. Plût à Dieu néanmoins que tout ce qui paroît dans notre corps, pût se rapporter à des classes de causes connues ! Bientôt les effets particuliers le feroient ; mais le corps est sujet à tant d'effets & de changemens dont nous ne connoissons point la théorie, dont nous ne pouvons même entrevoir les causes, qu'il nous est impossible de faire face à la foule

de maux qui s'enfantent sous nos yeux ; comme autant de prestiges ; mais le plus grand malheur de notre condition est de les engendrer, non seulement pour nous-mêmes , mais aussi souvent pour les autres.

La contagion par laquelle un venin se perpétue d'homme en homme , de peuple en peuple , de siècle en siècle , tantôt est plus immédiate , & le contact seul le plus intime est capable d'en communiquer les effets, tantôt elle atteint les hommes qui s'y attendent le moins , suivant sa subtilité & sa force. La foiblesse est particulièrement sujette à ses attaques ; un corps robuste se défend plus long-tems : les passions , la frayeur , le chagrin sont des armes que la contagion emprunte ; mais en commençant toujours par les fluides , elle reste cachée dans le corps , jusqu'à ce qu'elle se soit assez multipliée , pour que ses efforts se fassent sentir sur les solides. Ne le voyons-nous pas évidemment dans l'inoculation de la petite vérole ? Y a-t-il une analogie entre les parties contagieuses de la peste , de la maladie vénérienne & de la petite vérole , comme M. Schreiber (a)

(a) Voyez Schreiber de peste Ukrainensi.

le prétend ? Toutes trois au moins affectent les humeurs ; mais le jeu des solides, plus ou moins grand, leur donne plus ou moins d'action. Mille circonstances développent ces venins. Le poison terrible du chien enragé reste souvent caché, jusqu'à ce que les solides animés & irrités lui procurent un développement prompt & subit (a).

Tels sont les chefs principaux des causes qui affectent les humeurs, & que nous avons à prévenir par les préceptes salutaires du régime, comme on a à les combattre par des remèdes.

On sent donc que, pour prévenir les maux qui peuvent naître de ces dispositions des humeurs, il faut les connoître, il faut sçavoir qu'il y a un vice dans les humeurs ; & la connoissance de ces vices est d'autant plus importante, qu'ils existent, avant que d'attaquer évidemment ; qu'ils donnent souvent des marques de leur existence, avant que de détruire : ainsi il importe à la Médecine préservative de connoître à quels signes on reconnoitra que les humeurs sont affectées primitivement & principalement.

(a) Voyez *Mead. of the mad dog Essays on poisons. Essay 4.*

En premier lieu, toutes les fois que les humeurs péchent & sont affectées, il y a un changement constant & uniforme dans la proportion & dans la qualité des excréments, soit dans la transpiration insensible, soit dans les urines, soit dans les selles : on peut regarder ce signe, comme signe général de la dégradation des humeurs. En effet quoique les solides soient la clef qui dirige l'évacuation de ces matieres excrémenteuses, si la figure, la proportion de leurs parties entre elles est changée, elles sont ou accélérées ou retardées dans leurs mouvemens ; les fonctions ne sont pas encore lésées, mais elles le seront bientôt : il faut cependant joindre à ce signe la constance & l'uniformité ; car les solides ne produisent rien de fixe, comme le font les humeurs dont l'affection ne peut être changée que par des causes qui agissent petit-à-petit sur elles. C'est par cette raison que Sanctorius prononce que les changemens de proportion dans la transpiration sont plus sûrs pour découvrir les germes de maladie, que la lésion des fonctions (a).

(a) *Morborum semina tutius cognoscuntur ex alteratione solitæ perspirationis, quàm ex læsis officiis.* Sanct. sect. 1. Aph. XLII.

En second lieu, dans toutes les maladies humorales accompagnées d'irritation, l'irritation ne tient que le second rang. Elle se proportionne petit-à-petit à la cause qui augmente, suit ses périodes, ses révolutions : les évacuations qui augmentent presque toutes les maladies des solides, diminuent ici le spasme & l'érétisme ; elles rétablissent le calme, qu'elles sont si propres d'ailleurs à détruire.

En troisième lieu, la régularité des symptômes appartient à ces maladies ; elles ont une augmentation manifeste, elles ont de même un déclin marqué ; & au milieu de leurs périodes, on ne voit pas paroître les prestiges & les irritations irrégulières de celles que le jeu seul des solides enfante ; à moins cependant que le corps de ceux qui sont malades ne soit extrêmement mobile par lui-même & sujet à s'affecter de spasmes & de convulsions nerveuses ; alors la confusion que produisent ces symptômes dans les maladies est extrême, & est vraiment l'opprobre, le tourment, la croix des Médecins.

En quatrième lieu, dans toutes les maladies humorales dont l'irritation se porte d'une partie à l'autre, le ton naturel de la partie en fixe le degré. Si

la goutte est sur les membranes, elle est cruelle, horrible, fait souffrir des tourmens inexprimables : si elle est sur un viscere moins sensible, elle cause une douleur sourde ; elle est plutôt accompagnée de pesanteur que de douleur : on suit ses traces, & l'on peut exprimer par le plus ou le moins de vivacité de sentiment, si elle affecte telle ou telle partie.

Enfin, souvent les causes elles-mêmes sont les sources de nos connoissances : on sçait si on a éprouvé la morsure d'un chien enragé, si on a été exposé à la contagion de la peste, de la petite vérole, si les digestions pèchent depuis long-tems.

On peut encore rapporter comme des signes, les changemens constans & habituels de couleur. Un visage qui change vingt fois par jour, n'est qu'un signe de spasme & d'irritation ; un visage qui, sans chagrin, sans mélancolie, reste constamment changé, est un signe que les sécrétions ne se font pas bien, & qu'il se couve dans le fonds du corps une source de maux.

Avec ce peu de principes sur les variétés de nos solides & de nos humeurs, on peut avancer dans la connoissance des variétés des hommes & de la proportion

que l'on doit suivre dans l'usage des alimens.

Quelque étrangere que puisse paroître cette doctrine au fond de la matiere que nous traitons, il faut considérer qu'on ne peut pas faire un pas, ni dans la Physique conservatrice du corps humain, ni dans la Médecine préservative, si l'on ne connoît pas l'homme en lui-même, & si on n'a pas profondément réfléchi sur les impressions que peuvent lui faire les objets extérieurs.

Fin des Préliminaires.



CHAPITRE PREMIER.

De la différence du Régime, suivant les différens tempéramens.

LES différences apparentes des hommes entr'eux ont fait naître la doctrine des tempéramens, fameuse chez les Anciens, traitée & divisée avec le plus grand soin dans leurs Ouvrages : elle tenoit le second rang dans les progrès de ceux qu'on initioit dans la science de la Médecine. On traitoit d'abord des élémens des corps. Le mélange de ces élémens, tellement combiné, qu'il en résultât un être capable de quelque espèce de propriété, s'appelloit tempérament.

Si l'on suppose les élémens mêlés ensemble à parties égales, de sorte qu'il en naisse un tout exactement combiné, qui n'a pas plus de l'un que de l'autre, c'est le chef-d'œuvre de la nature : il a ce que les Anciens appelloient tempérament par excellence, tempérament *ad pondus*, parce que les matieres qui le composent, y sont dans

une parfaite combinaison & à poids égal (a).

Tous les êtres composés de la nature, ont donc, suivant la doctrine des Anciens, leur tempérament. C'est ce tempérament, ou cette proportion du mélange des élémens, qu'il faut connoître, pour connoître le corps en lui même. Toute la nature est composée des mêmes élémens, ce n'est que la diversité de leur combinaison qui différencie les êtres entre eux.

Chaque corps ayant son mélange en particulier, a son tempérament particulier. Quand la combinaison est exacte, l'être dont on étudie le tempérament, a ce que les Anciens appellent le tempérament *ad justitiam*, c'est-à-dire, la juste proportion des élémens qui lui convient. Le tempérament du lion n'est pas celui de l'homme, ils doivent en avoir un tout différent; s'ils se rapprochoient, ils n'auroient ni l'un ni l'autre leur juste tempérament.

C'est dans la différence du tempérament des plantes & des médicamens, que consiste leur vertu; c'est en chan-

(a) Voyez *Fernel de temperamentis*, cap. 23.

geant le tempérament de l'être auxquels ces corps sont appliqués , qu'ils font sentir leurs effets.

Toute cette doctrine que Galien a empruntée d'Aristote , sur laquelle les Médecins ont tant travaillé , qu'ils ont éclaircie avec tant de soin , sur laquelle Fernel a parlé si éloquemment , étoit fondée sur ce principe développé par Hippocrate (a).

Il est impossible , dit ce fondateur de la Médecine , que la nature de l'homme soit simple & qu'elle ne soit formée que d'une seule espèce de principes. Si la chose étoit ainsi , l'homme ne pourroit point sentir de douleur & ne pourroit point être changé , parce que tout ce qui est élément , est invariable , immuable , indestructible , incapable de produire rien de différent de soi-même ; mais Hippocrate n'avoit pas parlé clairement sur la nature des élémens qui composent la nature humaine : il s'étoit contenté de dire que ces élémens , quels qu'ils fussent , pour produire quelque chose de constant & se perpétuer invariablement , devoient être mêlés & combinés ensemble , de façon que l'un ne l'emportât pas sur l'au-

(a) *De naturâ hominis.*

tre. Si quelque élément eût prédominé sensiblement sur les autres, il seroit arrivé, dit le même Auteur, que celui qui l'emportoit, eût détruit l'effet des autres, & par conséquent ramené les choses à la simplicité élémentaire.

Il s'agissoit de reconnoître ces éléments, sur lesquels Hippocrate s'étoit abstenu de prononcer. La Physique des Anciens n'avoit point de secours qui la pussent faire avancer au-delà des qualités que les sens apperçoivent. Ils avoient réduit ces qualités à quatre, qui sont les plus frappantes, le chaud, le froid, le sec & l'humide; & c'étoit d'après ces qualités sensibles, qu'ils admettoient pour éléments du corps, la terre, l'air, le feu, & l'eau.

De ces éléments, suivant eux, étoient composées quatre humeurs qui avoient des qualités empruntées de ces éléments, la mélancolie, la bile, le sang & la pituite. Comme chaque saison avoit de même sa température, chacune de ces humeurs prédominoit à son tour, mais toujours suivant les loix de la médiocrité, & sans parvenir à aucun excès: quand l'une ou l'autre prédominoit trop, le tempérament étoit dérangé, cette humeur faisoit sentir son existence; ce

qu'Hippocrate appelloit *per se existere* (a) : alors il étoit nécessaire que le corps souffrît , qu'il en naquît de la douleur.

Hippocrate étoit l'inventeur de cette division des humeurs , mais sans avoir voulu décider quels étoient leurs élémens , & il nous a donné dans le plus grand détail les preuves qu'il a cru capables d'établir la réalité de leur existence.

Il les a suivies dans les vomissemens , dans l'action des purgatifs (b) , dans les hémorragies , enfin dans les phénomènes extérieurs qui , se manifestant à chaque saison , sont les preuves d'un changement dans le corps humain.

Sa doctrine différoit cependant de celle des Médecins Péripatéticiens , si long-tems dominante chez les Arabes & dans les Ecoles Européennes. Il s'en falloit bien qu'il donnât autant de jeu dans l'œconomie animale aux qualités sensibles de chaud & de froid , qu'on l'a fait depuis. Il reconnoissoit l'existence de ces qualités ; mais leur mutabilité ,

(a) *De naturâ humanâ , de priscâ Medicinâ.*

(b) *De naturâ humanâ.*

leur dépendance de mille causes extérieures l'empêchoient de les regarder comme aussi importantes qu'on l'a fait depuis (a). Le salé, le doux, l'amer lui paroissent avoir autant de droit à nos observations, que le chaud, le froid, le sec & l'humide. C'est pour cette raison que Tachenius (b) ne veut point qu'on regarde Hippocrate comme le chef des Galénistes; & en certains points, il a raison : il n'en est pas de même, lorsqu'il veut en faire un Chymiste.

Toute la doctrine des Anciens envisagée du côté de la théorie, paroît aisément à ceux qui ont la moindre teinture de la Physique moderne, fondée sur une pure illusion. Il suffiroit même de se servir, pour le démontrer, des argumens qu'Hippocrate lui-même emploie contre le chaud & le froid. Leur vicissitude, leur peu de constance, les relations que ces qualités ont à d'autres états du corps, démontrent assez que l'on ne peut pas s'en rapporter à ces théorèmes de pure spéculation. Mais cette théorie, quelque informe qu'elle soit, a été tirée de l'ob-

(a) *De prisca Medicinâ.*

(b) *Tachenii Hippocrates Chymicus.*

servation; l'illusion s'est dissipée, les faits sont restés vrais & dignes de toute notre attention.

Les Anciens distinguoient neuf tempéramens. Au milieu de huit autres qui tous tendoient à dégénérer en quelque intempérie, en étoit placé un consistant dans la combinaison exacte de toutes les propriétés qui peuvent appartenir à l'espèce humaine dans leurs plus parfaites proportions.

Galien nous décrit un sujet doué de ce tempérament (a) : Un homme, dit-il, qui auroit exactement le tempérament qui convient au genre humain, ne seroit ni trop grand ni trop petit; il n'occupoit point par sa masse un volume trop considérable : il ne seroit point trop grêle; on ne sentiroit point, en le touchant, trop de dureté dans ses muscles : on n'y sentiroit point trop de mollesse; une fraîcheur douce & humide occuperait l'habitude de son corps : son esprit ne seroit ni téméraire ni timide; il tiendrait un juste milieu entre la précipitation & la lenteur, la compassion & la justice : il aimeroit ses amis, seroit prudent, man-

(a) *De temperamentis, liber 4. cap. 1.*
geroit

geroit & boiroit modérément ; on ne pourroit rien reprocher à ses fonctions ; son teint vif & animé répondroit à l'habitude de son corps ; il dormiroit bien , & veilleroit avec activité ; ses cheveux blonds dans sa jeunesse , feroient devenus plus bruns avec l'âge.

Voilà quel est l'homme que s'imagine Galien ; & pour le voir tel qu'il le représente , il faut le voir dans une espece de point indivisible , lorsque le corps a pris tout son accroissement & qu'il n'est pas encore dans sa décadence.

Tous les autres hommes s'éloignent plus ou moins de ce point fixe , les uns vers le chaud , les autres vers le froid , les autres enfin tournent au sec ou à l'humide.

Ces tempéramens sont simples ; mais ils ne sont jamais seuls , & toujours combinés.

La chaleur & le froid étoient , suivant les Anciens , des qualités inhérentes au corps : ils faisoient plus , ils admettoient dans le corps humain une chaleur innée , principe actif de la vie & de la force , source de l'activité de nos fonctions , qui , lorsqu'il n'étoit enchaîné par aucun obstacle , étoit capable de prévenir & de détruire les maladies. Ministre im-

médiat des ordres de la Providence pour la conservation de la machine , Hippocrate lui-même semble lui accorder l'intelligence , la prévoyance , & la regarder comme une émanation de la Divinité (a) ; mais les corps , indépendamment du chaud & du froid , sont encore différemment combinés. Il faut donc que la chaleur ou le froid soient unis à d'autres qualités.

Le sec & l'humide qui comprennent l'eau & la terre , & qui font la base des corps , sont nécessairement joints ou avec le froid , ou avec la chaleur. Les principes de Talès se trouvent être devenus par cette combinaison ceux d'Aristote. De-là les tempéramens, dans la pratique , sont le sec & le chaud , le sec & le froid , le chaud & l'humide , le froid & le sec ; les qualités opposées s'excluent nécessairement. La bile est chaude & sèche. On appelloit donc tempéramens bilieux , ceux qui étoient chauds & secs. Le sang est chaud & humide. Les tempéramens doués de ces deux qualités ,

(a) Voyez *Hippocr. de carnibus* , lib. 4. cap. 1. Voyez *Galen. de Hippocratis & Platonis placitis* , lib. 8.

sont donc des tempéramens sanguins. La pituite est froide & humide. Les tempéramens qui ont ces deux qualités, sont pituiteux. Enfin on laisse aux mélancoliques le froid & la sécheresse.

Cette théorie est absolument anéantie, & avec raison ; mais nous distinguons dans la pratique, des tempéramens bilieux, des pituiteux, des sanguins & des mélancoliques. La différence qui nous sépare des Anciens, est qu'en nommant ainsi les tempéramens, ils croyoient les nommer par leurs causes ; & nous ne pensons tirer leurs noms, que de leurs effets évidens. Toutes les découvertes des Modernes, tous nos progrès dans la Physique nous ont fait faire un pas de plus ; mais à peine avons-nous rectifié leurs observations.

Pour pouvoir donner une théorie fixe & stable sur les différens tempéramens des hommes, il faut d'abord faire deux reflexions préliminaires.

Premièrement, on sent que la définition, la seule vraie & exacte du tempérament, renferme les différences qui sont entre les hommes dans l'état de santé.

En second lieu, il est impossible d'expliquer ces variétés, de leur tracer des

loix , si l'on ne comprend la théorie de l'action des solides sur les fluides ; théorie que les Anciens n'ont jamais connue. Les variétés de l'action réciproque de ces deux parties constituantes du corps humain n'ont jamais pu être suffisamment développées , tant qu'on n'a pas connu le mécanisme de l'organisation ; & c'est en quoi les Anciens péchoient : car quoiqu'ils ayent reconnu l'action de la nature dans les maladies aiguës , accoutumés à bien observer les faits , & à ne voir jamais les choses que dans leurs effets sensibles , sans expérience anatomique , sans connoissance réelle de l'œconomie animale , à peine avoient-ils donné quelques prérogatives aux parties solides dans le jeu de l'œconomie animale ; ils ne connoissoient ni leur origine , ni leur uniformité. C'est cependant du jeu de ces parties que dépend la véritable théorie des tempéramens.

Ainsi toute la doctrine des tempéramens consiste à expliquer comment le jeu des solides , constamment plus ou moins fort , produit telle ou telle qualité habituelle dans les fluides & dans tout le corps animé. Pour pouvoir avoir une idée juste & entière des tempéramens ,

il faut porter les yeux sur trois sources de différences qui y concourent également.

La premiere est la digestion constante & habituelle dans l'estomac & les intestins ; elle est la source d'où découlent toutes nos liqueurs, quoiqu'au sortir de ces viscères elles ayent encore beaucoup de nouvelles préparations à essuyer : les matieres qui les ont fournies habituellement, peuvent avoir gardé quelques-uns de leurs caractères. Ne voit-on pas les animaux dont nous faisons usage pour notre service ou pour notre nourriture, porter jusques dans leur chair les empreintes des alimens dont ils ont usé ? Ne reconnoît-on pas à la force, à la gaieté d'un cheval, s'il fait usage d'avoine ou de foin ? Les lièvres & les lapins domestiques, ou nourris dans des plaines cultivées, ne conservent-ils pas dans leur chair le goût insipide des plantes dont ils se nourrissent ? Ceux qui vivent sur des montagnes pleines de plantes aromatiques, n'ont-ils pas une constitution différente (a) ? Je ne citerai pas ici les exem-

(a) Voyez Hippocrat. de victus ratione lib. 2.

ples fabuleux des effets constans de certains alimens sur les hommes , comme de la confection anacardine (a) ; mais tout le monde conviendra que le tempérament d'un homme qui boit beaucoup de liqueurs , doit différer de celui d'un homme qui ne boit que de l'eau.

Un estomac foible , fatigué , tel qu'on le trouve dans certaines races d'hommes , ne fait qu'un chyle grossier , mal préparé. Le mal peut se réparer dans les secondes voies ; mais du moins la nature est-elle obligée d'employer la moitié de ses forces à réparer le mal , avant de faire le bien.

En second lieu , le chyle passé dans le sang , y reçoit plus ou moins d'atténuation & de condensation ; ses principes s'y exaltent plus ou moins , par conséquent approchent davantage , ou de la bile la plus atténuée des humeurs , ou de la pituite qui l'est le moins.

Si tout concourt à ne donner que le degré nécessaire d'altération à ces principes étrangers , s'il n'y en a ni trop ni trop peu , alors les humeurs tiennent un juste milieu qui est le point de perfection

(a) Geoffroy, *Mat. Med.* tom. 2. de anacardiis.

de l'œconomie animale. C'est le jeu des vaisseaux qui détermine l'action de la nature : c'est donc lui qui détermine la grande variété des tempéramens.

Enfin la troisième source de différence est l'évacuation des matieres qui, devenant superflues, sont à la fin des matieres excrémenteuses, nuisibles au corps humain : tels sont les excréments grossiers, la matiere de l'urine & celle de l'insensible transpiration. Si les matieres grossieres séjournent trop long-tems dans les intestins, il s'en résorbe des parties toujours putrides, toujours faites pour être évacuées ; & si l'habitude de cette résorption est constante, il ne peut que s'engendrer petit à-petit une matiere putréfiée dans la masse du sang, ou du moins une matiere qui dispose les humeurs à prendre ce caractère ; c'est ce que l'on voit souvent dans les gens habituellement constipés. L'urine une fois formée ne peut pas se supprimer, sans déranger l'œconomie animale : sa résorption ne peut jamais produire une différence dans le tempérament ; mais la transpiration insensible, évacuation constante & générale, réglée presque universellement par le jeu des solides & par les actions de la vie, contribue beau-

coup, si elle est moindre, à produire une plus grande quantité de sang, comme Sanctorius & M. Freind l'ont démontré : si elle est trop abondante, elle enfante la sécheresse, & dans les solides & dans les humeurs, par conséquent la chaleur & l'âcreté bilieuse qui en sont les suites.

La digestion dans les premières voies qui dépend de la force ou acquise ou naturelle des organes, l'activité de la circulation dans les vaisseaux, l'exercice, les actions de la vie, & la sensibilité, ainsi que la mobilité des fibres qui dirigent les excrétions & les évacuations nécessaires au corps, sont donc les trois sources principales qui doivent nous guider dans la recherche des causes & des effets physiques des tempéramens ; parce qu'elles sont la source des différences habituelles qui sont entre les hommes.

Si l'on examine deux enfans qui viennent de naître, & qui n'ont reçu de leurs parens aucun vice en naissant ; car il est malheureusement trop fréquent que les infirmités se multiplient de race en race, si leurs meres se sont bien portées pendant leur grossesse, si l'accouchement a été heureux & naturel, à peine trouve-t-on des différences marquées

entr'eux. On en trouve encore moins, lorsqu'après avoir vécu cinq ou six mois de lait de même espece, ils ne partagent plus avec leurs meres les incommodités & les inconveniens du tempérament qui leur est propre ; alors presque tous les enfans ont le même volume, la même couleur de cheveux & de poils, les mêmes inclinations. On apperçoit sans doute déjà dans quelques-uns d'eux les marques du tempérament qui doit prédominer un jour ; mais on peut, d'après une observation constante, poser pour principe dans la doctrine des tempéramens, que plus les corps approchent de leur origine, moins ils diffèrent entr'eux.

L'action des causes extérieures auxquelles les enfans sont différemment exposés, suivant leur plus ou moins d'opulence, le climat où ils respirent, les soins que l'on apporte à leur nourriture, augmentent une différence peut-être innée, ou en font naître une qui n'existoit peut-être pas ; le genre de vie auquel on les applique, l'éducation qu'on leur donne, déterminent encore davantage ces différences.

Ces impressions agissent toutes sur les fibres du corps ; c'est sur elles seules

qu'elles ont quelque pouvoir. L'exercice étend & fortifie toutes les fibres sensibles & insensibles, leur donne du ressort & de la force. Les fibres sensibles acquièrent plus ou moins d'activité & de mobilité, suivant l'usage auquel elles sont destinées, par la répétition continue des sensations d'autant plus vives, qu'elles sont plus neuves, & par conséquent insolites.

Un corps tout neuf, qui n'est point encore formé, & qui est obligé de se former, prend donc dans cette source de nouvelles propriétés; & comme d'un côté la variété des impressions que reçoivent ses sens, l'application qu'on en fait, le courage de ceux qui l'environnent, de l'autre, l'oïveté dans laquelle on laisse croupir les facultés, les terreurs qu'on lui imprime, donnent à son esprit ou une vigueur mâle & de la confiance, ou de la foiblesse & de la pusillanimité: de même l'institution corporelle imprime des différences dans les fibres, dont la durée sera longue, & que l'on reconnoîtra toute la vie. Ces fibres une fois montées sur un ton, formeront constamment les mêmes différences dans les humeurs, & le cercle général des fonctions prendra de même un caractère

qui, se renouvelant tous les jours, forme & produit le tempérament.

Si les vaisseaux sont souples, ont assez d'action, sans en trop avoir; si les organes digestifs sont forts & vigoureux; si les excréments sortent en juste proportion, on ne conçoit aucun vice, aucune intempérie, il en résulte cette santé parfaite sur l'existence de laquelle on a disputé si long-tems dans les écoles. Elle peut exister; mais si l'on considère tout ce qui nous environne, on sentira bientôt qu'elle ne peut pas exister long-tems dans le même sujet; & une intempérie une fois établie, mene plutôt à une intempérie plus grande, qu'à une santé nouvelle.

Un peu trop de souplesse dans les vaisseaux donnera un peu plus de place au sang, si les organes digestifs sont assez forts pour y fournir, nous aurons le tempérament sanguin, ou le sang est en grande abondance.

Si les viscères digestifs sont forts, les évacuations grandes, l'action des vaisseaux violente, la sensibilité & la mobilité des fibres plus considérable qu'elle ne l'est communément; alors cette même masse d'humeurs ayant un mouvement rapide, éprouve un frottement

très-considérable , engendre plus de chaleur , plus d'atténuation & de condensation. Les principes des humeurs , quoique toujours doux dans l'état de santé , tendent cependant à devenir plus âcres ; les humeurs lymphatiques sont moins abondantes ; la bile au contraire doit prédominer : telle est l'idée que l'on doit se former du tempérament bilieux.

Dans ces deux tempéramens , on trouve des fonctions actives , une vie brillante. Le dernier nous présente même trop d'action , particulièrement si toutes les causes qui produisent cette constitution , se trouvent concourir à la même fin ; mais on y voit toutes les ressources de la nature déployées : au contraire si les fonctions sont languissantes , si elles ne s'exécutent pas avec assez d'activité , si les solides ne donnent pas aux liqueurs reçues dans leur système assez de mouvement ; si le frottement & la chaleur , l'atténuation des principes , la condensation des parties n'est pas assez grande , il en résulte dans les liqueurs une assimilation à demi formée ; les parties ne sont ni assez atténuées , ni assez unies ; la partie rouge du sang , fruit de l'atténuation & de la condensation , est en moindre quantité par rapport aux parties

glaireuses & glutineuses. De ces éléments sort le tempérament glaireux & pituiteux. Nous en rapportons donc la source au relâchement des solides, à la foiblesse de la digestion, & au peu d'évacuations par la transpiration.

Pour le tempérament mélancolique, que les Anciens admettoient en quatrième, & qu'ils reconnoissoient à différens signes dont leurs Ouvrages sont pleins, qu'ils opposoient par sa sécheresse & sa froideur à l'humidité & à la chaleur du tempérament sanguin, il est difficile de ne pas le regarder simplement comme une intempérie, comme une espèce d'incommodité habituelle, dont l'excès feroit bientôt une maladie. Cependant nous voyons des hommes dire d'eux-mêmes, qu'ils ont le tempérament mélancolique. Leurs fonctions s'exécutent bien, mais avec peine; sans cette légèreté (*alacritas*) que M. Boerhaave met avec raison entre les caractères de la santé, il en résulte un mal-être, un ennui de la vie, une tristesse sans raison, qu'on appelle mélancolie.

Il faut distinguer essentiellement la mélancolie actuelle, du tempérament mélancolique.

La mélancolie sur laquelle nous avons

établi des principes fixes dans nos préliminaires, est, ou un vice des solides, ou une humeur étrangère au corps, qui le déränge & qui l'affecte; le tempérament mélancolique est la constitution dans laquelle il est le plus aisé d'en être affecté.

Un mélange singulier de force & de foiblesse, se fait remarquer dans ce tempérament. Pour prouver son existence, nous sommes déstitués du secours des causes physiques; il faut avoir recours aux effets.

Les mélancoliques, suivant les Anciens, sont des hommes secs, maigres, pâles, bruns ou noirs, très-sensibles au froid & aux impressions des objets extérieurs, digérant peu, enfantant beaucoup de vents, sujets aux hémorroïdes, à la constipation, urinant beaucoup, jettant beaucoup de pituite par les émonctoires naturels de cette humeur. Telle est l'idée qu'on doit se faire des mélancoliques; car dans l'usage ordinaire, en pratique comme en conversation, on appelle mélancoliques, non-seulement tous ceux qui ont les signes de cette constitution, que les Anciens, & Boerhaave d'après eux, ont rassemblés; mais on donne aussi ce nom à des

vaporeux qui ont un mauvais estomac & de la tristesse ; on aime mieux dire qu'ils ont le tempérament mélancolique, que d'essayer de les guérir, & on a pour cela deux bonnes raisons ; la première est que la chose est fort difficile, la seconde est qu'ils la rendent presque impossible par leur caprice & par leur humeur.

Les Anciens décrivoient la mélancolie comme une maladie (a), & nous la regarderions mal-à-propos comme un tempérament ; mais le tempérament mélancolique est autre chose : la foiblesse des digestions, la grossièreté de la bile, la difficulté qu'elle éprouve à son dégorgement dans les intestins, sans qu'il y ait d'arrêt ni d'obstruction formée, la tension & la sécheresse des solides, mais si grande, qu'elle peut être regardée comme rigidité, sont les élémens de la constitution mélancolique ; constitution tombante en décadence, & qu'on appelle mélancolie, parce qu'il est rare que la tristesse, la défiance de soi-même

(a) Voyez *Lommius, cap. de melancholiâ*,
Sennertus, lib. 4. de morb. capit.
Galenus de atrâ bile.

& de la force de ses fonctions ne se joignent à ces symptomes.

Mais n'est-ce pas un respect mal fondé pour les Anciens, une espece d'habitude, une convention de langage, que ces noms si anciens & si fameux de tempérament sanguin, pituiteux, bilieux & mélancolique.

Si l'on prend ces noms comme les Anciens vouloient que l'on le fit, & qu'on ait quelque égard aux quatre parties constituantes de nos humeurs, sans doute ils sont illusoires; mais si on considère les variétés physiques qu'excitent dans nos humeurs la tension, le ressort, le jeu, le mouvement de nos solides, alors on jugera qu'il est nécessaire dans ces variétés de retenir les observations des Anciens. Il n'y a aucun excès, ou il y a trop d'action, ou il n'y en a pas assez. Ces trois variétés qui sont nécessaires dans un corps, toujours environné d'agens qui l'affectent, forment trois de nos tempéramens, le sanguin, le bilieux, le pituiteux, ou enfin ce ton, & cette action des solides est dérégulée. Il n'y a qu'une seule espece de dérèglement qui puisse subsister avec l'apparence de la santé; c'est ce qu'on appelle tempérament mélancolique.

Au reste les Anciens n'ont pas prétendu fixer, par ces tempéramens, à quatre différences, toutes les variétés des fonctions de l'espece humaine; ces genres de tempéramens étoient les plus apparens & les plus évidens entre une infinité d'autres; ils se subdivisoient à l'infini par des degrés & par des nuances insensibles. On peut être plus ou moins bilieux, plus ou moins sanguin, les excès tendent vers l'état de maladie; moins on a de ces excès, plus on se rapproche de l'état de santé.

Le tempérament qui tient le milieu de tous ces excès, *ευκρατόν καὶ συμμέτρον*, que nous avons décrit d'après Galien, n'a pas besoin d'autres préceptes que de ceux que nous avons établis dans notre première Partie pour les hommes en général. Ces préceptes consistent à entretenir la juste proportion des évacuations, suivre les loix de la sobriété, comparer l'usage des alimens aux degrés de l'exercice. Ce tempérament ne doit attendre de l'art aucune espece de préservatif; c'est pour parvenir à lui, que tous nos soins doivent se porter sur les autres. Les alimens qui n'offrent point trop de difficulté à digérer, qui cependant exigent un certain travail de l'estomac

mac , ceux que nous avons appellés *mē-
dia naturæ* , sont ceux qui conviennent
le mieux dans ces tempéramens ; mais
malheureusement il est trop rare , pour
que nous puissions nous occuper à lui
tracer des loix. Les Anciens ont long-
tems disputé pour sçavoir si ce tempé-
rément si brillant , qui porte avec lui
l'idée d'une santé parfaite , n'étoit pas
un être de raison : il ne l'est peut-être
pas ; mais s'il existe , c'est une lueur
d'un moment qui ne peut pas subsister
au milieu des agitations inévitables de
la vie : il n'appartient ni à l'enfance , ni
à la jeunesse , ni à la décadence de
l'âge : la vieillesse ne peut plus le con-
noître ; & quand cette espece de point
indéterminable seroit possédé par un
homme qui en sentiroit toute la valeur ,
qui , par l'amour de la sobriété & par la
médiocrité de ses passions , surpasseroit
le reste des hommes , n'est-ce pas l'hom-
me le plus juste qui trouve les occasions
les plus ordinaires de trouble & de cha-
grin ?

De tous les tempéramens celui qui se
rapproche le plus de ce milieu , est ce-
lui que les Anciens appelloient sanguin.

Pour sentir qu'il ne faut pas chercher
à ce tempérament d'autres principes que

ceux que nous lui avons accordés, il suffit de se rappeler les causes qui peuvent former plus de sang & en entretenir l'abondance dans le corps humain.

Les viscères digestifs doivent être forts & digérant bien; tous les organes qui servent à la digestion, doivent embrasser parfaitement les alimens qui sont faits pour les recevoir. Les vaisseaux continuent ce que ces viscères ont commencé, & le continuent bien; ils sont seulement un peu trop souples, cédant trop aisément à l'impulsion du sang; leur réaction n'est pas absolument égale à l'action de ce fluide, ce qui fait qu'ils sont continuellement dans un état de distension plus considérable qu'ils ne l'éprouvent dans les autres tempéramens.

Les causes de cette souplesse des vaisseaux, ou du moins de la raison qui les fait céder, sont, ou le peu de tension, ou la délicatesse du système des solides: aussi n'y a-t-il pas de tempérament où la pléthore & la rupture des vaisseaux soient si à craindre; la rupture, si les vaisseaux cedent par délicatesse; la pléthore, s'ils cedent par peu de tension.

Ce tempérament appartient à la jeunesse, non pas celle qui est encore pro-

che de l'enfance, mais à celle qui est plus voisine de la virilité. Le tems où le corps a pris tout son accroissement, où toutes les parties sont développées, est un tems où le sang doit nécessairement être surabondant; un de ses usages lui est ôté. Cependant la force & l'action des vaisseaux n'en fait que davantage; aussi il n'y a pas d'âge qui soit aussi sujet à la pléthore. Ce n'est pas que le tempérament sanguin ne puisse exister dans tous les âges, à proportion de l'état naturel des fonctions, ou, pour parler comme les Anciens, à proportion du tempérament de l'âge. De même la jeunesse, quoique plus sanguine que toute autre espèce d'état de la vie, peut avoir les traces d'une autre constitution; mais le tempérament sanguin ne se présente jamais avec plus d'évidence que dans ce tems, il n'a jamais plus d'inconvéniens qu'à cet âge.

Le printems chaud & humide paroît-
soit aux Anciens le tems le plus propre
à développer la constitution sanguine :
en effet les phénomènes que peut pro-
duire dans l'œconomie animale la rare-
faction du sang dans ses vaisseaux, doi-
vent être beaucoup plus évidens dans
une saison, dont la première chaleur

produit un développement dans toute la nature. Les fluides refferrés & condensés par le froid de l'hiver qui a précédé, occupoient beaucoup moins d'espace. Les solides partageant avec tous les corps de la nature la condensation que le froid fait naître mécaniquement & suivant les loix exposées par Boerhaave, étoient de plus crispés par leur sensibilité; le relâchement qu'y procure le printems les rend plus souples, augmente leur action. Si la transpiration est plus considérable, le jeu des plus petits vaisseaux qui dans l'hiver resserroient & faisoient croupir les liqueurs, est aussi plus grand. La pituite des Anciens, cet aliment à demi cuit, qui occupoit une partie du corps, se tourne en sang. C'est ainsi que la jeunesse de la nature s'étend jusqu'aux corps animaux. Les Anciens nous ont donné dans le plus grand détail les signes auxquels on peut reconnoître le tempérament chaud & humide (a). Ces signes n'appartiennent pas à ce Traité. Voyons quelles sont les loix qui conviennent au régime de cette constitution.

(a) Voyez Galen. *Ars medicinalis*, cap. 2. lib. 7.

L'estomac des gens sanguins digere bien, c'est une des conditions nécessaires à l'existence de ce tempérament. Leurs vaisseaux sont trop souples, ou par délicatesse, ou parce qu'ils se relâchent aisément; dans ce dernier cas, ils ont à craindre la pléthore simple & ses suites. Ces suites, Sanctorius les a renfermées dans ces seuls mots: *Cachexiæ vestigium, vel febris*. Moins les parois des vaisseaux résistent, moins le mouvement du sang suivant l'axe du vaisseau, est considérable; de plus les rameaux capillaires dilatés trop aisément, se gênent nécessairement par le voisinage intime qu'ils ont entre eux, sur-tout dans les viscères où ils souffrent divers entortillemens, où ils sont arrangés en pinceau, en grappe, où ils forment des corps glanduleux. Il s'ensuit de-là un retardement général pour toute la masse des humeurs, une diminution dans les sécrétions, qui bientôt produit l'inaction dans la machine. La pesanteur & l'inertie l'annoncent (a).

Quand les vaisseaux sont délicats, le danger de la rupture, de l'inflammation, de la fièvre doit attirer notre attention.

(a) *Galen. de plenitudine.*

Jamais tempérament n'a été si sujet à la phtisie pulmonaire, que le tempérament sanguin, quand le peu de résistance des vaisseaux dépend de leur délicatesse.

Les indications que présente cette constitution pour le régime, sont donc différentes, suivant les deux cas, ou de délicatesse, ou de relâchement.

L'estomac & les viscères digestifs sont assez forts; il faut leur donner des alimens qui puissent fournir à ces forces assez d'entraves, pour qu'elles ne demeurent pas oisives pendant un long intervalle de tems, & qu'elles ne tournent point cette activité contre elles-mêmes. Trop de viscosité feroit dangereuse; si les vaisseaux sont trop souples, elle augmenteroit cette souplesse & la feroit dégénérer en relâchement.

Les alimens retiennent long-tems de leur nature primitive. On sçait par une expérience journalière, que des alimens trop épais forment un lait trop épais; le sang suit la nature du lait: la tendance à l'inaction qui appartient à tous les vaisseaux souples, altéreroit peu cette viscosité, & procureroit la tendance à la cachexie qui souvent se combine avec la pléthore. L'usage habituel de tous les farineux qui ne sont pas fermentés, se-

roit donc dangereux pour cette constitution, quand elle dépend de la trop grande souplesse des vaisseaux. Ils feroient aussi à craindre, quand les vaisseaux menacent de rupture, parce qu'ils sont foibles & qu'il leur faut plus d'action pour s'affimiler ces farineux grossiers & épais, que toute autre espèce d'alimens; il est à souhaiter que les constitutions sanguines usent avec modération pour leur nourriture ordinaire, d'un pain bien fermenté & bien cuit; les viandes, sur-tout celles qui sont tirées des animaux qui vivent d'herbes & de graines, doivent être encore mises au rang de leurs alimens ordinaires.

Elles conviennent à ce tempérament, parce qu'elles contiennent un mucilage léger, aisé à digérer, mais enveloppé d'assez d'entraves, pour ne pas laisser oisives les forces de l'estomac & des intestins. Les apprêts les plus simples, sont ceux qui leur conviennent le mieux; les ragoûts, que l'on appelle communément de haut-goût, qui contiennent ou des huiles brûlées, ou des aromates, ou des choses salées, procurent toutes une raréfaction considérable aux fluides, qui fait la fausse pléthore, dangereuse dans les sanguins dont les vaisseaux menacent rupture;

rupture ; moins terrible pour ceux chez lesquels ils sont trop souples, mais toujours prêts à produire une fausse activité, à troubler les sécrétions & à déranger l'ordre naturel de l'œconomie animale.

Les fruits récents conviennent également à la constitution sanguine, quelle que soit la cause qui la produise. Il est seulement à craindre. pour la délicatesse des vaisseaux, qu'ils ne soient trop acides & qu'ils n'irritent ; dans celle qui dépend de trop de souplesse, les acides légers, comme ils se trouvent combinés dans les fruits d'été, ne sont pas seulement un aliment salutaire, ils s'élèvent presque à la dignité de remède.

Entre les légumes, ceux qui sont filiqueux ont trop de viscosité, & sont aussi peu recommandables que les farineux non-fermentés ; de toutes les façons de les apprêter, celle qui consiste à les faire cuire avec l'huile & le beurre, est la plus mauvaise. Ces préparations fournissent au sang des principes exaltés, produisent la raréfaction, & empêchent en même tems la nature de vaquer à la digestion. Les principes huileux rancissent, deviennent âcres, pénètrent promptement dans les secondes voies,

augmentent la circulation & produisent tous les inconvéniens de la pléthore raréfiée.

Les herbes potageres sont au contraire dans le cas des savonneux végétaux; elles fournissent un suc léger; elles donnent en même tems assez de travail à l'estomac pour le tenir occupé, parce qu'elles contiennent beaucoup de parties excrémenteuses.

Les aromates, les substances qui renferment une huile essentielle développée ou des sels âcres, sont des poisons pour les tempéramens sanguins.

Galien (a) prononce que le miel ne convient pas aux tempéramens qui sont chauds par eux-mêmes. L'huile surabondante dont le miel & le sucre sont chargés, fait naître de l'âcreté, de la raréfaction, excite la soif. On doit dans les tempéramens sanguins les bannir, ou du moins en modérer l'usage.

La boisson sur laquelle les Médecins ne sont pas toujours d'accord entre eux, doit être différente dans la constitution sanguine, où les vaisseaux ont trop de souplesse, & celle où ils sont délicats; dans le premier cas, on ne peut trop la

(a) *De Alimentorum facultat. lib. 2.*

diminuer. Celle qu'on prend au repas doit posséder des qualités par lesquelles elle n'augmente pas le relâchement & ne produise pas la raréfaction ; l'eau pure n'a aucun inconvénient, aucun avantage ; les vins austères trempés avec moitié d'eau, fortifient les fibres. Les sujets doués de fibres délicates, peuvent boire davantage. La boisson détend & assouplit ; si les sanguins de cette espèce veulent faire usage de liqueurs fermentées, il faut qu'elles soient légères & presque sans esprit. Les spiritueux dont on fortifie l'action par les aromates, & avec l'huile du sucre, sont des poisons dangereux dans ces constitutions.

Au reste c'est aux hommes qui possèdent ces tempéramens, qu'il importe le plus de faire de l'exercice en proportion avec les alimens, & d'entretenir toujours la liberté de la transpiration. Les fibres souples doivent se fortifier par la fatigue ; il faut que les gens dont les solides portent ce caractère, se souviennent de la parole de Celse : *Labor siccat.* Les gens délicats doivent faire usage de l'exercice à cheval, qui ne fatigue pas les fibres, mais qui les fortifie.

C'est par l'un ou l'autre de ces exercices que l'on corrige les inconvéniens

qui peuvent être attachés à ce tempérament, en s'y livrant constamment & habituellement. Les substances étrangères que l'on peut introduire dans le corps, portent toujours le risque d'y faire sentir leur caractère étranger. Quand on veut donner de la tension à des fibres trop souples, par des aromates & des astringens, on produit la raréfaction & la pléthore, on supprime les sécrétions. Si l'on veut fortifier les fibres trop délicates par des alimens visqueux & trop mucilagineux, on donne aux humeurs & aux solides un penchant vers la cachexie. Un exercice modéré & suivi selon les regles de la raison, des frictions générales de tout le corps, qui donnent aux fluides du mouvement, aux solides de la force, & qui augmentent la transpiration, sont les seuls secours auxquels on ne peut reprocher aucun danger.

La constitution chaude & sèche que l'on a appelé bilieuse, suppose des organes digestifs forts & vigoureux; ils ont encore plus d'activité que dans les tempéramens sanguins; la digestion se fait promptement; l'appétit est vif, ces tempéramens ne peuvent soutenir le jeûne, les solides ont une action forte, le pouls est dur, les évacuations sont

grandes , la chaleur est violente & souvent brûlante ; toutes les fonctions du corps sont disposées à l'activité ; le corps est maigre , quoique fort , les évacuations par les selles & les urines y paroissent souvent chargées de bile (a).

Une constitution de cette nature ne craint que les maladies inflammatoires ; tout y porte chez elle ; solides , humeurs , tout y est disposé ; la densité inflammatoire est son apanage ; la tension , la fécheresse y arrêtent aisément les liqueurs , & l'embarras une fois formé , l'évétisme s'y joint naturellement.

L'atténuation & l'âcreté que les humeurs acquierent , y rendroient aussi les maux dépendans de la putridité & de l'alcalisation des principes plus communs & plus dangereux , si les forces vitales n'étoient pas si grandes , & qu'elles n'entraînaient pas avec rapidité hors du corps par les émonctoires naturels toutes ces parties , dès qu'elles ont passé le terme auquel elles ne peuvent plus être utiles ; ce qui n'empêche pas au reste , que les maux de pourriture ne soient &

(a) *Vid. Galen. de naturalib. facultatib. lib. 2.*

plus fréquens, & plus violens dans cette constitution que dans les autres.

C'est à cette constitution seule qu'appartient le nom de bilieuse. Dans le monde cependant on qualifie de bilieux, non-seulement ceux que nous avons décrit comme tels, mais aussi tous ceux qui sont sujets à avoir habituellement des rapports amers & des évacuations bilieuses, soit que le reste du corps soit abreuvé d'une pituite abondante, ce qui est assez ordinaire, soit qu'il ait toute autre constitution. Cet état, ou cette intempérie de l'estomac, mérite d'être traité à part, mais à sa place. Dans ces sortes de gens, il semble y avoir un principe de corruption dans l'estomac, c'est un vice, ce n'est pas une constitution. Cette intempérie est du ressort de la Médecine pratique, & sa considération n'appartient pas au sujet dont il est ici question.

Les Anciens regardoient une constitution chaude & sèche, comme propre à l'été (a). La sécheresse procurée par la dissipation de la partie la plus fluide du sang, augmente le frottement & la chaleur; les solides moins abreuvés, sont moins relâchés & moins souples.

(a) Voyez *Hippocrat. de humorib.*

Cette constitution est non seulement celle de l'été, mais aussi celle de tous les climats où la sécheresse & la chaleur dominent.

Ce tempérament paroît toujours tout prêt à dégénérer en maladie, si l'on ne considère que sa théorie; au contraire si l'on jette les yeux sur les bilieux, ce sont les gens qui paroissent jouir de la santé la plus vigoureuse. Les humeurs tendent toujours à l'âcreté, mais tant que nous sommes concentrés dans les bornes d'une constitution naturelle, cette âcreté ne marche point à l'érosion, elle se porte aux couloirs naturels & s'évanouit, avant que d'avoir pu produire aucun mauvais effet; la densité plus grande ne fait qu'assurer la force de la circulation, sans y mettre d'obstacle.

Les bilieux doivent avoir attention dans l'été à combattre plus sérieusement la source des vices, qui peut pulluler chez eux; c'est un nouvel excès ajouté à l'excès naturel; ils peuvent vivre plus indifféremment dans l'hiver.

Les indications de cette constitution sont celles de la densité qu'il faut combattre, de l'âcreté qu'il faut éviter, de la sécheresse & de la tension des solides dont il faut empêcher l'excès.

Les viscères digestifs ont la plus grande activité : donc les alimens qui sont destinés à faire la base de la nourriture, doivent leur offrir assez de résistance , pour qu'ils ne soient pas long-tems oisifs , & que les humeurs qui s'épanchent dans leur cavité, n'y prennent point un caractère d'âcreté qui y produiroit de l'irritation ; inconvenient assez ordinaire aux hommes bilieux , qui , par leur institution de vivre, observent de grands jeûnes (*a*). Cette espece d'irritation est toujours accompagnée de nausées , de vomissemens qui font rendre des eaux âcres & salées , l'estomac en est bouleversé , la langueur se fait sentir dans tous les membres , la tête même éprouve des vertiges , des étourdissemens ; ces symptomes se dissipent par le plus léger aliment , sur-tout s'il n'a pas de qualité putride , & si , au contraire , il porte avec lui plus de tendance à l'acidité qu'à la pourriture.

Si les hommes bilieux travaillent de corps & se fatiguent par l'exercice , il

(*a*) Galien mérite d'être lu avec attention au huitieme livre de sa Méthode de guérir , sur les inconveniens du jeûne dans les constitutions bilieuses.

n'est pas de mucilages , pourvu qu'ils soient cuits , qu'ils ne digèrent aisément. Ces substances crues sont trop fortes pour la nature humaine. Le pain le plus dur , le moins fermenté , se digere dans leurs estomacs & y fait assez de résistance , pour que l'estomac gonflé par les alimens puisse servir de point d'appui au diaphragme dans les travaux ; au contraire une base de nourriture qui seroit trop légère , qui se dissiperoit & s'assimileroit trop promptement , ne suffiroit pas à la force de ces organes & à la dissipation que fait ce tempérament.

Si les constitutions bilieuses ne sont pas obligées de se livrer à de grands travaux , le pain bien fermenté suffit pour remplir leur estomac & pour leur fournir de bons sucs qui ne soient pas trop putrides. La viande en général ne peut pas être bannie de l'usage ordinaire ; mais on ne peut pas la trop ménager , sur-tout dans l'été & lorsque la saison concourt avec la constitution naturelle. Les poissons qui fournissent un suc putride , & qui pour la plupart dégènerent promptement , sont non-seulement des alimens insuffisans pour les bilieux , mais même ils ont pour eux quelque danger. Ces constitutions ne doivent jamais user de

gibier, de viandes d'animaux exercés ou carnivores; s'ils sont obligés d'en faire usage, il faut les corriger par les assaisonnemens les plus anti-putrides.

Les légumes, même les légumes les plus durs, sont d'un très-bon usage pour les bilieux, sur-tout si l'on n'emploie ni les huiles ni les aromates pour les assaisonner.

Il seroit à souhaiter que la boisson de tous les gens qui ont cette constitution, fût l'eau simple. Cet élément que la nature offre à tous les animaux pour boisson, dont tous, à l'exception de l'homme, sont contens, faite pour étancher la soif, dissolvant naturel des sels, ne porte avec elle ni retour défagréable, ni repentir amer; mais s'il faut absolument faire usage de liqueurs fermentées, la biere la plus légère, les vins les moins spiritueux doivent être employés; il faut sur-tout éviter ces vins dans lesquels l'huile unie avec la terre, porte dans la masse du sang une chaleur constante & opiniâtre; les vins tartareux & aigres-lets, sont ceux qui leur conviennent le mieux.

La boisson peut être plus abondante dans ce tempérament que dans les autres constitutions; on ne craint point d'y re-

lâcher les fibres, très-tendues par elles-mêmes, ni d'enlever les parties salines des humeurs. Elles sont dans ce tempérament toujours trop pleines de sels & d'huiles exaltées; l'urine, la bile sont un savon qui a besoin d'être détrempe (a).

Tous ces préceptes doivent être observés avec la plus grande sévérité par ceux qui sont éminemment bilieux. On peut diminuer de la sévérité pour ceux qui le sont moins; mais cette constitution a toujours un antidote agréable, dans les acidules savonneux, tirés des végétaux.

Tous les Ecrits des Médecins ne peuvent trop retentir des éloges qu'ils doivent à M. Boerhaave. Cet homme à jamais illustre, mérite un tribut de louanges de tous ceux qui s'intéressent au bien de l'humanité. Moins inventeur que Harvey, que Sanctorius, que Malpighi, il a sçu mettre aux choses que ces grands hommes ont trouvé un plus grand prix que leurs inventeurs mêmes; il a déterminé la juste portée de l'action des corps

(a) *Biliosis naturis acetum confert.* Hipp. de victus ratione.

Biliosis ratio victus humectans adhibenda.
Id. de affectionibus.

& des effets qu'ils peuvent produire ; il a porté dans la Physique & dans la Médecine les lumières de la saine Chymie ; il a réuni & rassemblé les observations éparfées des Auteurs , a fait sentir combien elles se prêtent de lumières. Mais dans l'objet qui nous intéresse , les remarques qu'il a faites sur les savonneux fournis par le règne végétal , ne sont pas un des moindres services qu'il ait rendus à la Médecine préservative.

Ces savonneux végétaux ont des parties huileuses & acides , liées & unies entre elles. Leur union est capable à la vérité de se rompre & de se détruire , soit par un mouvement intestin long-tems continué , soit par l'ébullition. Mais elles résistent assez dans leur union , pour être au milieu de nos humeurs un moyen de liaison entre les parties huileuses & aqueuses qui se trouvent nécessairement dans le sang , mais qui souvent ont de la peine à garder leur union. L'économie du corps animal exige qu'il y ait assez de moyens d'union entre ces principes pour que l'un ne l'emporte pas sur l'autre , & que de leur combinaison il résulte un tout homogène. Ce moyen d'union que le Créateur nous fait trouver dans les plantes , sert à rendre l'eau

que nous admettons dans notre corps adhérente aux parties huileuses qui toujours cherchent à s'en séparer. Par ce moyen, l'eau retenue dans le corps s'évapore moins promptement, se porte avec moins de rapidité aux couloirs, auxquels sa fluidité la destineroit; l'huile de son côté, plus séparée, plus unie avec des parties étrangères, devient elle-même un savon; on n'a plus à craindre par conséquent la densité & la trop grande fluidité des humeurs. Il ne faut pas s'étonner si le Créateur les a tant multipliées. Ces corps savonneux commencent à paroître avec l'enfance de la nature dans le printems, & ne finissent que lorsque les rigueurs de l'hiver resserrent & referment le sein de la terre; tout est engourdi dans cette saison, la pituite s'accumule par le défaut d'action. C'est le mouvement seul qu'il faut augmenter pour la détruire.

Mais dans l'intervalle qui comprend trois saisons de l'année, on les retrouve à toutes les nuances, à tous les degrés. Ces savonneux ont tout à la fois la vertu de dissoudre les humeurs trop denses, & d'en corriger l'âcreté; cette vertu n'est pas seulement renfermée dans les fruits d'été où elle paroît éminemment;

mais à divers degrés & combinée avec d'autres propriétés, elle existe dans presque toutes les plantes fraîches, qui servent à augmenter l'agrément des alimens. Les seuls aromates des pays chauds, les racines seules ou les vieilles plantes en sont privées. On a vu dans la première Partie de cet Ouvrage le principe de leur formation; on a vu comment l'art pouvoit les imiter, ou les conserver.

Jusqu'ici nous avons trouvé l'estomac dans un état de force & de vigueur, aussi les constitutions dont nous avons eu à parler étoient-elles appelées chaudes, & les humeurs qui en résultoient avoient autant ou plus de degrés d'atténuation que n'en doivent avoir les humeurs de l'homme considéré dans son état de perfection. Dans les tempéramens que les Anciens appelloient froids, la chose est toute contraire. Les parties qui sont faites pour réparer les solides & les liquides, reçoivent un moindre degré d'atténuation. Leurs principes tendent moins à la dernière désunion, & sur-tout dans celui qu'on a appelé froid & humide, ou pituiteux.

Pour concevoir ce que les Anciens appelloient tempérament pituiteux, il

faut avoir une idée fixe & constante de la pituite : ils imaginoient sous ce nom une humeur dont la couleur naturelle est la blancheur, dont la consistance varie, mais qui par elle-même est toujours visqueuse : ils en reconnoissoient de différentes especes, une plus tenue, douce, ou, pour mieux dire, insipide ; l'autre plus épaisse ; la troisieme, âcre, acide, ou salée, étoit toujours une humeur dégénérée. Cette dernière est donc une espece de pituite contre nature ; les deux premières sont naturelles.

Les Modernes sont bien éloignés de nier l'existence de ces deux especes d'humeurs dans le sang ; elle sont la même chose. La première est un mucilage plus délayé, plus détrempe ; la seconde est un mucilage ramassé, dont les parties sont condensées par l'action des vaisseaux.

La pituite des Anciens est donc la partie muqueuse du sang ; celle qui donne le plus de corps à ce fluide, qui fournit à ses principes la propriété de se rapprocher, qui pénètre dans différens couloirs, où la portion la plus épaisse étant privée de l'eau qui la séparoit, s'enduit, prend la forme de colle, de

glaires, nécessaires pour tapisser les parties exposées à l'air.

Si ce mucilage animal est trop grossier, qu'il n'ait pas reçu des vaisseaux du corps humain assez d'atténuation, d'affinage, si ses principes sont trop mates & ressemblent trop à l'origine de laquelle ils sont sortis, s'ils prédominent trop sur les autres principes du sang, alors la constitution qu'ils produisent, est appelée pituiteuse.

Le peu de force de l'estomac & des viscères digestifs est le premier principe de ce tempérament. La pituite, suivant Galien (a), ne peut pas être appelée un excrément; c'est une production naturelle, mais qui n'a pas encore le degré de coction qu'elle doit avoir: c'est à la nature à le lui donner. La nature le fait trop peu dans ce tempérament; l'estomac est foible. Si ce viscère étoit fort, tous les autres le deviendroient aisément. Cette production un peu trop grossière de l'estomac & des viscères digestifs ne cede pas aussi-bien qu'elle le devroit à l'action de vaisseaux, ou ceux-ci n'ont ni assez de tension, ni assez de force,

(c) *De naturalib. facultatib. lib. 3.*

pour corriger ce défaut des premières voies. De-là la pituite engendrée par l'estomac se trouve par-tout, est trop abondante dans les couloirs ; ces fibres en sont abreuvées & relâchées.

La pituite produit donc le relâchement des fibres, comme le relâchement des fibres concourt à produire la pituite. Les alimens aqueux délayans la produisent ; les substances grossières, dures, difficiles à la digestion, pituiteuses par elles-mêmes, la produisent aussi. Les indications de régime qui se présentent, sont donc de fortifier les viscères, de donner de la tension à leurs fibres, d'augmenter leurs actions, en même tems que l'on doit fournir aux humeurs des principes de nourriture plus atténuées, que dans aucun autre tempérament, afin que l'action des vaisseaux, quelque foible que nous la supposions, ajoutant un peu d'atténuation à celle des alimens, il ne se produise point de cette pituite au-delà des bornes de la nature.

Cependant quelque pente que le tempérament dont nous parlons, ait à dégénérer & à produire cette humeur superflue, tant qu'il est resserré dans les bornes d'une constitution naturelle, il ne renferme aucune espèce de vice par

lui-même , mais seulement un danger continuel dépendant du peu d'activité des organes.

Les Anciens regardoient l'hiver comme la saison de la pituite , & ils demandoient comment il se pouvoit faire que , suivant les dogmes d'Hippocrate , l'intérieur des entrailles fût plus chaud & plus actif dans l'hiver , & cependant qu'il s'engendrât de la pituite. C'étoit un problème chez eux , qu'on résolvoit par des subtilités ; mais dans la théorie constante & à jamais démontrée des Modernes , on sçait que cette chaleur intérieure n'existe pas ; que la transpiration & toutes les autres évacuations devenues beaucoup moindres , forment une sérosité qui abreuve davantage les solides ; que les derniers canaux du corps humain , comme engourdis , n'ont plus la même activité ; que si l'appétit paroît plus grand , la cause en appartient aux humeurs gastriques qui sont plus abondantes.

Les alimens qui conviennent aux pituiteux , ne sont , d'après ces principes , ni les farineux , sur-tout ceux qui n'ont pas éprouvé de fermentation , ni les légumineux , sur-tout dans les légumineux ceux qui ont une gouffe.

La matiere de la nourriture qu'on

leur présente, doit avoir deux qualités ; offrir peu de résistance aux organes, & avoir des fucs assez préparés, pour qu'on n'en craigne pas l'augmentation de la pituite. Entre les végétaux, le pain bien fermenté doit faire la base de la nourriture : s'il étoit cuit deux fois, comme M. Boerhaave le recommande, il auroit reçu encore un degré d'atténuation de plus, & ce degré le rendroit plus facile à digérer à l'estomac, & lui donneroit des principes plus analogues à ceux du sang naturel.

Dans les plantes, celles qui ont des sels qui portent aux urines, celles qui ont un léger principe alkali volatil, enfin celles qui contiennent un aromate gracieux, doivent servir d'affaisonnement à la nourriture ; les acidules, les fruits d'été, les savonneux si vantés dans les constitutions chaudes sanguines, & sur-tout bilieuses, sont dangereuses dans cette constitution.

L'estomac les embrasse mal, leur laisse trop de leurs mouvemens spontanés ; ils fermentent : l'air qui s'en dégage roule dans les intestins. L'irritation qu'ils y produisent, ne tourne point au profit de l'action ; les plantes fraîches aqueuses doivent être exclues de ce tempéra-

ment, ainsi que les bulbes, les racines & tous les végétaux dont les parties grossières ne sont pas affinées.

Les viandes sont pour eux une nourriture salubre ; on peut même leur permettre celles qui sont atténuées plus que les autres ; le phaisan, la perdrix, les volailles formées leur fournissent de bons sucs. Le bœuf, le mouton sont faits pour ce tempérament ; il en faut bannir les chairs baveuses des jeunes animaux. Les poissons, les parties grasses & huileuses énervent l'estomac ; & si elles fournissent des parties huileuses au sang, ce n'est qu'avec le relâchement des solides toujours à craindre.

La boisson dans le tempérament froid & humide doit être rare, & donnée à petite dose ; on peut permettre l'usage des liqueurs fermentées : entre les vins & les autres liqueurs, celles qui conviennent le mieux, sont celles qui ont acquis le degré de fermentation qui les fait liqueurs parfaites. Telle est cette bière si vantée en Allemagne, de Brunswick ; tels sont nos vins de Bourgogne, ou ceux qui en approchent. Les esprits fermentés qu'on charge d'aromates & de sucre, & qu'on vante pour ce tempérament, ne doivent pourtant pas y être

admis, à cause de la qualité qu'a l'esprit de vin de fixer & de coaguler la partie mucide ou pituiteuse du sang. Les vins de liqueurs, l'hippocras que nos Peres employoient dans leurs festins, conviendroient beaucoup mieux; mais il faut avoir soin sur-tout de ne pas noyer les digestions par des lavages inutiles.

Il n'y a pas de constitution dans le corps humain qui supporte mieux la diète excessive & le jeûne, que celle que nous décrivons; il est même salutaire pour elle de peu manger & de manger rarement, car après tout la pituite n'est pas un excrément; c'est un aliment à demi formé, toujours du ressort des forces de la nature, & qui a droit de les occuper.

Il n'est pas non plus de constitution dans laquelle on doive plus forcer l'exercice. L'augmentation de mouvement, de frottement & de chaleur qui en résultent, sont de grands instrumens de coction capables d'atténuer & de fondre les glaires; aussi ne voit-on pas de tempéramens pituiteux chez les soldats, chez les laboureurs & chez tous ceux qui sont obligés de chercher à vivre par

leur travail. C'est le tempérament propre de l'enfance ; il appartient plus aux femmes qu'aux hommes ; il fuit l'oisiveté, & le travail le détruit petit-à-petit.

Il est vrai que dans l'usage ordinaire, on rencontre beaucoup de gens qui se disent pituiteux, mais ils ne sont rien moins que tels. Des sujets secs par eux-mêmes, décharnés, ayant jadis beaucoup mangé, & sur-tout beaucoup bu de liqueurs spiritueuses, ayant tout le tissu des solides ferme, & même trop peu souple, avec une rigidité bien marquée, crachent très-souvent abondamment, sur-tout le matin, une pituite ténue, légère, âcre, salée ; ils rendent aussi beaucoup d'urines claires & limpides. Ces deux évacuations se font plus ou moins, selon qu'ils ont plus ou moins mangé ; les excès de la nourriture engendrent chez eux des catharres, des enchifrenemens. Ils croient, & c'est leur façon ordinaire de s'exprimer, qu'ils vont fondre tout en eau. Bien loin d'être d'une constitution pituiteuse, ces sortes de gens ont le plus de rigidité dans leurs solides, & la densité la plus marquée dans leurs fluides. Les parties aqueuses ne se mêlent pas bien avec les humeurs.

trop denses & trop poisseuses, & se portent promptement à leurs couloirs naturels (a).

Cet état est un état contre nature, & ne peut point se rapporter aux constitutions naturelles. La sécheresse des solides & la densité des humeurs en sont la cause, sur-tout si elle est jointe à l'abondance de la boisson : aussi cette maladie appartient-elle sur-tout aux vieux yvrognes, à ceux qui se croient nés pour détruire & pour consommer les vins & les eaux-de-vie que l'art a produits. Petit-à-petit ils ont raccorni leurs solides, & ont donné, sur-tout aux fibres de l'estomac & du foie, une dureté presque squirrheuse : ils ont coagulé & condensé leurs fluides, de sorte qu'un liquide trop abondant, porté dans le sang, s'y trouve immiscible, soit que cette abondance dépende de la diminution de transpiration, ce qui arrive souvent en hiver, soit qu'une boisson trop considérable l'y ait porté.

En général l'inconvénient qu'à la boisson, même simple & abondante de l'eau pure faite hors de propos, hors

(a) Voyez Hippocrat. lib. de priscâ Medicinâ.

des repas , ou dans les repas mêmes ; est de fatiguer les couloirs par des sécrétions énormes , de rendre la masse du sang trop inégale & moins bien mêlée dans ses parties , parce que cette eau fort toujours chargée de parties salines : si elle est tiède , elle relâche , elle produit l'inaction. Cependant un long usage fait prendre depuis long-tems aux Hollandois qui vivent dans un climat froid & humide , une abondance prodigieuse de ces liqueurs tièdes ; elle nuit à leur tempérament pituiteux ; elle nuiroit bien davantage si leurs humeurs étoient denses , & que les liqueurs aqueuses refusassent de se mêler avec la masse de leur sang.

Il nous reste à régler le régime du tempérament sec & froid , ou mélancolique ; répétons encore qu'il faut bien le distinguer de la mélancolie. L'une est une maladie & a toujours été traitée comme telle par tous les Auteurs , tant anciens que modernes ; & ce qu'on entend par tempérament , est un état naturel , ou approchant de la santé.

La bile noire que les Anciens ont admise pour cause de ce tempérament , n'existe pas dans l'état naturel ; c'est une humeur réelle & constante dans l'état
contre

contre nature. Cette intempérie est toute prête à la produire, à nous en fournir les élémens. Il faut se les rappeler pour concevoir les regles de son régime.

Si les fibres solides ont acquis un trop grand degré de rigidité ; que composées de trop de matiere, elles ayent perdu leur souplesse & soient devenues grossieres ; d'un côté, elles ne se laisseront plus imbiber ni pénétrer ; d'un autre côté, leur action toujours dépendante de l'élasticité & de la tension sera d'autant moindre, qu'elles sont moins susceptibles d'être ébranlées par les causes extérieures, & qu'elles résistent plus fortement à l'action de la circulation.

Les fluides dans cette constitution surabondent nécessairement, ils trouvent moins d'intervalles qu'ils puissent occuper : d'ailleurs la rigidité suppose l'existence de moins de vaisseaux ; les plus petits ont perdu leurs cavités par la cause même de la rigidité. Que deviennent donc ces fluides ? Ils ne peuvent pas s'épancher, comme ils le font, dans la cachexie. Les solides s'y opposent ; leur force trop grande ne cede point à l'impulsion des liquides : ils viennent frapper contre ses humeurs poisseuses, ou contre des solides trop secs. Ces liquides

restent par conséquent étrangers pendant un très-long espace de tems (a).

L'eau surabondante du sang s'évacue dans cette constitution par les émonctoires naturels ; la salive est plus abondante, les urines plus considérables, mais presque jamais colorées, à moins qu'elles n'empruntent de la maladie des couleurs & une consistance contre nature.

Si, avec cette rigidité, il se joint dans l'estomac & dans les viscères consacrés à la digestion une froideur, pour me servir des Anciens, ou, ce qui revient au même, peu d'activité, on aura cette constitution froide & sèche dans laquelle la mélancolie humorale est toujours à craindre, quoique celle qui dépend des solides soit fort éloignée de la rigidité, & que la rigidité même augmentant avec l'âge, semble faite pour guérir la vibratilité continuelle, qui est

(a) Ce n'est pas qu'il ne soit possible que la cachexie prenne la place de ce tempérament ; c'est ce qui arrivera, quand le moindre des émonctoires refusera de répandre au dehors par des voies naturelles ces liquides surabondans ; mais alors la cachexie sera compliquée : elle aura des symptômes mêlés de cachexie & de mélancolie.

un des élémens de la mélancolie vaporeuse & hypocondriaque, ou simplement nerveuse.

Les solides dans le tempérament mélancolique, sont évidemment secs, les fluides le sont aussi, la difficulté à la circulation ne laisse échapper que les humeurs les plus tenues, les autres durcissent dans les plus grands vaisseaux. Les glaires deviennent poisseux, le sang lui-même prend ce caractère; ces liquides sont peu capables de produire de la chaleur par leur nature & par leur peu de mouvement; ces sortes de tempéramens ont un pouls excessivement lent & tardif.

La façon naturelle dont ce tempérament se dégrade, est la mélancolie; elle peut être compliquée avec la cachexie & avec toutes ses suites; cette constitution peut s'enflammer. Elle est sujette à produire des tumeurs & des squirrhes; mais ces tumeurs n'auront ni la méchanceté, ni la rapidité de progrès de celles que produit la vraie mélancolie.

Tous les symptômes qui annoncent la présence de ce tempérament, paroissent appartenir à des états de maladie; mais aussi n'y a-t-il qu'un pas à faire pour tomber dans la maladie, c'est le

tempérament de la décadence de l'âge ; Fernel en fixe le commencement à la soixante-cinquième année de la vie. Si nous adoptons la date de ce Sçavant, nous ferons obligés de convenir que plusieurs hommes ont cette décadence anticipée ; beaucoup au contraire n'ont cette constitution que plus tard : les Anciens l'accordoient à l'Automne.

Cette saison succede à l'Eté, qui ayant dissipé les parties les plus fluides du sang, semble y avoir produit une espèce de densité résineuse ; l'eau se mêle beaucoup plus imparfaitement avec ce liquide. Les solides sont secs, & par l'ardeur de la saison qui a enlevé le mucilage qui les imbiboit, & parce que les liqueurs fournissent peu de suc légers & pénétrants.

L'Automne diminue la transpiration, & produit dans le sang une condensation différente dans son mécanisme, de celle que lui procure l'action des solides ; elle diminue la facilité au mélange des humeurs entr'elles. La sécheresse acquise par les solides subsiste, mais elle est plus irritable que dans le tempérament sec & froid des Anciens : l'Eté avoit augmenté la vibratilité.

Le régime de ce tempérament doit

être fort exact, à raison de la promptitude avec laquelle il dégénere en intempérie : nous avons d'ailleurs dans le sang de la matiere nutritive, mais elle y est comme hors d'œuvre & incapable de nourrir, si elle n'est détrempée & délayée. Le grand art consiste donc à introduire dans le sang assez de liquide pour qu'il puisse pénétrer les parties du sang trop rapprochées, pour qu'il puisse se mêler avec elles intimement, & être porté avec la masse des humeurs par un mouvement commun; sans en mettre trop, pour qu'il ne gêne pas le mouvement du sang & des liqueurs, pour qu'il ne soit pas porté avec force vers les couloirs naturels, sans être changé; & enfin pour qu'il ne fatigue & n'affoiblisse pas l'estomac, qui exige au contraire qu'on le fortifie, qu'on lui donne une vigueur nouvelle, afin de s'opposer à la génération de ces glaires visqueux, & ayant la fermeté de la poix.

Tous les alimens de difficile digestion, tous ceux qui sont fort éloignés du terme de l'atténuation qui appartient aux hommes, qui sont par conséquent capables d'engendrer des glaires ou des humeurs visqueuses, doivent être bannis du régime qui appartient à ce tempéra-

ment. Ils nuiroient à l'estomac, mettroient ses forces à une épreuve qu'il ne peut pas supporter, & augmenteroient la quantité des glaires dont le sang est prêt à se charger, parce que l'action des vaisseaux est trop foible pour l'assimilation.

Les farineux non fermentés & les légumes sont donc également pros crits. D'un autre côté les substances qui peuvent se pourrir dans l'estomac, dans les intestins, ou donner au sang des principes putrides, sont aussi dangereuses, parce qu'elles croupiront dans quelque endroit du corps que nous les supposons portées. Tous les corps qui peuvent prendre promptement & subitement un changement spontané, dégèneront dans un estomac foible.

Le tempérament mélancolique est donc presque entièrement réduit aux alimens qui, placés dans le juste milieu des substances nutritives, n'ont aucun des excès qu'on peut reprocher à ceux qui, ou s'approchent trop des principes appartenant à l'humanité, ou s'en éloignent trop considérablement, à ceux dont les parties sont mal liées, ou sont au contraire trop denses. Le pain bien fermenté, les viandes les plus simples,

tirées des animaux qui ne vivent que d'herbes ; les jeunes volailles doivent être le fond de leur nourriture. Les herbes potageres doivent en faire l'assaisonnement ; il faut qu'ils en fassent usage en tout tems , leur suc savonneux & léger forme un chyle capable d'augmenter les sécrétions , sans les forcer ; de diviser les principes. Ces sucs servent de véhicule à l'eau , en la mêlant avec le sang , en même tems qu'ils aiguillonnent légèrement les solides. Les aromates légers , comme ceux de nos Pays ; la menthe , la mélisse , le mélilot , le thym , la sauge peuvent encore être mêlés avec leurs alimens , mais avec sagesse & prudence. Il ne faut pas , en voulant exciter les oscillations de l'estomac & augmenter son action , nuire à l'état des fluides , ou à la rigidité des solides , & procurer le danger d'imméabilité , qu'un sang trop épais produiroit dans des vaisseaux secs & roides.

Quoique le lait ait été défendu aux mélancoliques par Hippocrate , il faut distinguer dans cette défense ceux qui sont malades de mélancolie , & qui ayant , suivant le sens d'Hippocrate , une humeur acide existante dans les premières voies , gâteroient absolument

le lait, & s'en formeroient à eux-mêmes un poison, de ceux qui ont simplement le tempérament mélancolique. Car quoiqu'en général le lait, & sur-tout le lait de vache leur convienne peu, par les parties grossières & visqueuses qu'il contient ; cependant il est des cas où les laits plus ténus, sur-tout celui d'ânesse, & quelquefois celui de chèvre peuvent convenir. Ce qu'il y a de très-vrai, c'est que c'est du lait qu'on tire la boisson qui leur est la plus appropriée ; le petit lait qui contient tout le suc favonneux des plantes, sans avoir l'inconvénient du mouvement spontané qui s'excite souvent dans ce suc, quand il n'a point passé par les organes des animaux.

Mais il est impossible de leur proposer le petit-lait, & les sucs favonneux des végétaux pour leur usage ordinaire : le vin blanc & léger, la petite biere, le petit cidre, si fort en usage dans quelques Provinces, sont les meilleures boissons qu'ils puissent employer. L'eau pure s'écoule trop promptement sur des fluides aussi secs, & ne peut point rétablir par conséquent la souplesse des solides ; il faut toujours être réservé sur la boisson abondante.

On sera sans doute étonné de voir que dans une constitution froide, les savonneux de M. de Boerhaave, dans lesquels ce grand homme voyoit le secours propre aux maladies inflammatoires, puissent jouer un rôle considérable ; mais il faut se souvenir de deux points principaux que nous avons établis. Le premier est que la constitution mélancolique n'est pas absolument une constitution naturelle, qu'elle n'appartient qu'à la nature dégénérée.

Le second est que la densité des humeurs qui entre dans cette constitution, exige de même des savonneux, mais à petites doses, répétés avec toutes les précautions qu'exige un estomac toujours prêt à se relâcher. Il y a longtemps que les Médecins ont remarqué pour la première fois (a), qu'une boisson légère prise à petite dose, humecte & assouplit bien davantage que les boissons trop abondantes & en trop forte dose.

Mais il faut aider l'action de tous ces alimens par des exercices légers, en plein air, dans une atmosphère un peu humide, sur-tout si elle n'est pas froide ;

(a) *Vid. Glass. commun. de morb. acut.*

éviter trop de dissipation & trop d'oïveté.

Tel est le régime qui convient aux principaux tempéramens, que les Anciens avoient distingué. Par les principes même de la théorie des Modernes, il est constant que l'on doit les admettre, sans en borner les degrés, & les nuances qui sont variées à l'infini : nous n'avons pas insisté sur les symptomes qui leur appartiennent, sur une infinité de marques par lesquelles on les distingue, parce que tous les Auteurs sont remplis de ces signes, & qu'il est inutile d'insister sur des choses déjà si connues ; c'est assez, & c'étoit notre dessein, de porter le flambeau de la théorie moderne sur les sages observations des Anciens, & de montrer qu'il a peut-être plus coûté de peine aux Anciens pour bien observer, qu'il n'en a fallu pour établir la vraie théorie de leurs découvertes.

Cependant il est bon de faire remarquer que les élémens d'une constitution concourent quelquefois avec ceux d'une autre, ce qui produit d'espèces de complications dans le tempérament, auxquelles il est difficile d'adopter les noms donnés aux constitutions par les Anciens ; la délicatesse, la grossièreté ou la rigidité,

& la sensibilité des fibres sont les sources de ces complications dans la santé même.

Il est difficile qu'un homme bilieux, ait par lui-même le système des fibres délicat & tendre ; un bon estomac dans cette constitution fournit beaucoup de nourriture, & des fibres qui ont beaucoup d'action, en font nécessairement une application capable de donner des forces au système des fibres. Si les bilieux ne sont pas sobres, ils abusent de la force de leurs organes & deviennent sanguins. M. Hoffman croit cette complication essentielle à la nature même du tempérament bilieux, & les appelle *cholero-sanguineï*. La rigidité se trouve au contraire souvent compliquée avec cette constitution ; il est aisé de sentir combien le dessèchement y est naturel : il augmente par degrés, & produit une vieillesse anticipée. Cette complication paroît évidemment dans les soldats dont les solides fatiguent si constamment, chez les gens dont l'occupation est un exercice habituel, comme les Laboureurs, les Chasseurs, les Matelots ; une raison de plus produit encore cette complication, c'est l'usage habituel des liqueurs spiritueuses, aux excès desquelles cette classe d'hommes est très-adonnée.

Lorsqu'une fois cette rigidité est formée, il est impossible de la détruire ; mais elle peut subsister dans un degré de médiocrité, qui ne détruise pas la santé. Les bains, la diète délayante & rafraîchissante, en un mot, celle que nous avons recommandée aux bilieux, en empêcheront au moins le progrès.

La complication du tempérament sanguin avec la délicatesse des fibres, qui lui est comme naturelle, mais qui quelquefois est excessive, forme peut-être la complication la plus dangereuse qui soit dans toute la nature. D'un côté, danger continuel de pléthore ; de l'autre, péril éminent de rupture de vaisseaux. Cet état présente plutôt des indications médicales que diététiques ; mais malheureusement il est souvent l'état naturel & héréditaire des hommes destinés à périr par la phtisie. Boerhaave qui avoit profondément réfléchi sur les élémens des maladies, déplore le sort de ceux qui sont nés avec ces dispositions ; il les combat, en diminuant le volume du sang par de fréquentes saignées, la quantité du chyle par une diète légère & délayante, en fortifiant en même tems l'application qui se fait de la nourriture, par un exercice continuel & gradué, mais

peu fatigant. Ces avantages se trouvent réunis dans l'exercice du cheval.

Le tempérament pituiteux a aussi une complication qui lui est si ordinaire, que M. Boerhaave l'a regardé comme une annexe de cette constitution; c'est la délicatesse & la minceur des fibres.

Les effets de la constitution pituiteuse sont de diminuer, en premier lieu, la tension des fibres, en second lieu, l'application du suc nourricier; elle produit nécessairement ces effets, en diminuant la circulation. Par l'une de ces propriétés, les fibres sont relâchées, & l'on n'a point à craindre les effets de la tension, si funeste aux fibres minces & délicates. Mais par le défaut d'application du suc nourricier, elles n'acquierent aucune force, aucune grosseur. Les sujets qui ont cette espèce de constitution, sont foibles, incapables d'exercer de grandes actions, de faire de puissans efforts. La foiblesse & le relâchement concourent pour produire cet effet.

Si une cause étrangère, quelle qu'elle soit, occasionne une tension accidentelle, alors on reconnoît évidemment les symptômes de la délicatesse. Combien de fois ne voit-on pas ces personnes pituiteuses & délicates, au milieu de leurs

catharres, être faibles d'inflammations; combien ne voit-on pas de fois leurs nerfs affectés, comme chez les personnes d'un tempérament tout opposé. C'est dans cette espece de complication que les règles hygiastiques ont le plus beau jeu. L'exercice un peu forcé, brise & condense les parties trop atténuées, trop peu condensées, de cette pituite. Il augmente l'application du suc nourricier, fortifie leur fibres, & détruit à la fois tous les vices.

Cette constitution pituiteuse est aussi compliquée avec la rigidité dans les vieillards décrépites. La rigidité des fibres qui augmente continuellement par les actions répétées de la vie, & dont les effets ne paroissent qu'à un certain âge, a été quelquefois accélérée par une tension continuée de fibres pendant long-tems; cependant cette tension étoit fort opposée à la rigidité. La rigidité est un obstacle à l'action, elle en est incapable; & la constitution où les fibres sont rigides & inflexibles, n'est autre chose que l'état de l'humanité dans lequel l'action est la moindre qu'elle puisse être, sans blesser la santé. Malheureusement dans la vieillesse, la rigidité est nécessaire & incurable; elle est la source de

la pituite : les alimens toniques & corroborans , parent au moins ces inconvéniens ; mais nous parlerons ailleurs du régime que l'on doit observer dans les différens âges.

Telle est la façon de se gouverner par rapport aux alimens , dans les différentes constitutions naturelles de l'humanité ; mais il est nécessaire d'observer, avec les Anciens , que toutes les parties du corps ne jouissent pas du même tempérament , la poitrine peut être délicate , & le reste du corps être fort ; cette différence dépend , ou d'un vice héréditaire dépendant de la structure acquise par nos parens , ou d'une tension continuelle & habituelle dans cette partie , dépendante des choses auxquelles on nous exerce. Les chants forcés de trop bonne heure , la déclamation , l'habitude de parler trop haut ont souvent accéléré , ou fait naître la phtisie. On peut lire les inconvéniens de ces exercices dans les Livres qui traitent de l'éducation médicale , les orthopédies , &c.

Mais le viscere dans lequel la différence de la constitution est la plus grande & la plus bizarre ; celui qui nous importe ici le plus de connoître par rapport à la doctrine des alimens , c'est l'estomac , qui

influe toujours par ses désordres sur la constitution universelle.

L'estomac est le viscere sur lequel les impressions des substances étrangères font le plus d'effet : elles y sont admises immédiatement , elles le frappent & montent ses fibres sur un ton qui lui est particulier ; aussi n'y a-t-il point de viscere qui soit aussi susceptible d'habitude. Ces habitudes sont aussi nombreuses que la diversité de façon de penser des têtes qui le dirigent , & quoique l'habitude ne soit pas un vice par elle-même , qu'elle devienne même une seconde santé & un tempérament , elle est cependant , quand elle est mauvaise , la source des plus grands maux de l'humanité.

Il est difficile de réduire en classes ce que le caprice produit de variétés dans l'estomac ; il semble devenir susceptible de tous les plaisirs que la phantasie des goûts , même les plus singuliers , fait naître chez les hommes : il prend de même les antipathies ; un mot , une idée le révolte , & le révolte constamment. Ce que nous avons dit des fibres dans nos Préliminaires , lui appartient d'une façon évidente ; il se monte sur un même ton , il hait & désire avec violence , il met tout le corps de la partie.

Nous renvoyons aux principes détaillés ailleurs sur les fibres, pour expliquer ces différences.

L'estomac est, ou fort ou foible, & qu'on appelle ou chaud ou froid assez communément; parce que suivant la doctrine d'Hippocrate, l'estomac est fait pour cuire les alimens, & l'on comprend aisément qu'il doit les cuire plus ou moins, selon son plus grand ou son moindre degré de chaleur.

La cause de la chaleur est indépendante de l'action de l'estomac, il y participe comme tous les autres viscères, & si l'on en croit la théorie de M. Boerhaave, il y a même plus de chaleur dans ce viscère, parce que les troncs des artères voisines y sont accumulés : le mouvement du sang s'y trouve rapide, & la graisse qui est faite pour retenir & conserver la chaleur, l'entoure en très-grande abondance. Mais que ces observations soient bien fondées ou qu'elles soient précaires, il n'en est pas moins vrai que la chaleur ne peut être qu'une cause très-subalterne de la digestion; l'action des fibres de l'estomac, & l'épanchement des humeurs qui s'y fait, sont les causes les plus puissantes de la force digestive, & de l'activité de l'esto-

mac. On a l'estomac plus ou moins fort, plus ou moins foible dans l'état de santé ; ce sont les seules différences auxquelles nous devons nous attacher.

La force de l'estomac ne demande qu'à n'être pas prodiguée ni employée toute entière ; l'expérience nous apprend combien on fatigue les organes, quand on leur fait faire les plus grands efforts qui leurs sont possibles. Le cœur, tous les organes, n'emploient dans le cours ordinaire de la vie qu'une partie de leur force réelle, il doit en être de même de l'estomac. Tous les Médecins nous dictent qu'il faut sortir de table avec encore un reste d'appétit. La nourriture faite pour conserver & augmenter la vigueur de l'estomac, comme celle de toutes les autres parties du corps, deviendrait destructive de toute cette vigueur, loin de la réparer, si elle fatiguoit les organes. Il faut proportionner les alimens aux besoins réels, & ne pas abuser de nos biens. Tant de causes concourent de tous côtés à nous rendre nécessaires ces forces, même indépendamment de la volonté, qu'il faut les regarder comme un dépôt précieux, comme une ressource dont nous sentirons tout l'avantage, si nous la ménageons, & que nous per-

drions infailliblement, si nous ne la ménageons pas.

Quant à la foiblesse particuliere de l'estomac, outre qu'elle ouvre la porte aux constitutions froides dont nous avons parlé, au défaut de coction & à toutes les maladies qui en peuvent dépendre, elle a par elle-même ses incommodités, & des incommodités très-réelles. Tout estomac foible est plus sujet que les autres à prendre de mauvaises habitudes; il sent davantage les moindres erreurs dans le régime, & ces erreurs sont presque inévitables.

Le régime qui convient à l'estomac fort, ne convient plus à ce viscere, quand il est foible.

Il faut diminuer son fardeau, autant qu'il est possible, & si le corps exige beaucoup de nourriture, la partager en des intervalles beaucoup moins longs. Les alimens forts & difficiles à digérer, doivent être bannis de cette constitution de l'estomac. Ils doivent être légers, aisés à digérer; qu'ils ne soient surtout ni gluans, & capables d'invisquer & de donner des entraves à l'humeur gastrique, ni trop délayans & capables d'un côté de relâcher les fibres, de l'autre, de noyer ce levain digestif.

Un des plus grands abus de cette constitution de l'estomac, est l'usage où sont presque tous les gens dont l'estomac est foible de se livrer à une trop grande boisson, sous prétexte de chasser & de faire descendre les indigestions qu'ils s'imaginent ; ils augmentent considérablement le mal dont ils voudroient se guérir, & si quelquefois il y a quelque soulagement actuel dans une indigestion, il s'en faut de beaucoup que la constitution de l'estomac y gagne. Il faudroit, pour ainsi dire, exalter les principes de l'humeur gastrique, augmenter leur action ; il faudroit donner de la tension aux fibres. Le thé, l'eau chaude, surtout lorsque l'on trouve que l'estomac est plein, & que l'on veut, dit-on, le nettoyer, font un effet tout contraire. La diète sèche leur convient mieux. Le sel en petite quantité, qui a cette dose, hâte la digestion, comme M. Pringle l'a prouvé, est un des meilleurs antidotes contre cette foiblesse. Les aromates, les toniques, les astringens légers la combattent ; les premiers fortifient la foiblesse actuelle : les astringens, sur-tout ceux qui ont une vertu combinée des stomachiques, produisent une force plus longue ; mais tous ces secours sont

inutiles, si aux préceptes qui s'appliquent à l'estomac même, on ne joint pas la plus exacte sobriété, si l'on n'augmente pas les forces par l'exercice, & si l'on ne s'interdit pas tout travail d'esprit, toute passion, toute inquiétude après les repas.

Celse (a) a donné une longue méthode de se conduire, lorsque l'on a l'estomac foible, fondée sur la raison & sur l'expérience : on peut aisément la réduire aux vrais principes ; mais sans ces principes, on peut prononcer avec Sanctorius, qu'elle est fort dangereuse.

(a) *Lib. 1. cap. 2.*



CHAPITRE II.

*Des Régles de Régime nécessaires
dans les différens états & dans les
différens périodes de la vie.*

QUAND nous supposerions la nature humaine toute formée de la même proportion d'élémens, & qu'on ne pourroit admettre qu'une seule espece de tempérament, les différences nécessaires que mettent entre les hommes, l'âge, le période de leur vie, le sexe & les occupations auxquelles ils s'adonnent, en formeroient encore une variété presque infinie.

Cette variété établie par le Créateur, produite par les besoins de la société, est la source des plus sacrés & des plus respectables des devoirs des hommes les uns par rapport aux autres. La première différence qui se présente, est celle des sexes, instituée pour que la propagation de l'espece soit une source de liaison & de correspondance entre les différentes portions de l'humanité ; mais quelque dissemblables que soient les corps des

deux sexes à certains égards, ces différences n'influent en rien sur les loix que nous avons à leur prescrire pour le régime. Aucune raison ne peut dispenser les femmes des loix de la sobriété & de l'exercice ; elles s'en dispensent cependant communément, & l'exercice est à charge à la plûpart de celles qui vivent dans l'opulence. Si elles s'y livrent, c'est irrégulièrement, sans autre règle que celle du plaisir ; aussi leur conduite est la source de tant de maux, que le précepte même qu'elles négligent en devient plus démontré.

Le corps des femmes est naturellement plus fluët, plus mince & plus délicat que celui des hommes. Cette loi est assez générale dans toutes les femelles des animaux comparées aux mâles ; cependant il n'y a que la femme qui ait cru avoir des droits à l'oïveté. Les fibres y sont plus grêles, occupent moins de volume, & par conséquent sont d'une structure moins ferme, plus aisée à se rompre. Etant d'une trempe plus fine, elles laissent moins d'intervalle entr'elles, & le volume général du corps est moins grand. Cette texture rend la transpiration moins considérable ; la circulation

du sang y suit les mêmes loix ; mais l'espace parcouru est moins vaste , les petits vaisseaux en plus grande quantité , si on les compare avec les troncs , ce qui fait que les femmes ont plus de chaleur , & une chaleur plus brûlante que les hommes. Les vibrations des fibres y sont plus vives & moins grandes , le mouvement moins fort , en sorte que malgré la vibratilité des fibres , elles engendrent beaucoup de glaires , & ont souvent le système des solides en même tems délicat & relâché. Leur estomac est nécessairement plus foible que celui des hommes , il participe à la foiblesse du tout , & de plus éprouve des fatigues particulières. L'éruption des règles donne presque toujours une atteinte aux fonctions de ce viscere. Que conclure de toutes ces différences ? Que les femmes doivent s'observer sur la nourriture encore plus que les hommes. Elles doivent préférer la pluralité à la grandeur des repas , éviter tout ce qui est de digestion difficile , se faire d'autant moins d'habitudes , que leurs fibres sensibles vibrent plus fortement , & qu'elles éprouvent plus que les hommes tous les inconvéniens des antipathies & des desirs déréglés ,

dérégles , & suivre d'ailleurs tous les préceptes que nous avons donnés à la nature humaine en général.

Nous devons avant tout une attention particulière aux enfans , l'espérance & le vrai bien de l'humanité ; c'est à la raison à guider cet âge qui a besoin d'un secours continuel , & qui ne peut se le procurer à lui-même.

Pendant neuf mois l'enfant n'a besoin d'aucun de nos conseils ; placé sous la main du Créateur , il se nourrit , & sa nutrition n'est pas moins un mystère que sa génération. Mais si-tôt qu'il a rompu ses liens , il devient dépendant de la bienveillance des hommes ; & ne sçachant que gémir , il a à effuyer les caprices & les fantaisies de l'usage.

Déjà la mauvaise conduite de sa mere a pu lui procurer de mauvais élémens pendant sa grossesse. Les femmes sont cependant assez averties par la voix des Médecins les plus habiles , de songer combien le dépôt qui leur est confié pendant ce tems , est précieux. Mais souvent les fantaisies , les envies auxquelles elles ont attribué des propriétés ridicules , les empêchent d'entendre la voix de la raison. La plûpart s'imaginent qu'elles doivent beaucoup manger ayant

un fruit à nourrir ; elles ne sçavent pas que par-là elles multiplient les excréments , & se préparent des tourmens , & pendant la grossesse & après l'accouchement ; elles augmentent les glaires qu'un estomac foible & gêné ne peut qu'engendrer , elles relâchent le ton des solides , diminuent la force des fibres organiques , qui jouent un si grand rôle dans l'accouchement , celles du cœur & des esprits. L'inaction qui leur feroit pardonnable , quand elles gémissent sous le poids d'un enfant , si elle n'augmentoît pas leurs maux , abbreuve encore leurs fibres , fait que la matrice se relâche (*a*). Hippocrate remarque que dans les tems & après les saisons humides , les enfans dont les femmes accouchent , sont plus foibles & les couches plus dangereuses , ou les fausses couches plus fréquentes (*b*). On peut en conclure qu'une trop grande quantité d'alimens , capable de produire ou la pléthore , ou la cachexie , a les mêmes inconvéniens , puisque l'une produit l'inaction , & l'autre le relâchement des solides.

(*a*) *Otium humectat. Cels. lib. 4. cap. 1.*

(*b*) *Aph. sect. 3. cap. 12.*

Il importe aux femmes grosses de régler leur nourriture, de la diviser par intervalle, de multiplier leurs exercices sans se fatiguer, sur-tout de ne point trop introduire de parties étrangères dans la masse de leur sang, soit aromatiques, soit salines; leurs impressions parviendroient jusqu'au fœtus. Ce sont des torts irréparables qu'elles lui font. Au surplus tant d'Auteurs illustres leur ont tracé des loix (a), qu'il est inutile de s'étendre davantage sur cet article, il vaut mieux porter nos vues sur les enfans nouveaux-nés.

Dans la plûpart des pays policés, comme chez presque toutes les nations barbares, le seul aliment de l'enfant est le lait de sa mere, ou celui de la nourrice qui lui tient lieu de mere, c'est la nourriture qui lui est destinée par la nature, & que le Créateur a formé de même pour tous les animaux quadrupedes.

Dans le Nord de l'Europe, en Islande

(a) *Vid. Quillet callipædia, Sammarthani de nutritione infantium.*

Education médicale des enfans, tom. I. chap. I.

Essai sur la façon de perfectionner l'Espece humaine.

& dans d'autres contrées , le lait des animaux est substitué à celui de femme ; un léger chalumeau jetté dans une jatte de lait auprès d'eux , invite les enfans à tetter.

Dans quelques parties de l'Angleterre & en Baviere , on élève des enfans sans le secours du lait de leur mere , ni d'un lait emprunté (*a*). Une espece de bouillie faite avec de la fleur de farine & de l'eau , leur sert d'unique aliment (*b*). Vanhelmont qui avoit plus de génie que de jugement , ou avoit vu quelque chose de pareil , ou l'avoit imaginé. Après une longue exclamation contre tous les inconvéniens qui peuvent rendre l'usage du lait dangereux , il veut y substituer une nourriture exempte d'aucun danger , faite avec de la petite biere , du miel & de la farine. De quel côté est la raison , quelle méthode doit-on adopter ?

Le lait de la mere institué par la nature pour la nutrition de l'enfant , est certainement le seul qui soit exactement

(*a*) Voyez le Journal des Sçavans , année 1680.

(*b*) *De nutritione infant. ad vitam longam.*

proportionné à ses organes. La nourriture dont il s'est servi, tant qu'il a été enfermé dans le sein de sa mere, faisant un seul & même être avec elle, étoit, sans contredit, la liqueur de l'amnios. Si-tôt que cette liqueur ne se sépare plus, que l'enfant n'en fait plus d'usage, le lait paroît; il paroît encore dans la grossesse même, quand le foetus est foible, & qu'il ne consume pas assez de cette liqueur (a); c'est à-peu-près la même nourriture: les degrés & les nuances de variations, sont celles qui sont prescrites par la nature, & l'allaitement est autant dans son ordre que la grossesse.

L'intérêt de la mere & celui de l'enfant sont également, qu'une vraie mere allaite son vrai fils: que des raisons fondées sur la Politique, & dans l'utilité publique, prévaillent sur l'institut de la nature, à la bonne heure. Ceux qui sont persuadés qu'il est bon, pour de pareilles raisons, de donner les enfans à des nourrices étrangères, peuvent être bien fondés. Mais du moins, puisqu'il faut choisir une nourrice, qu'on la choisisse non seulement ayant toutes les qualités que l'on exige ordinairement pour

(a) *Aph. sect. 5. n. 52.*

les nourrices des Princes, & que M. Brouzet (a) a recueillies, mais la plus analogue à la mere, qu'il soit possible.

On choisit ordinairement une brune. Je préférerois une blonde, si la mere est blonde; je voudrois que la stature, la figure, l'âge, la façon de vivre fussent à-peu-près les mêmes. La nourrice ne doit éviter que les mauvaises qualités de la mere. La sobriété, l'exercice, les alimens aisés à digérer, pris à différens intervalles, aucune espece de liqueurs spiritueuses, ni trop de boisson, ni trop peu, tout ce qui peut faire un chyle doux, modéré, ni trop coulant, ni trop épais, un usage médiocre des passions qui ne passe jamais en excès, point de parties qui ayent quelque âcreté ou quelque qualité éminente dans les alimens dont on leur fait faire l'usage. Telles sont les loix que doivent observer les nourrices (b).

Le Médecins qui veulent qu'on substitue le lait des animaux à celui de femme, exagèrent l'imperfection des me-

(a) Voyez Education médicale des enfans, tom. 1. chap. 5.

(b) *Vid. Galen. de sanitate tuendâ, lib. 1.*

res & des nourrices , les arment continuellement de fureur , ou leur font rouler des levains impurs dans le sang , sources d'une décadence toujours prochaine qu'ils annoncent depuis longtemps au genre humain. La vie douce , paisible des brutes , qui , sans raison & sans passion , sont toujours les mêmes , tend à leur persuader que la nourriture que l'on tire de leur lait est meilleure , étant plus uniforme.

Quelque spécieux que soit ce sophisme , deux raisons concourent à prouver que le lait des femmes est préférable.

La première est que le lait des femmes se tire de la mammelle même , sans recevoir aucune impression de l'air : il passe d'un corps dans l'autre par des tuyaux continus , ayant toujours le même degré de chaleur , rien ne s'en évapore ; ainsi les parties les plus subtiles des humeurs de la mere , qui peuvent s'épancher dans les tuyaux lactiferes , sont pris par l'enfant & reçus dans son corps. Ils y jouent un rôle important pour la force & pour l'activité des fonctions (a). Les Anciens avoient bien remarqué la différence qui est entre le lait pris im-

(a) *Galen. Method. medend. lib. 11.*

médiatement des mammelles , & celui auquel on a donné du repos , ou dont on a laissé les parties perdre leur mouvement & jusqu'à un certain point même , leur forme & leur figure. Les femelles des animaux ne se prêtent pas à être ainsi tettées par un enfant , & la figure du corps de l'homme ne lui permet pas aisément d'emprunter d'elles ce secours.

Il est inutile de répéter ici d'après les Auteurs , tous les témoignages qui prouvent ce qu'un corps peut emprunter d'un autre corps. Ces exemples sont certains. Doit-on regarder comme plus analogues à l'enfant les parties volatiles qui sortent du corps de leur mere , que celles qui sortent d'un corps qui n'a ni la forme , ni la figure de l'humanité , ni même ses fonctions ?

En second lieu , quoiqu'il soit impossible de nier ou de dissimuler même les imperfections de la nature humaine , il ne faut pas croire que les déréglemens & les vices reçoivent un aiguillon si puissant dans la raison des femmes , ni que la vie des brutes soit si uniforme ou si exempte d'altération. Une femme en fureur allaitant son enfant , lui a donné des convulsions. Cet exemple est peut-être unique. Mais d'ailleurs la tendresse

des meres pour leurs enfans , est un puissant antidote contre toutes les passions. Les passions modérées d'ailleurs , sont plutôt salutaires que nuisibles. Elles animent les vaisseaux , donnent du cours au sang , lorsqu'elles sont du genre des passions vives. Si elles sont du genre des passions lentes , comme le chagrin , elles sont distraites par les caresses & la tendresse de l'enfant. D'ailleurs les femmes rustiques qui sont nourrices , connoissent bien moins & les passions , & le défaut de sobriété (*a*) , que les femmes oisives des gens riches.

Au surplus on peut choisir , & même dans la nécessité , on peut avoir recours aux animaux que l'on ne doit proposer que pour ressource.

Les femelles des animaux ont sans doute moins de passions , mais on les laisse sans exercice ; & alors elles ne peuvent donner qu'un mauvais lait , ou elles mangent beaucoup d'herbes dont le suc ne convient pas aux hommes.

J'ai connu un homme qui éprouva des symptomes très-violens , après avoir pris du lait de vache , il sembloit avoir été empoisonné. La vache avoit mangé

(*a*) *Vid. Gal. de sanitate tuendâ , lib. 1.*

une forte dose de thitymale. D'ailleurs les animaux font sujets aux fureurs de l'amour, à la terreur, à mille inconvéniens qu'ils partagent avec les hommes.

Je crois que les avantages qu'on peut retirer de leur lait pour la nourriture, ont été adoptés un peu légèrement par quelques Auteurs.

Les gens qui, par un régime médical, font usage du lait de vache pour toute nourriture, peuvent être appelés en témoignage. Il est peu de jours où le lait se ressemble à lui-même, quoique l'on emploie toutes les précautions imaginables pour que la vache jouisse d'une vie paisible & des mêmes pâturages.

Les exemples que l'on rapporte de la force & de la vigueur de quelques enfans nourris avec du lait tiède & évaporé, ne peuvent rien prouver, à moins que l'on ne compare des enfans qui soient dans la même position, & dans lesquels toutes les circonstances se répondent exactement. Les uns emmaillotés, ne peuvent faire aucun usage de leurs membres, ne dissipent point; les autres se roulent continuellement, & font le plus grand exercice que puisse

faire leur machine naissante (a). N'est-il pas naturel que les uns deviennent forts, que les autres au contraire soient plus foibles, malgré une bonne nourriture, mais qui n'est pas appliquée convenablement ?

Ce n'est pas que l'on ne puisse trouver une très grande ressource pour les enfans des hommes, dans le lait des animaux. Le vice & la pauvreté engendrent tous les jours des enfans exposés en naissant à la pitié publique, à charge dans leur naissance à l'Etat, qu'ils peuvent servir par la suite. Le peu de soin que l'on peut apporter à leur nourriture, exigeroit sans doute qu'on les conservât avec le lait des animaux. Moins de soins, moins de frais conserveroient plus d'enfans ; mais il ne s'agit pas dans ce cas de choisir, il se faut contenter du nécessaire.

La méthode de rejeter absolument le lait, s'éloigne entièrement de la nature. Vanhelmont qui la propose, s'excuse du soupçon d'être injurieux au Créateur. Il exagere les inconvéniens du lait, sans songer que ces inconvéniens n'appartiennent ni au lait bien formé, ni à un enfant bien robuste. Les accidens de la

(a) *Vid. Galen. de sanit. ut tuendâ, lib. i.*

dentition corrompent le lait. Croit-on qu'ils ne fussent pas en état de gâter ou d'infecter de même la digestion de tout autre aliment ? Quelque léger que l'on suppose un aliment étranger , est-il moulé sur le corps comme le lait de la mere ? Est-il aussi analogue à la liqueur dont l'enfant se nourrissoit dans son sein ?

Les exemples qu'on rapporte de Baviere & de quelques parties d'Angleterre , ne prouvent rien , sinon que la machine humaine a bien des ressources , & que malgré les conseils des amateurs de paradoxes , elle remplit heureusement les projets dans lesquels on la traverse. Le miel que propose Vanhelmont , est aussi sujet à s'aigrir que le lait. La petite biere dont on a ôté la partie spiritueuse par la coction , est un extrait acide. Quelles raisons peut-on avoir de préférer cette composition bizarre à un aliment simple , naturel , que la nature fournit abondamment à chaque animal ?

Nous nous en tiendrons donc à l'usage de nos Peres , & nous tâcherons , par une bonne méthode , de prévenir tous les inconvéniens que l'on reproche au lait des femmes.

Le choix de la nourrice fait , l'enfant ayant vuïdé son méconium , quelle est

la méthode de le nourrir (a) ? Il doit y avoir affûrement de la différence entre les enfans , fuivant leur volume , leur âge & leur fanté. Quoiqu'Hippocrate ait prononcé , que plus les corps approchent de leur origine , plus ils ont befoin de nourriture ; que la vie des enfans nouveaux-nés foit prefqu'entièrement occupée ou à manger , ou à dormir , il faut en donner plus à ceux qui font plus forts , qui font plus d'exercice , épargner au contraire le lait à ceux qui font emmaillotés , & qui n'ont l'ufage d'aucun de leurs membres.

La plus grande partie des nations qui habitent l'Europe , ont coutume d'envelopper , de ferrer dans des langes les enfans nouveaux-nés. En France , on ne leur laiffe l'action des bras libres qu'après un peu de tems. Il paroît par les descriptions des Médecins , que chez les Grecs & les Romains , on fuivoit à-peu-près la même méthode. Les Hébreux même , fuivant le Texte facré , emmaillotoient auffi leurs enfans.

Quelques nations du Nord , barbares , & plus attentives à augmenter la force de leurs enfans , qu'à les garantir des

(a) *Vid. Galen. de fanitate tuendâ , lib. 1.*

injures de l'air auxquelles ils les exposoient au contraire volontiers, laissoient aux enfans les plus tendres la liberté de leurs membres. La même pratique est reçue aujourd'hui dans presque toute l'Afrique & dans l'Amérique; & quoique Galien comparât les anciens Germains aux lions & aux ours, pour lesquels les règles ne sont point faites, plusieurs nations éclairées préfèrent la méthode de leur laisser la liberté. Les moyens par lesquels on prévient les dangers auxquels cette liberté pourroit les exposer, sont autant d'inventions de la tendresse paternelle, qu'on peut voir dans l'Ouvrage de M. de Buffon.

La différence qui en résulte pour les enfans, est très-grande. Suivant la méthode reçue en France, d'emmailloter les enfans, ils ne font aucune espece de mouvement, leurs membres croissent dans le repos, & l'impulsion même du suc nourricier est gêné par les entraves qu'on leur donne; leurs cris sont leurs seuls exercices, eux seuls donnent du mouvement à leur sang, font sortir leurs excréments, dont ces malheureux sont souvent gâtés pendant des heures entières. Dans les enfans qu'on laisse à eux-mêmes, & jouir tout simplement

du mouvement de leurs membres, ces membres, tant que les enfans ne dorment pas, sont dans un exercice continu. Il faut juger chez eux de l'exercice, non par les effets qui en résultent, mais par la grandeur de l'effort des muscles, dans une machine si frêle & si délicate. Remper & se retourner, est leur exercice habituel, tous les muscles entrent en contraction pour le faire, les jambes, les bras, les muscles du dos, du col, de la tête & du bas-ventre sont en mouvement, les vaisseaux ont plus d'action, & les dépenses d'humeur que font ces enfans, sont beaucoup plus grandes que celles des masses immobiles de nos pays.

Aussi lorsque l'on expose nos enfans tout nus devant le feu, se dédommagent-ils, & sont-ils tous en mouvement.

Les nourrices suppléent à la vérité, à ce défaut d'exercice, en berçant & en remuant ces enfans. Mais quelle proportion peut-on établir entre l'exercice des premiers & le mouvement de ceux-ci? Cette proportion n'est point comme celle de l'exercice en voiture, à celui que l'on prend à pied. Les premiers à même degré d'âge, doivent avoir un

dégré de force plus considérable que les autres , & doivent les surpasser , autant qu'un paysan ou un soldat doit être pour la force au-dessus d'un homme oisif & qui n'a pris aucun exercice dans sa vie.

Les enfans exercés doivent donc naturellement consommer plus de lait , le tirer avec plus de force , se nourrir davantage que ceux qui ont été enveloppés de langes. Ils acquierent en effet tant de force , qu'au rapport de quelques voyageurs , on voit en Afrique les enfans des Nègresses , grimper aux cuisses de leurs meres , & s'y tenir attachés pendant qu'elles travaillent , pour tirer le lait de leurs mammelles.

On devroit accorder à ces enfans plus de lait qu'à ceux de nos pays ; cependant c'est tout le contraire. Leurs meres condamnées au travail , n'ont que des heures réglées dans la journée où elles puissent nourrir leurs enfans ; souvent elles en sont fort éloignées , à-peu-près comme les femelles des animaux.

Dans nos pays , les nourrices ou les meres s'écartent peu de leurs enfans. S'ils ne dorment pas , on leur présente la mammelle ; s'ils se mettent à crier , on la leur présente encore , comme si tous les cris dépendoient de la faim , & n'é-

toient pas occasionnés par la gêne qu'on leur fait souffrir. Ces enfans s'affouviſſent de lait ſans ordre, ſans meſure, ſ'en rempliſſent ; & le moindre accident qui leur arrive tous les jours, c'eſt le regorgement qui ſe fait d'un eſtomac abſolument rempli, & à qui l'on apprend à ne pas embraffer fortement les alimens. Il faut, pour que le lait ſe digere dans l'eſtomac de l'enfant, qu'il ſ'y prenne & qu'il ſ'y coagule, comme nous le voyons dans l'eſtomac des veaux que l'on tue dans l'état de la ſanté la plus parfaite ; que la bile agiſſe ſur lui comme ſur une maſſe ſolide & mâchée, en un mot, que toutes les humeurs digeſtives le pénètrent intimement. Si l'on ne ſuit pas les règles générales de la digeſtion, on fera ſouffrir aux enfans tous les inconvéniens que quelques Auteurs reprochent injuſtement au lait, & qui ſont les fruits d'une gourmandiſe prématurée.

Le grand art à employer, pour que les enfans ſoient bien nourris, conſiſte à régler leur nourriture, & à la proportionner à leur force pour la quantité. Il ne faut jamais les laiſſer ſe gorger de lait, mais leur retirer la mammelle, quand ils la déſirent encore, & ne ſe pas laiſſer

fer toucher par leurs cris. Il faut leur en donner à plusieurs reprises dans la journée, cinq ou six fois tout au plus, plus souvent & en moindre quantité, quand ils sont plus jeunes. Ces précautions doivent être encore proportionnées à l'âge du lait de la nourrice, à la nourriture, au peu d'exercice de cette mere supposée ; on doit donner moins d'un lait qui est plus épais, on peut accorder davantage de cette liqueur, quand elle est plus tenue & plus fluide.

Si cette méthode de proportionner le lait aux forces de l'enfant, eût toujours exactement été suivie, elle eût suffi pour conserver à bien d'illustres maisons, des héritiers qu'une mort prématurée leur a enlevés ; elle eût fait disparaître bien de vaines objections que l'on fait contre l'usage du lait.

Mais bientôt l'accroissement de l'enfant est prodigieux, son corps se fortifie, sa vivacité devient plus grande, ses sens ont plus d'exercice, ses membres affermis commencent à avoir une action assurée. Jusqu'à ce tems il a fallu le nourrir avec le lait seul de la mere ; le tems où l'on peut commencer à lui donner d'autres alimens, est illimité ; la voracité & la force de l'enfant peu-

vent persuader d'en faire usage plutôt ; sa foiblesse , son peu d'appétit doivent en dissuader. Dans le Sénégal , chez les Canadiens , peuples qui n'ont d'autres dogmes que ceux de la nature , les enfans se nourrissent un an entier du lait de leur mere , sans y rien ajouter ; cependant ces enfans n'ont jamais été emmaillotés ; & ces hommes sont certainement autant au-dessus des Européens par la force du corps , qu'ils sont au-dessous de nous pour les lumieres & la culture de l'esprit.

En France , au bout de trois ou quatre mois , on commence à leur donner un aliment étranger ; la nourrice l'imbibe & le pénètre de sa salive avant que de le donner à l'enfant. La même personne qui lui donne son lait , peut lui donner sa salive , pourvu que sa bouche soit saine & qu'il n'y ait point de dent gâtée qui infecte cette liqueur ; mais je voudrois que ce fût la nourrice-elle-même qui lui donnât sa salive , & que ce ne fût point de vieilles femmes dont la salive tourne toujours à l'aigre , que l'on chargeât de ce soin.

Nous souscrirons avec ardeur à toutes les critiques que la raison a faites de cette liqueur indigeste & matte que l'on

donne aux enfans dans le premier période de leur vie , sous le nom de bouillie , composée d'un lait bouilli & épaissi , dont la partie butyreuse & caséuse l'emporte beaucoup sur la partie sereuse & savonneuse : on joint à ce mucilage épais une farine grossiere & qui n'est point fermentée ; on n'a dans cette espece de nourriture , qu'un mucilage gluant , visqueux , difficile à briser par une machine à peine formée. Elle n'excite aucune espece de titillation dans les glandes salivaires , n'est point broyée , reste dans l'estomac , & est plus capable d'augmenter les excréments que de nourrir ; mais cette masse fade d'excréments invisque la bile , produit un amas de glaires & de pituite ; de-là toutes les obstructions des glandes du mésentere , & des parties lymphatiques , qui sont la cause la plus ordinaire de la mort des enfans.

C'est à l'usage de la bouillie qu'on peut substituer les décoctions des farineux fermentés , déjà cuits , le miel & les autres mucilages légers , pourvu qu'ils n'ayent point d'acides développés. C'est ici que la préparation proposée par Vanhelmont , peut avoir lieu , sans en adopter cependant la petite biere.

Les enfans de ceux qui font accoutumés à manger de la viande, & qu'on doit apprivoiser à cette nourriture, pourroient commencer à faire usage des bouillons peu salés, & réduits en potage avec du pain.

L'enfant fera bientôt en état de se passer du lait de sa mere. Vingt ou vingt-deux des dents qu'il doit avoir, lui suffisent pour le mettre en état de prendre des alimens solides; son exercice devient alors prodigieux & continu; à mesure que son sommeil diminue, ses sens s'occupent continuellement sur quelque chose de nouveau; Quoique l'accroissement qu'il prend ne soit pas comparable à celui qu'il a pris les deux premières années de sa vie, il est encore prodigieux, si on le compare à celles qui suivront, notre corps est alors dans le cas de la nutrition, *Non ad robur solum, sed ad incrementum.*

Les enfans en général, sont voraces; ils mangent à proportion de leurs corps, plus que les hommes formés, & le font plus souvent, sans aucune espece d'incommodité.

Hippocrate en avoit conclu que la chaleur innée étoit plus grande chez les

enfants , que dans tout autre âge , qu'elle consumoit la nourriture avec plus de force ; & il vouloit que l'on eût l'attention de leur donner plus de nourriture , quand ils étoient malades (*a*). Cette grandeur de la chaleur innée ne les empêchoit cependant pas d'être regardés comme phlegmatiques (*b*). Pour concilier cette contradiction apparente , il suffit de se rappeler que ces quantités de chaleur & de force sont toujours en proportion avec le volume du corps & l'état des vaisseaux.

Le sang des enfans parcourt un cercle étroit , les vaisseaux sont mols & flexibles , cedent aisément à l'impulsion du sang ; & toute la masse dans un tems donné , est plus souvent offerte aux poumons & aux vaisseaux capillaires. La structure des fibres sensibles , frêle & délicate , leur donne une action tonique d'autant plus vive , qu'elle est partagée à moins d'espace. Toutes ces causes jointes ensemble , rendent les sucs digestifs , & les forces de l'estomac , à proportion plus grandes chez eux que

(*a*) *Seet. 1. Aph. 14.*

(*b*) *Hippocrat. de victus ratione , lib. 2.*

chez les adultes. La flexibilité & le nombre des vaisseaux, la réaction moins forte, les rendent phlegmatiques & pituiteux, si on les compare aux autres âges de l'humanité. Cependant la chaleur qu'ils engendrent, fait que leurs fucs lymphatiques se déterminent aisément à l'acrimonie ; mais cette acrimonie est d'une nature particulière. Leur urine est plus trouble, plus mouffeuse, moins condensée, cependant elle s'altère plus promptement, & jette une odeur singulière & très-foetide ; les enfans sont plus sujets à toutes les âcretés de la lymphe qui se portent à la peau, & leur corps imbibé de pituite, développe de tous côtés, même dans la meilleure digestion, un acide qui ne se retrouve pas dans les adultes, & qui pénètre jusqu'à leurs sueurs.

Une pareille constitution indique la nécessité de se nourrir plus souvent ; mais on doit faire usage d'alimens légers, aisés à digérer & à s'affimiler. Sans ces précautions, des organes qui font bien leurs fonctions, mais qui sont fort délicats & fort foibles, se trouveroient surchargés, & la suite en seroit la demi-affimilation, la production des glaires, les maladies, les gonflemens du mésent-

tere & de toutes les glandes lymphatiques : gonflemens que nous voyons arriver tous les jours chez les enfans qu'on abandonne à leurs fantaisies , soit par misere , soit par tendresse mal entendue.

Quoique les enfans croissent beaucoup , la règle d'Hippocrate pour la proportion des alimens à l'exercice , jouit pourtant ici pleinement de ses droits ; la somme des excréments sensibles , & de la transpiration , doit ramener , après l'usage des alimens , leur corps au même poids ; l'application des suc qui se fait tous les jours pour l'accroissement , ne doit pas être sensible pour la balance.

Ce sont donc les mucilages les mieux cuits & les mieux fermentés qu'on doit leur donner ; leur pain sera bien levé & léger ; on doit leur faire manger peu de viande , & il faut choisir celles qui ont les principes les moins âcres : nulle espèce de gibier ne convient aux enfans ; les œufs , les panades , les légumes légers , les fruits doux sont leurs alimens , & l'assaisonnement qui convient le mieux à la base de leur nourriture. Il faut que ces alimens soient détrempés , humectans ; qu'ils portent avec eux leur boisson , & qu'on ne soit pas obligé de noyer l'estomac des enfans , avec une quantité
d'eau

d'eau énorme qui ne fait que relâcher les fibres.

Il ne doit entrer dans leur régime ordinaire , ni thé qui énerve les fibres comme boisson tiède , ni café qui , comme huileux & contenant une huile brûlée , les anime mal-à-propos , & qui doit être regardé comme un remède , & non pas comme un aliment ; le chocolat qui agit comme une substance mucilagineuse & huileuse , invisquante & fort épaisse , ou comme un aromatique développé , ne doit point avoir lieu ici.

Leur boisson doit être l'eau simple , suivant le conseil de M. Harris (a). Cet Auteur a remarqué avec raison, que les liqueurs fermentées servent de levain pour tourner à l'aigre les matieres contenues dans l'estomac des enfans , & il voudroit que l'on leur en interdît l'usage , jusqu'à l'âge de puberté. Je souscris à cet avis d'autant plus volontiers , que les uns sont ou aigrelets & oligophores , & alors ils ont le danger de fermenter dans l'estomac ; ou ils sont forts & vigoureux , & alors ils donnent aux fibres un ton dont elles n'ont pas besoin , & qui pervertit l'ordre de la nature.

(a) *De morb. infantum acutis.*
II, Part.

Doit-on varier les alimens chez les enfans ? Doit-on s'en tenir exactement aux mêmes ? C'est la dernière question qu'on peut proposer sur le régime de cet âge, & sur laquelle je ne crains pas de répondre que la variété est de beaucoup préférable à l'uniformité.

L'enfant accoutumé à une nourriture uniforme, quelque salutaire qu'elle soit, a nécessairement l'estomac apprivoisé à son impression. Les organes sont paresseux à digérer, parce qu'ils ne sont pas aiguillonnés par une sensation vive & insolite, la bile doit se séparer en moindre quantité. Tout languit, & tous les maux de l'inaction peuvent à peine être corrigés par l'exercice.

D'ailleurs ce genre de vie impraticable, si ce n'est dans les premières années, affoiblit le ton des fibres de l'estomac, & le rend incapable de la moindre espèce de changement. La variété au contraire dans les choses saines, l'anime à la digestion, lui donne le plaisir du chatouillement & éveille l'appétit. Cette différence dans les principes des liqueurs admises dans la masse du sang, ne permet pas aux mauvaises qualités de s'y introduire, d'y prendre racine, & de plus, fait acquérir l'habitude de pou-

voir se nourrir impunément de ce que la nature nous offre. Le conseil de Celse, tant de fois répété dans cet Ouvrage, a donc aussi son application à l'enfance.

L'homme par l'observation de ces préceptes, que la nature semble lui avoir dictés, & que la raison doit faire exécuter, croît & augmente tous les jours. Ses fibres deviennent plus fortes, plus solides, ont plus de réaction. Les liqueurs gagnent aussi plus de consistance; de pituiteux, l'homme devient sanguin vers l'âge de puberté. De ce sang qui a enfin acquis toutes ses qualités essentielles, & qui se trouve formé comme il doit l'être pour les besoins futurs de l'humanité, coulent les liqueurs les plus précieuses. La semence, les esprits, l'odeur même affectée à chaque sexe, qui n'existoit pas dans l'enfance, & une infinité de parties plus subtiles encore qui donnent de la force aux désirs, de la vigueur aux nerfs, qui sont l'instrument par lequel les passions se développent. La puberté est le tems où les corps des deux sexes commencent à différer entr'eux; les viscères glanduleux semblent y acquérir une action qu'ils n'avoient pas, les muscles chez les mâles y deviennent singulièrement forts.

M. Ruffel, Médecin Anglois, a développé avec la plus grande sagacité, les différences énormes que la puberté développe entre les corps des animaux qui jouissent de toutes leurs propriétés, & ceux qu'on a mutilés. Mais par rapport aux digestions & à la nourriture, la seule distinction que nous ayons à faire; c'est que l'on doit être beaucoup plus réservé sur l'usage des aromates, des alimens de haut goût, des spiritueux pour les hommes ordinaires, que pour les Eunuques qui tendent toujours au relâchement, & chez lesquels la graisse est toujours prête à s'épancher; la puberté des femmes fait des effets moins violens, elle augmente l'action des nerfs & des viscères glanduleux; mais elle est si souvent précédée de langueur, d'atonie, toujours occasionnée par une enfance oisive & contrainte, qu'ordinairement dans les Villes, & chez les gens opulens, les Médecins sont obligés d'aider son apparition par des remèdes, & par des alimens toniques.

C'est à cet âge, dans l'un & l'autre des sexes, que l'action tonique augmente considérablement la tension des fibres, & diminue leur souplesse. Les vaisseaux y prennent le plus de disposi-

tion à se tendre, & à se rompre s'ils ne sont pas forts. Le sang plus brillant & plus dense, donne aussi occasion à plus de miasmes & de parties étrangères de se développer. Son activité est plus grande ; les levains étrangers, qui séjournent dans quelques parties du corps, cèdent à son impulsion, & font éclore leurs effets. Quand une fois l'homme a passé cette première jeunesse, il peut jouir de tous ses biens avec plus de sécurité ; cet âge est l'âge des précautions. Chez la plupart des jeunes gens exercés, il faut s'attacher au régime des tempéramens sanguins. Chez les filles au contraire, ce sont les toniques & les aromatiques qu'il faut employer, avec la précaution cependant d'éviter tout danger de rupture, sur-tout vers les vaisseaux du poulmon, les plus foibles & les plus fatigués dans les filles qui ont les pâles couleurs.

Lorsque l'homme est parfait, qu'il n'a plus à augmenter le volume de son corps, son seul objet doit être de conserver les biens qui lui sont acquis. Les accidens qui peuvent lui survenir, sont l'objet des différens Chapitres de cet Ouvrage, avec les règles générales qui lui appartiennent comme à tous les hommes ; il

n'a qu'à suivre celles du climat qu'il habite, de son tempérament, de l'état qu'il a embrassé. Portons nos vues sur la vieillesse respectable, qui, après avoir consumé ses forces pour le bonheur général, implore de nouveau les secours des hommes. Tâchons de lui faire passer des jours sereins, adoucissons-lui les incommodités nécessaires de son âge.

Cet état brillant de l'homme, dans lequel, après avoir acquis toutes ses forces, il les conserve sans rien perdre, est en lui-même un point indivisible, qui, si-tôt qu'il a existé, n'existe plus. Hippocrate l'a prononcé (a) ; si-tôt que notre corps est parvenu à son point de perfection, il marche nécessairement à la décadence. La source des richesses du corps, est aussi la source de ses pertes.

La circulation, l'action du cœur, la réaction des artères, après avoir développé & fortifié les fibres, les endurecit, les rend moins souples, en continuant le même mécanisme, en leur appliquant toujours des sucres nutritifs. Les parties molles, par la raison qui les a affermies, se durcissent, deviennent moins propres à l'action. Quoique plus foiblement, le

(a) *Sect. 1. Aph. 2.*

même mécanisme continue jusqu'à ce que la circulation devienne impossible, & que la mort succède nécessairement à l'exercice de la vie.

Deux choses font donc le point de vue de la vieillesse ; en premier lieu , la rigidité & la dureté dans les solides , qui produisent un desséchement & une immobilité dans les fibres & dans les vaisseaux ; en second lieu , le peu de coction des principes des liqueurs , qui les rapproche de l'état des enfans & des femmes, mais avec des différences bien remarquables.

La vieillesse est sèche & froide , suivant les Anciens ; elle approche beaucoup de la mélancolie , aussi lui en donne-t-on le tempérament ; il y a sécheresse dans les solides , il y a froideur , ou *glutinosum iners* dans les liqueurs.

Cependant comme il importe beaucoup pour les règles du régime de la vieillesse , d'avoir une connoissance exacte de ses humeurs , il est bon de nous arrêter un peu sur le *glutineux* , qui appartient à cet âge , & qui lui est propre. L'eau ne peut pas abbreuver les fibres & se glisser dans leurs intervalles comme dans la jeunesse ; le corps n'a point un aspect humide , il est sec & décharné.

Mais tout ce qu'il y a de plus humide dans le corps se porte aux couloirs naturels, s'y épanche, & sort hors du corps. Leurs crachats sont d'une abondance & d'une grossièreté qu'on ne retrouve point ailleurs. Leurs urines sont copieuses, mais toujours crues. Les glaires prédominent chez eux, mais les glaires sortent. La masse du sang reste donc poisseuse, sans avoir la densité de l'âge meur; au contraire les principes grossiers se trouvent réunis ensemble dans la vieillesse, comme dans ces mucilages que Galien appelle *crassarum partium*, ou des parties peu élaborées sont jointes ensemble; c'est le *πῆχυμῆρης* opposé au *λεπτυσμός*, mais bien différent de l'*ατρίον* ou du *dense* (a). Il faut que les liqueurs quelles qu'elles soient, se renouvellent; les alimens leur sont donc nécessaires. La nutrition des fluides est toujours indispensable; cependant suivant la définition que Galien nous donne des glaires, les vieillards sont toujours pleins d'un aliment à demi-cuit, & l'on re-

(a) *Vid. Galen. de facult. medicam. passim; & Gorris definition. medic. ad verba citata.*

connoît aisément la vérité de l'axiome d'Hippocrate : *Quædam aluntur tantum ad robur uti senes.*

Ce peu de théorie fait aisément comprendre pourquoi (a) Hippocrate a dit que les vieillards supportent aisément le jeûne. Pourquoi il dit que (b) les catharres chez eux ne reçoivent aucune coction. Pourquoi enfin il prononce (c) que cet âge est sujet à beaucoup moins de maladies vives que les autres.

Au surplus on doit distinguer plusieurs périodes dans la vieillesse. Une vieillesse fraîche & commençante ne doit pas être conduite comme une vieillesse décrépite ; il y a outre cela deux objets de desirs , quand on est parvenu à cet âge. L'un est la salubrité de la vie , l'autre est de prolonger sa durée ; frêle espérance que tous les hommes se permettent.

Le commencement de la vieillesse nous indique de travailler à retarder ses progrès , en entretenant la souplesse des fibres , sans diminuer l'activité des vis-

(a) *Aph. sect. 1.*

(b) *Ibid , sect. 2.*

(c) *De victus ratione , lib. 1.*

ceres. On doit commencer par bannir du régime toutes les substances qui sont capables d'endurcir les solides, & de produire une rigidité anticipée. Les liqueurs fortes, les aromates qui, en augmentant l'action des solides, fouettent les liqueurs, donnent une nouvelle intensité à leur action. Les exercices violens, les passions vives, doivent en être exclues par les mêmes raisons. A leur place, peu d'alimens, puisque leur trop grande quantité est nuisible ; mais des alimens delayans, pris à de grands intervalles, & en petite quantité suffisent : ces alimens ne doivent point être glutineux. On ne doit faire usage que de pain bien fermenté, bien cuit ; les viandes légères doivent être seules d'usage : on doit rejeter les pâtisseries & les préparations où la farine est mal cuite & mal fermentée. Le vin (a), que les vieillards regardent ordinairement comme un remède qui appartient à leur âge, & qu'ils appellent leur lait, a été capable de précipiter la vieillesse avant le terme qui lui étoit prescrit. L'observation journaliere des yvrognes le démontre. Cette liqueur n'est donc point

(a) *Vid. Galen, de sanitate tuenda, lib. 5.*

un contre-poison pour la vieilleſſe ; la fauſſe force qu'elle donne , eſt un ſecours d'un moment qu'on achete par la rigidité qu'elle augmente. Le vin , & ſur-tout ſon eſprit , ont la propriété de coaguler le ſang , la lympe & les humeurs du corps humain. Freind , Boerhaave , tous les Médecins Chymiſtes en conviennent. Les ſquirrhes du foie , des glandes , de l'eſtomac , du goſier , les indurations du pylore , ſont des obſervations familières dans les cadavres de ceux qui ont abuſé des liqueurs ſpiritueuſes. Comment donc peut-on les propoſer à la vieilleſſe , où tout tend à cette induration oſſeuſe ou calleuſe ? Au contraire , les vieillards bien conſeillés doivent tremper leur vin , doivent en faire uſage de très-légers ; & après tout l'eau pure convient à tous les âges de l'homme , & n'eſt exclue pour aucun. Les fruits ſavonneux de l'été peuvent juſqu'à un certain point empêcher la viſcoſité de leurs humeurs ; mais pour que leur uſage ſoit ſalutaire , il faut conſulter les forces de l'eſtomac. Galien (a) conſeilloit le miel aux vieillards , à l'exem-

(a) *De ſanitate tuendâ , lib. 5.*

ple du Médecin Antiochus qui en faisoit usage, ayant soin dans tous ses repas de choisir pour alimens des légumes légers que leur qualité savonneuse rendoit propres à tenir le ventre libre. Ce conseil est fondé dans la nature même; mais le miel & les savonneux sucrés n'ont pas assez de vertu pour corriger la glutinosité & la ténacité des alimens farineux, comme cet Auteur paroît le faire entendre. Nous sommes bien davantage de son avis, lorsqu'il conseille aux vieillards de se faire sécher & conserver pour l'hiver des fruits de l'été, afin de faire toujours couler dans leurs liqueurs un suc capable de prévenir & de combattre la viscosité.

Les exercices des vieillards doivent être doux & modérés : ils ne doivent ni fatiguer leurs solides, ni fouetter trop leur sang; mais les promenades à pied, telles qu'elles conviennent à des gens graves, mais les jeux & les exercices modérés, mais les plaisirs de la campagne, & sur-tout ceux de l'agriculture qui conviennent à la prudence des vieillards, qui environnent leurs corps des parties subtiles des plantes, & qui leur font respirer un air pur & salubre, doivent occuper la plus grande partie de

leur vie (a). Les bains qui étoient si fort en usage chez les Grecs & les Romains, sont un remède pour les vieillards.

Les Anciens, dès les premiers âges, comme on le voit par l'exemple de Nestor dans Homere, ont porté l'exactitude du régime à un point auquel nous ne parviendrons jamais. Ce héros, le plus vieux des Grecs, se baigne; il prend après son bain sa nourriture, & se livre ensuite au sommeil. La souplesse des fibres nécessaires pour l'une & pour l'autre digestion, est procurée dans cet exemple, d'abord par le bain, puis par le sommeil (a). La doctrine d'Hippocrate est conforme à celle d'Homere, & toutes les deux reçoivent un nouveau jour de la théorie des Modernes (b).

La vieillesse décrépite est plutôt une espèce de maladie qui mène à une mort inévitable, qu'un état qu'on puisse appeler santé : courbé vers la terre, incapable d'aucune action, privé de l'exercice libre de ses sens, ayant la diges-

(a) *Vid Galen. de sanitate tuenda, lib. 5.*

(b) *Victûs ratio quæ refrigeret & humectet, labores minimè calefacientes, nec colliquantes. De victûs ratione, lib. 1.*

tion foible , les solides racornis , les fluides visqueux & coulans à peine , un vieillard dans cet état n'ose plus demander qu'on lui prolonge la vie ; cependant si on ne veut pas abbréger ses jours , il faut toujours un régime humectant. Ces vieillards sont fanés par la sécheresse , pour me servir de la comparaison que Galien (*a*) emprunte des plantes : la réparation que produit le peu de nourriture qu'ils peuvent prendre à la fois , est pour eux un cordial qui les ranime ; mais si on leur en laisse trop prendre , elle opprime cette même force , & les tue quelquefois , lorsqu'on s'y attend le moins. Laver les humeurs , en ôter les sels trop âcres , ranimer un peu les solides , voilà les effets qu'on peut attendre de la nourriture chez ces vieillards. Ce qui nourrit aisément & en peu de volume , doit faire leur nourriture. Les panades , les soupes , le chocolat , doivent en être la base. Cette dernière liqueur est d'une grande ressource pour eux , quand elle est suffisamment aromatisée ; elle contient un mucilage en émulsion qui n'est point visqueux , peut-être un peu trop huileux , mais que les aro-

(*a*) *De sanitate tuenda* , lib. 10.

mates corrigent aisément : après ces légers repas un peu de repos , après le repos un peu d'exercice dans un air plutôt humide que sec. L'on sent aisément la théorie & les raisons de la conduite que nous proposons après la nourriture ; le repos & le sommeil léger ouvrent tous les conduits , permettent aux parties préparées pour la nutrition d'entrer dans le sang : quand elles y sont , l'exercice aide leur assimilation. Leur boisson doit être un vin léger qui contienne peu d'esprits : s'il étoit légèrement aromatique , je le préférerois (a) ; mais ils doivent éviter les vins austères , forts , rouges & astringens.

A mesure que le fardeau augmente , on doit diminuer la quantité des alimens & augmenter le nombre des repas. Les vieillards s'endorment enfin , malgré tous nos soins , & une mort paisible finit une vie misérable , plus à charge encore à eux-mêmes , qu'elle ne l'est aux autres.

C'est au régime de ces âges que l'on doit rapporter l'objet des recherches de plusieurs Sçavans , la méthode de prolonger la vie de l'homme. On peut en-

(a) *Vid. Galen. de sanitate tuendâ, lib. 4.*

trer dans cette recherche par deux motifs. L'un est l'orgueil d'un homme qui se croit au-dessus des loix de la nature, & qui veut chercher à les enfreindre. L'autre est simplement un motif digne d'un Physicien, qui veut sçavoir jusqu'à quel point on peut retarder la vieillesse & prolonger les jours que le Créateur veut bien que nous passions sur la terre. On ne peut reprocher qu'un orgueil insupportable aux prétendus Adeptes, qui comptoient vivre trois cens ans, s'ils le disoient de bonne foi; & leur mort précipitée a couvert cet orgueil de ridicule.

L'élixir des propriétés, par lequel Parafelve, au milieu de la mal-propreté & des excès, se promettoit les années de Mathusalem, ne l'a pas empêché de mourir à quarante-sept ans : malgré tous les êtres premiers que les autres Adeptes sçavoient tirer des métaux, à peine en peut-on compter un qui soit parvenu à une vieillesse extrême.

Il est assez inutile de réfuter ces prétentions frivoles ; mais il n'est pas hors de propos de remarquer que presque tous ces prétendus moyens d'allonger le cours de la vie, sont au contraire propres à l'abréger. Toutes ces préparations sont des teintures métalliques,

très-échauffantes, qui augmentent l'action des solides, & qui, par un usage habituel, procurent la rigidité. Souvent même l'esprit de vin qui en fait la base, crispe & coagule les humeurs, & concourt aussi à accélérer la vieillesse.

Si quelque chose peut prolonger la vie des hommes, ce qui devient presque impossible par les accidens inévitables dont l'humanité est assiégée de tous côtés, c'est la méthode que nous allons proposer, & dans laquelle nous avons pour guide le grand Chancelier Bacon (a), & M. Boerhaave (b).

Pour prolonger la vie autant qu'elle peut l'être, il faut tâcher d'entretenir la souplesse des fibres autant qu'il est possible. Si les fibres sont souples, elles seront abreuvées d'humidité : les vaisseaux auront une action modérée, & les qualités essentielles des liqueurs qui en dépendent, auront de même leur perfection ; par conséquent il faut éviter tout ce qui peut produire de grandes alternatives de tension dans les fibres, de grands mouvemens dans les humeurs ;

(a) *Historia vitæ & mortis.*

(b) *Instit. medicin. n. 1053.*

& pour le faire avec fruit , il faut commencer dès la première jeunesse. En général , la santé est une des choses les plus nécessaires à conserver à quiconque veut jouir d'une vie longue ; les maladies qui sont accompagnées de fièvre , par le mouvement qu'elles occasionnent dans les fluides & dans les solides , font faire plusieurs pas en avant vers la rigidité. Cependant on ne peut pas nier qu'il n'y ait des maladies qui , suivant M. Boerhaave , disposent le corps à la longévité. Ce grand homme l'a prononcé des fièvres intermittentes. Le mouvement accéléré que ces fièvres procurent , cesse promptement , & fait place au repos. Elles servent par les alternatives de crispation & de relâchement qu'elles occasionnent , à fondre & à résoudre les obstacles qui peuvent naître dans les glandes ; elles délivrent le corps des maux , que leur guérison imprudente y laisse au contraire. Mais après tout , suivant les idées de M. Boerhaave (a), ces fièvres ne disposent à la longévité , qu'en enlevant des obstacles , qui , s'ils n'existent pas , n'étoient pas en état de nuire.

Il faut donc commencer de bonne

(a) *Aph. n. 457.*

heure à penser à son corps, & observer exactement la proportion qui doit exister entre la somme des excréments & celle des alimens. Les grands travaux sont interdits, puisqu'ils produisent dans les jeunes gens même la rigidité.

Les travaux de l'esprit desséchent & endurecissent encore plus ceux du corps (a), sur-tout quand ils sont joints aux vieilles & aux fortes méditations, il faut donc les écarter. Des exercices légers, un repos proportionné à l'exercice, une diète légère, humectante, sont les secours que l'on doit employer de bonne heure, quand on veut parvenir à un grand âge. Il faut, en un mot, diminuer l'intensité de la vie, quand on veut en prolonger la durée.

Dans les choses qui nous environnent, il faut choisir celles qui peuvent le moins produire de sécheresse & de densité, & qui par conséquent s'opposent toujours à la callosité & à l'induration. Ces précautions sont moins nécessaires jusqu'à l'âge de cinquante ans ; mais elles le deviennent extrêmement, lorsque la callosité & la rigidité des vaisseaux commencent à se former.

(a) *Cels, lib. 1. cap. 2.*

C'est alors qu'en conservant le plus qu'il est possible la santé, il faut commencer à faire usage d'un régime humectant & rafraîchissant ; il faut éviter les chaleurs âcres & seches de l'atmosphère, qui, dissipant beaucoup par la transpiration insensible, laissent les fibres seches, qui même, suivant la théorie de M. Boerhaave & du Chancelier Bacon, dissipent les esprits animaux, qu'il importeroit au contraire de répercuter & de laisser séjourner dans la machine. Il est certain que quoique les suppressions subites de transpiration produisent des symptômes violens, une habitude de moins transpirer conserve le corps plus frais & plus humecté.

On remarque que, toutes choses étant égales, on trouve beaucoup plus de vieillards dans les Pays froids que dans les Pays chauds. La vieillesse y étoit, dit-on, beaucoup plus commune, avant que nous y transportassions nos liqueurs & nos esprits fermentés, remedes pernicieux contre les rigueurs des saisons. Après les Pays froids, les lieux ombragés de beaucoup de forêts, où une transpiration abondante des plantes entretient toujours une atmosphère humide autour des corps humains, sont les lieux favorables

à la longueur de la vie. Les Prés arrosés de ruisseaux ont le même privilège ; les maladies & la mort appartiennent aux lieux arides , sablonneux , peu fertiles.

C'est sans doute pour cette raison que M. Boerhaave met au rang des exercices salutaires , ceux de l'agriculture. On doit en convenir , pourvu qu'on entende par ces travaux , non pas ceux auxquels sont condamnés les malheureux qui sont courbés sous le poids des fardeaux , & qui supportent tout le faix du jour , mais ceux que nous présente le Laboureur dépeint par Virgile , donnant des ordres au milieu de la campagne , & faisant devant lui couper ses moissons ou fouler sa vendange ; tantôt voyant traire ses troupeaux , tantôt occupé à compter ses génisses. Cette belle simplicité de la vie champêtre , éloignée du luxe des Villes , du désir insatiable d'amasser , & de l'ambition , source intarissable de chagrins & de remords , mérite bien d'être chantée par les Poètes ; s'il est impossible de la retrouver aujourd'hui , du moins leurs Vers sont d'aimables leçons qui nous apprennent à la regretter ; du moins tout nous invite dans ces belles Poësies , à la médiocrité & à la sobriété qu'on peut trouver plutôt dans les champs , que par-tout ailleurs.

La vie oisive & contemplative des Moines qui tient l'esprit dans la médiocrité des désirs, & qui fait naître dans l'ame l'état le plus doux qu'on y puisse imaginer, l'espérance, sans la fatiguer par des craintes & par des passions, est un acheminement à la longueur de la vie chez les Anachorettes; joignez-y la nourriture réglée & peu assaisonnée dont ils font usage, la boisson simple à laquelle ils s'en tiennent, on verra aisément pourquoi nos Cloîtres sont remplis de vieillards respectables. Le Chancelier Bacon attribuoit la longueur de l'âge des Moines, & la vieillesse si généralement répandue dans tous les Ordres sacrés, à la pratique des austérités qui endurcissent le corps; mais quoique beaucoup d'Ordres soient austères, on mange communément assez, dans quelque Institut que ce soit, pour soutenir les travaux du corps ou de l'esprit, qui, sans être pénibles, sont cependant suffisans pour occuper. L'austérité tombe plus sur le peu de choix & de délicatesse, que sur la quantité des alimens: d'ailleurs l'endurcissement que produiroit le jeûne, seroit plutôt contraire à la longueur de la vie, qu'il ne pourroit lui être utile. Nous ne périssons point par corruption,

nous ne nous conservons point par dessèchement ; & garantir un corps mort de la pourriture , ou un corps vivant de la rigidité , sont deux choses tout opposées.

Les relâchans , à l'intérieur & à l'extérieur , peuvent suppléer en quelque façon à tous les avantages du climat , du régime de vie. L'usage où étoient les Anciens de se baigner , après le bain , de retenir les esprits animaux qui seroient portés à s'évaporer par le relâchement que procure l'action de l'eau , en se frottant d'huile & en se couvrant de poudre , étoit une méthode salutaire , qui tendoit à produire la souplesse dans les vaisseaux , & à retarder la vieillesse. Ces précautions avoient été introduites par les habitans des Villes , dans des climats plus chauds que le nôtre ; elles n'entroient point dans les mœurs grossières des Gaulois & des Germains , qui , dans un air plus tempéré , habitoient des Pays couverts de forêts. Au surplus , tant que les passions , les chagrins environneront de tous côtés les hommes , il est inutile de songer à leur prolonger la vie au-delà de ses bornes naturelles. Ces préceptes de précaution sont écrits pour les Médecins , mais il seroit dangereux que les Particuliers s'appliquassent trop à

cette étude hazardeuse. Il est plus avantageux pour eux de s'étudier à être bons Citoyens , que de mériter le reproche que faisoit Platon à Hérodicus & aux sectateurs de la Gymnastique , Qu'ils oublioient la République & les plus essentiels des devoirs , pour prolonger une vie inutile , & pour jouir d'une santé qui , n'étant d'aucun usage pour l'Etat , lui étoit à charge , & d'un exemple pernicieux.

Portons donc nos soins sur la santé des hommes utiles , & sur la vie agitée. Elle l'est ou par les occupations qu'on s'est faites à soi-même , ou par les passions qui la troublent & qui la bouleversent.

Les hommes qui méritent le plus notre attention , sont les gens utiles à la Patrie , qui ne vivent pas pour eux-mêmes , & qui sacrifient leurs jours à l'utilité de leurs Concitoyens. Quelles que soient leurs occupations , on peut en général les diviser & les ranger en deux classes ; les uns sont les bras de l'Etat , font un exercice violent ; les autres plus sédentaires , lui prêtent un ministère plus tranquille. Cette classe contient une subdivision toute naturelle de ceux qui , sans fatiguer leur esprit , sont occupés à des
métiers

métiers sédentaires, & de ceux dont tout l'art consiste dans la réflexion, la méditation, & le travail d'esprit.

Les hommes qui sont livrés par leur état à des exercices violens, doivent perdre plus d'humeurs utiles, que le reste des hommes; il leur est permis par conséquent de réparer davantage. L'action des vaisseaux est plus forte, le cœur élance les liqueurs avec plus de rapidité, la vie est dans son plus haut degré d'intensité, il est donc à souhaiter que les matieres que l'on leur donne à briser leur présentent plus d'obstacles, & s'alterent moins vite. Cette nourriture leur évitera les inconvéniens d'une réparation trop fréquente, ou d'une voracité insupportable, qui les rendroit moins propres aux usages auxquels ils sont destinés. Leurs organes ont une force excessive. Cette espece d'hommes digere des substances, dont peu d'autres pourroient faire usage. C'est ainsi que le pain de seigle le moins fermenté, & les légumes, servent de nourriture aux soldats & aux laboureurs. L'orge, & le miel dont Galien fut si fort incommodé, étoit la nourriture ordinaire des payfans. Les Nègres qui sont esclaves en Amérique, mangent le riz, le mays, le millet, sans

aucune autre préparation que le broyement, qui leur ôte la peine de le mâcher. Les mucilages les plus forts & les plus condensés, qui se divisent le moins aisément, font la base de leur nourriture & doivent la faire; il en résulte plusieurs avantages. Le ventricule & les intestins plus long-tems pleins, forment pour le diaphragme un point d'appui qu'il n'a plus, quand l'estomac est vuide & languissant; ce qui fait qu'on ne peut pas aisément travailler aux ouvrages de force, quand on est à jeun. La digestion de ces alimens plus longue, occupe plus long-tems la bile, elle en devient moins âcre. Le chyle passe dans le sang dans des intervalles plus longs; il répare ainsi petit à petit les pertes continuelles de la machine. Ses principes plus éloignés de l'état ordinaire des animaux, tiennent plus long-tems contre les efforts redoublés de la circulation, & fournissent des principes utiles, dans le tems que d'autres alimens feroient déjà depuis long-tems devenus excréments.

Les alimens légers n'affouviroient pas la faim qu'excite chez eux une humeur plus âcre & plus atténuée, qu'elle ne l'est chez les autres hommes. Il y au-

roit de la cruauté à exiger des gens qui sont occupés à un travail forcé & continuél, des jeûnes, ou une abstinence des choses qu'on appelle *mal-saines*, uniquement parce qu'elles sont lourdes, & presque impossibles à digérer à d'autres estomacs : ce seroit précisément la même chose, si l'on vouloit faire fermenter l'avoine pour la donner aux chevaux. La foiblesse humaine a été la source des préparations diverses que l'on a inventées, & que l'on fait souffrir aux farineux (a). Les fruits & les herbes potageres ne sont pour les gens forts & robustes, que des assaisonnemens salutaires.

Il ne faut cependant pas croire que les forces de ces hommes leur permettent de manger indifféremment toutes sortes de nourritures : on peut dire en général qu'ils sentent moins les excès ; que les inconvéniens qui sont semés sur les pas des autres hommes, existent moins pour eux : mais l'habitude de manger constamment du gibier & des choses putrides, est pour leurs forces même une habitude destructive. Ces principes atténués ne les nourrissent pas ; ils leur ôtent même leurs véritables

(a) *Hipp. de priscâ Medicinâ.*

forces ; l'estomac a cet empire sur les nerfs , que lorsqu'il contient quelque chose de putride , il agit sur tout le genre nerveux , l'affoupit , l'appesantit , jusqu'à ce que toutes les parties putrides , devenues promptement excrémenteuses par leurs excès , soient sorties du corps.

Cette espece de fatigue du corps ne doit appartenir qu'à l'âge meur & formé ; si telle est la destinée d'un enfant , qu'il soit obligé de s'y livrer avant le tems , il doit alors manger , à proportion , davantage qu'un homme adulte qui seroit dans le même cas. Sa nourriture doit être la source de son accroissement. Ses alimens seront choisis plus tendres & moins condensés , relativement à sa constitution ; mais la quantité doit en être plus grande. Le sommeil sur-tout doit en faciliter la distribution , & procurer aux fibres d'autant plus de relâchement , qu'elles ont été plus serrées & plus tendues dans la journée. Les Capitaines qui ont des Soldats jeunes , dont le corps n'a point encore atteint sa juste proportion , s'ils veulent que leur taille augmente & se façonne bien , doivent avoir soin de ne les point trop fatiguer ; il ne faut pas les laisser oisifs , mais leur

permettre plus de repos qu'aux gens formés, sur-tout ne point les laisser courber sous les fardeaux : on en tirera un jour un profit plus réel, qu'on ne le feroit par des efforts prématurés, qui les rendroient incapables d'augmenter leurs forces.

L'espèce d'hommes auxquels ces préceptes s'appliquent, ignorant les choses les plus ordinaires, consultent peu les règles de la Médecine : c'est à ceux qui les conduisent à avoir pour eux de la prudence. Ils doivent ménager leur âge, leur tempérament, & ne leur faire courir que les dangers nécessaires. Après de longues courses, & lorsque les solides sont énérvés, il ne faut point leur laisser se surcharger l'estomac. Epuisé comme toutes les autres parties du corps, ce viscere ne peut point alors prêter son ministère à la digestion. L'accident le plus ordinaire qui suit ces repas précipités, est de revomir ce qu'on a mangé ; sinon les alimens croupissans se corrompent, & préparent le corps à la putréfaction, d'ailleurs si ordinaire dans les Armées.

C'est un soin essentiel qui doit les occuper, que de faire succéder des repos longs aux travaux forcés ; sans cette

précaution, la distension des fibres les mènera bientôt à la rupture, ou à la foiblesse.

Il faut encore retrancher du volume de la nourriture aux Artisans & aux Soldats, lorsqu'ils ont souffert des sueurs excessives : alors on doit donner à la nourriture un caractère & des qualités humectantes & rafraîchissantes.

Lorsqu'on est obligé de leur faire changer de climat & d'alimens, on peut les sevrer d'une partie de leurs alimens, pour les y accoutumer petit à petit. Le caractère même de la nourriture, qui est nouvelle pour l'estomac, lui tient lieu d'obstacle & de difficulté. Il est vrai qu'il faut aussi en moins exiger de travaux, car ils sont moins nourris. Nos Marchands d'esclaves Nègres, & les habitans des Colonies d'Amérique, qui veulent tirer un long profit d'hommes qui leur coûtent cher, ne font pas travailler leurs esclaves aussitôt qu'ils les ont achetés ; ils les préparent au nouveau genre de vie qu'ils leur destinent, par la diète, par les bains, ne les forcent pas de travailler, ou ne le font que peu-à-peu. On peut consulter le Pere Labat sur ces précautions.

L'eau est la boisson naturelle de tous les hommes, cependant elle ne peut pas leur suffire; & si on lit l'Histoire générale des Peuples, on verra qu'il n'en est presque point dans tous les âges, qui n'ait cherché à la rendre plus agréable & plus utile. On comprendra la raison de la nécessité qui a forcé l'espèce humaine à chercher des secours hors de la nature, si l'on fait réflexion que l'observation démontre que dans les chaleurs de l'été, lorsque l'on est obligé de faire des travaux forcés, l'eau ne suffit pas. A peine se mêle-t-elle avec les liqueurs, elle est forcée & chassée hors du corps, par l'action des muscles qui augmentent le mouvement du sang dans les artères; elle est rapidement présentée à la surface du corps, & sert de véhicule à ce qu'il y a de plus fin & de plus volatil dans les liqueurs. Il faut tâcher de choisir alors pour boisson des liqueurs qui ayent la qualité de resserrer un peu les extrémités des vaisseaux, qui, sans condenser les liqueurs, s'y unissent, leur fournissent une partie aqueuse qu'elles leur attachent & qu'elles fixent avec elles. Telles sont, suivant la théorie de Boerhaave, les liqueurs

acidules , légèrement savonneuses , qui ont la propriété d'étancher la soif , en adhérant plus aux parties que l'eau commune , en combattant davantage & la chaleur , & l'espece d'acrimonie que la soif excite dans le pharynx & dans la bouche.

Les Romains donnoient pour boisson à leurs Soldats , dans les longues marches qu'ils leur faisoient faire , & pendant lesquelles ils étoient énormément chargés , deux tiers d'eau & un tiers de vinaigre ; les citrons , les limons multipliés dans les Pays chauds , s'offrent , pour ainsi dire , aux voyageurs sur leur passage.

Les plantes aigrettes se trouvent dans tous les pays de l'Univers où l'on peut porter la guerre , & peuvent aisément suppléer à la petite biere , au petit cidre , au vin léger & peu spiritueux , dont nous faisons usage dans nos climats plus septentrionaux.

Une des choses auxquelles Hippocrate fait la plus grande attention dans un climat , celle pour laquelle on doit aussi avoir une très-grande considération dans la guerre & dans les voyages , c'est la salubrité , ou l'insalubrité des eaux,

L'eau est simple par elle-même. C'est un élément qui est le véhicule de tous les changemens intérieurs qu'éprouvent tous les corps sublunaires, à l'exception peut-être des métaux. Mais on la trouve si rarement simple, qu'à peine les efforts de l'art peuvent-ils parvenir à lui donner son exacte simplicité (a). Celle que les hommes emploient pour leur usage, est mêlée d'une infinité de minéraux particuliers, soit pierreux, soit salins, soit métalliques; pourvu que ces substances ne frappent point le goût, ou que leurs effets ne soient point évidens, on trouve des gens qui s'en accommodent. La pesanteur spécifique, la légèreté des eaux, les croûtes qu'elles laissent dans les tuyaux par lesquels elles passent, tout cela est indifférent à la plûpart des hommes : cependant ces qualités sont si peu indifférentes, qu'Hippocrate leur a attribué, à juste titre, le privilège d'être la cause, ou de la santé, ou de plusieurs maladies (b); & il a été suivi dans ses observations par plu-

(a) Voyez *Nieuventyt*, liv. 2. chap. 4.

(b) *De aëre, locis & aquis.*

fieurs Médecins habiles (a) ; mais dans le sujet que nous traitons, ce travail feroit déplacé ; & nous sommes d'autant plus dispensés d'en parler, que plusieurs autres Médecins l'ont fait avec succès (b).

Une classe de Citoyens aussi nécessaires que ceux dont avons parlé, sont ceux qui, ne menant pas une vie plus oisive, sont cependant plus sédentaires ; les uns, comme nous l'avons dit, ont l'esprit occupé, les autres exercent des arts plus vils ; & sans prendre d'exercice, ils vaquent paisiblement à leur ministère.

Elevés à ces travaux dès l'enfance, ils n'ont pas la force, ni la vigueur des soldats ou des laboureurs : la partie seule dont ils travaillent est plus forte, ou les doigts dont ils se servent ont plus d'adresse ; leurs propriétés particulières consistent dans ces deux points principaux, plus d'adresse & de force dans les parties qui agissent dans leur métier,

(a) *Claromontius, de aëre, locis & aquis Angliæ.*

Klein, de aëre, aquis & locis Agri Erbacensis.

(b) *Vid. Boerhaav, Elementa Chimiæ, tom. 1, de aquâ.*

plus de délicatesse & de foiblesse dans les parties qui sont passives, courbées, ou comprimées. La posture courbée qui leur est propre à presque tous, les vapeurs des métaux qu'ils manient, les particules des corps sur lesquels ils travaillent, contribuent encore à leur donner des maux particuliers, ou des délicateses qui n'appartiennent qu'à eux. On reconnoît ces Artisans à leur air foible. Leurs jambes sont souvent cagneuses, leur taille mal proportionnée; ils affectent dans leur contenance la posture qui est familière à leurs travaux; ils sont souvent malades, & sont sur-tout fort à plaindre, quand ils sont obligés d'exercer leur art paisible dans des climats mal-sains. Malgré tous les inconvéniens qui sont attachés à la vie trop exercée, les travaux forcés éloignent du moins les causes humorales des maladies. Si ces travaux font approcher la vieillesse à pas précipités, du moins la vie exercée donne-t-elle une santé actuelle; ici, au contraire, les forces sont peu de chose; les vaisseaux ont peu d'action: les corps étrangers admis dans la masse des humeurs, n'en sont point chassés avec force. Ajoutez-y la malpropreté ordinaire à la misère de ces

fortes d'états, l'on verra aisément pour-
quoi les maladies épidémiques commen-
cent toujours par cette espece de peuple.

Quand le repos du Dimanche ne fe-
roit pas un juste tribut que nous payons
à Dieu qui l'a commandé, l'utilité de
notre corps devroit nous engager à l'ob-
server ; le repos après les travaux, est
nécessaire dans l'agriculture, il faut ac-
corder quelque chose à la foiblesse de
nos organes. Les ouvriers des Villes doi-
vent partager ce jour entre la priere &
l'exercice ; l'une élève leur esprit, leur
apprend à porter leur pensée sur des
choses sublimes, & au-dessus de la por-
tée ordinaire de leur imagination, elle
lui donne un aiguillon salutaire & un
motif de réflexions ; l'autre exerce leur
corps, donne un ton à leurs solides, &
à leurs liqueurs une atténuation qui leur
manque.

On remarque entre ces Artisans beau-
coup plus de gens gras, qu'entre les
soldats & les laboureurs ; mais on y
trouve moins de densité & de pesanteur
spécifique.

On peut se convaincre de cette vé-
rité, en plongeant dans l'eau un corps
gras, & un corps robuste & dense de
pareil volume, le corps dense s'enfon-

cera bien plus vîte que celui qui est plus gras ; la graisse , les humeurs , les parties solides même , sont moins denses dans l'un que dans l'autre.

C'est sur-tout à cette espece d'hommes que la sobriété est nécessaire. Leurs alimens doivent être le contraire de ceux qui conviennent aux premiers ; le suc des viandes , le pain bien cuit & bien fermenté , peu de mucilages difficiles à briser , & solides , en tout peu d'alimens , parce qu'ils font peu de dépense. Les fruits d'été , les substances sujettes à s'aigrir & à fermenter dans l'estomac , doivent être presque bannies de leur régime. S'ils peuvent y tenir place comme savonneux , ils sont fort à craindre , si l'estomac ne les embrasse pas bien , alors la quantité considérable d'air qu'ils contiennent , se développe , gonfle leur estomac , produit des vents , des coliques & des aigreurs. Si ce viscere , premier organe de la digestion , est bon , il ne peut se conserver que par la sobriété ; si les sucs & les solides n'ont aucun défaut , il ne faut pas laisser les uns se relâcher , les autres croupir , de peur qu'ils n'en acquierent ; la chose est plus aisée aux Artisans sédentaires , qu'à ceux dont l'esprit travaille. Ceux-là sont

gais & contens, charment leurs travaux par des chants, & leur digestion dans les premières voies peut se bien faire. Aussi doivent-ils être attentifs à bannir de leur régime tout ce que le plaisir a inventé de contraire à la modération dont ils doivent composer leur vie. Ils faut qu'ils évitent soigneusement l'yvrognerie, ils peuvent tout au plus faire usage d'une quantité médiocre de vin; & ce vin, ils doivent le choisir, ou rouge & généreux, ou blanc & léger; le premier doit être trempé d'eau, le second doit être pris modérément. Ils ne doivent pas non plus multiplier les boissons aqueuses, qui, sous prétexte de laver le sang, affoiblissent les solides, & n'emportent de ce liquide que les parties les plus fines, les plus utiles & les plus atténuées. Ils ne peuvent avoir d'excuses légitimes dans l'usage que plusieurs d'entr'eux font des liqueurs ardentés; elles ne servent qu'à racornir leur estomac, & à retarder leur digestion. Leur estomac ne doit point être exposé à la fatigue, ainsi il ne doit point être aiguillonné. Leurs humeurs sont disposées à croupir, elles n'ont pas besoin d'être encore coagulées par un agent étranger. Les apéritifs, les légers

amers qui divisent les liqueurs qui affermissent les solides, sont presque les seuls préservatifs qu'ils doivent se permettre contre des maux, dont la sobriété seule suffiroit pour les garantir, s'ils sçavoient l'observer.

L'usage des plantes légèrement antiscorbutiques, qui donnent un peu d'action aux solides & aux fluides, sont pour eux d'un usage salutaire.

Les règles que nous prescrivons à nos Artisans, sont aussi celles qui appartiennent à la plûpart des femmes oisives de corps & d'esprit, auxquelles les amusemens les plus vains servent d'occupation. Les fibres chez elles sont plus minces encore, & plus irritables que chez cette espece d'hommes. Il faut agir prudemment dans les assaisonnemens qu'on leur conseille. Toute espece d'aigre développé fait un effet très-violent sur leur estomac qui, presque toujours dans les femmes de nos pays, est languissant, & cependant irritable par la moindre chose. Trois causes concourent à le rendre misérable, la premiere est la sympathie extraordinaire qu'a ce viscere avec la matrice, en second lieu, l'oisiveté qui régne même dans la plus belle éducation des femmes : plusieurs

femmes ont l'esprit fort orné, capable de s'occuper de grandes choses; mais on n'en trouvera pas une, dans celles qui vivent avec opulence, qui sçache ce que c'est que l'exercice. La matrice souffre de cette oisiveté, & a beaucoup de peine à se développer; elle prépare ainsi des tourmens à l'estomac, rendu d'ailleurs foible & délicat, par l'inaction qui nuit aux digestions.

La troisieme est leur habillement qui, dans nos Pays est propre à empêcher l'action du bas-ventre, la circulation & la sécrétion des liqueurs dans cette partie, & à produire dans la poitrine des étouffemens; mais il est inutile de nous arrêter sur cet inconvénient que nous ne corrigerons pas, puisque de grands hommes, & qui avoient le droit de parler, l'ont essayé inutilement (a).

Une femme, quand elle n'a pas ses règles, doit se conduire comme un homme sage, en raison de ses forces & de son exercice; quand elle les a, il faut qu'elle mange moins, le sang joue un rôle dans tous les viscères abdominaux

(a) Voyez M. Vinslow. *Mém. de l'Acad.*
ann. 1740.

pendant ce tems , & il est rare que l'estomac ne donne pas alors des marques évidentes de sa souffrance.

L'étude & la méditation auxquelles nous devons ce qui fait l'ornement le plus brillant de l'humanité , & la distinction la plus réelle des hommes entr'eux , a souvent , selon la remarque de Celse , été aussi nuisible au corps , qu'utile à l'esprit : on pourroit compter un grand nombre de belles ames que cette louable intempérance a précipités vers une mort prématurée , & qui ont mérité de nous des regrets anticipés. Beaucoup de vrais Philosophes ont sacrifié à l'étude les plaisirs , les honneurs & les richesses , & n'en ont remporté pour fruit que des infirmités. A Dieu ne plaise que le soin de la santé nous porte jamais à conseiller à quelqu'un de s'écarter du sanctuaire des Sciences ; mais si nous voulons conserver un homme de Lettres , & appliqué à l'étude , il faut beaucoup plus de soin que pour un homme placé dans toute autre circonstance.

Dans l'étude & dans la méditation , on trouve deux sortes de vices ; le premier est une vie toujours sédentaire , le second est l'attention continuelle de l'esprit. Nous sçavons déjà ce que nous

devons penser des effets de la vie sédentaire ; mais quel est l'effet d'un travail d'esprit , combiné avec cette vie sédentaire ?

Le travail d'esprit , & l'attention profondément fixée sur un objet , occupe l'ame , & laisse toutes les fonctions du corps en suspens ; tout est interrompu , ou du moins se fait d'une manière bien plus languissante. Si vous considérez l'extérieur d'un homme entièrement appliqué à son objet , vous le verrez dans une espèce d'extase. Il ne voit , n'entend , ne respire qu'à peine. Si vous prenez son pouls , vous le trouverez égal , développé , mais lent. Les évacuations se suspendent ; il ne transpire , n'urine point. Les évacuations reparoissent , quand le travail est fini. Cette distraction des sens est aussi la suspension des fonctions ; on oublie la nécessité de la réparation de la machine , elle est aussi moins nécessaire. Tout le mouvement est dans l'ame ; il y en a moins dans le corps. On rapporte que l'Algébriste Viette fut trois jours sans manger , trois nuits de suite sans dormir , pendant qu'il cherchoit à reconnoître un chiffre que le Cardinal de Richelieu vouloit découvrir. On ne peut comparer l'état produit dans la machine

par le travail & l'application , qu'aux effets du chagrin & de la crainte , dans lesquels l'esprit de même occupé d'un objet , ne peut se distraire par aucun autre.

Nous avons déjà dit , & c'est une remarque qu'il ne faut point oublier dans l'œconomie animale , que les solides acquierent une habitude par la répétition de l'action. Ainsi les gens qui ne se distraient point sur les justes sujets de chagrin qu'ils ont , en acquierent l'habitude de juger de tout mélancoliquement ; & les hommes qui sont accoutumés à méditer , acquierent la promptitude & la facilité de fixer leur esprit , de concevoir & de résoudre les problèmes. Mais ils font une perte bien réelle , du côté des digestions , & de l'exercice des autres fonctions.

Il faut donc regarder l'étude & la méditation comme une espece de vie intérieure , qui se fait aux dépens de l'extérieure , & qui nuit à la végétation de la machine. Il n'est pas étonnant que les corps humains , nés pour labourer la terre , ne soient infiniment dérangés dans leurs fonctions , quand ils sont transportés si loin de leur institution. L'estomac des Gens de Lettres fait moins de

fonctions ; leurs fécrétions font plus lentes , leurs humeurs moins travaillées , la posture même qu'ils prennent naturellement en étudiant , nuit à l'action des muscles du bas-ventre & du diaphragme , par conféquent à l'expulfion des alimens hors de l'estomac , des excréments hors des intestins , à la fécrétion de la bile : auffi les gens de Lettres font-ils affez généralement conftipés ; leur fommeil devient mauvais , & par des raifons empruntées du corps , & par l'habitude où font les fibres d'être tendues. La veille produit de nouvelles veilles ; c'est un vieux axiome de Médecine démontré par l'expérience. Ils defféchent , maigriffent , accumulent de mauvais fucs , deviennent fujets aux infirmités ; & l'on remarque que leur tête dans leurs maux s'affecte toujours , plutôt que chez les autres hommes.

La Philosophie & la vie qu'elle entraîne avec elle , eft donc de tous les instituts de vie le plus contraire à la nature , fi l'exercice , la fobriété & la régularité de la conduite n'en réparent les défauts. Nos gens de Lettres , juftement curieux de toutes les pratiques de l'Antiquité , devroient imiter les anciens Philosophes qui à la méditation ont toujours joint l'exercice.

Il est fort singulier que dans des âges où les excès étoient moins ordinaires, où les maladies étoient moins fréquentes, on ait eu plus de soin de la conservation de la santé, que dans les siècles postérieurs, où la nature humaine a certainement beaucoup perdu de son ancienne vigueur.

Des Lieux publics construits pour l'exercice, épargnoient aux Gens de Lettres la perte irréparable du tems; le bain même étoit un exercice salutaire pour eux, dans lequel ils subissoient par degrés les plus grandes alternatives de l'atmosphère, & où ils excitoient des oscillations très-vives dans les fibres; par lesquelles ils leur donnoient de l'appétit au mouvement, & empêchoient les sucres de croupir. Ces bains étoient toujours accompagnés de frictions sur les membres qui font un exercice salutaire, & que nos Gens de Lettres devroient sur-tout rappeler pour leur santé. Au défaut de ces précautions, les promenades à pied doivent être forcées chez eux, de façon à suppléer en quelque sorte à cette espèce de suspension de fonctions, dans laquelle les jette leur extase philosophique.

La première attention d'un Philosophe

phe doit être de ne point travailler ni méditer, pendant que son estomac digere. Plusieurs d'entr'eux dorment un peu pendant ce tems ; s'il résulte quelque inconvénient du sommeil, c'est surtout de prolonger l'intervalle qui doit être entre le repas & le travail, & de les obliger à être plus long-tems sans rien faire. Car les sucs étant repompés par des vaisseaux relâchés, pendant qu'ils sont encore dans un état de crudité ; ils sont portés dans le sang avant leur maturité, & la bouche se trouve pâteuse, & même la tête est pesante après le sommeil. Le tems qui suit les repas peut être plus avantageusement employé à des entretiens philosophiques, qui ne fatiguent pas, qui aident l'action de l'estomac, par l'état tranquille qu'ils procurent à toute la machine.

Il y a tout autant d'inconvéniens à s'exercer après le repas, qu'à se livrer au sommeil (a), Sanctorius même croit que l'exercice est plus dangereux. Ses inconvéniens sont opposés à ceux du sommeil ; il pousse à la transpiration, quand toutes les forces du corps doivent

(a) *Vid. sect. 5. passim.*

se concentrer sur l'estomac. Quand une fonction de cette importance se fait, il faut que le corps & l'esprit soient oisifs.

Le tems de l'exercice ne peut guères être fixé que sept heures après le repas, puisque Sanctorius exige que la première & que la seconde coction soit faites (a); alors l'exercice fait autant l'application des matieres cuites & utiles, que l'expulsion de celles qui sont devenues excrémentielles. Dans cet intervalle, à peine a-t-on eu deux heures à donner au travail; mais quand une fois on a fini l'exercice, qui peut n'être que d'une heure, mais vif & forcé, on peut reprendre le travail, s'y livrer tout entier, & pour ainsi dire, s'y ensevelir. Beaucoup de Médecins croient cependant que l'exercice ne peut être que très-utile, pendant la seconde coction. Le mouvement augmenté, disent-ils, forme une assimilation plus prompte; mais il ne faut qu'avoir un peu réfléchi sur la nature de la coction & de ses effets, pour sentir que la précipitation du mouvement doit nuire à sa perfection. Il est un tems donné dans lequel la nature

(a) *Sect. 5. Aph. 23.*

opere avec la plus grande perfection. Ce tems ne doit être ni trop accéléré, ni trop retardé. Quand la coction est faite, les excréments ne demandent plus qu'à se séparer des matieres utiles ; c'est alors que l'exercice produit les plus grands effets.

Dans cet arrangement, il reste encore aux Gens de Lettres la plus grande partie de leur vie pour le travail. Même en leur supposant deux repas, les heures précieuses de l'aurore, celles qui précèdent leur premier repas, sont celles qu'ils doivent se ménager avec le plus d'attention ; il leur restera bien plus de tems, s'ils ne font qu'un repas. Ils peuvent suppléer à l'autre par deux heures différentes de la journée, où ils prennent assez peu de nourriture, pour que l'estomac l'embrasse sans peine, & le digere sans fatigue ; mais alors il faut augmenter la dose de l'exercice, de peur que deux de ces repas sans conséquence, ne soient une source de crudités dans les humeurs.

Le choix des alimens est essentiel aux Gens de Lettres. Des substances qui contiendroient beaucoup de mucilages sous un petit volume, seroient trop condensées, & trop difficiles à digérer pour des organes peu actifs. A la place de ces substances,

substances, on doit employer les plus légères, celles qui, brisées aisément, donnent un mucilage qui ne présente point à la digestion des difficultés qu'un estomac fort & vigoureux peut seul résoudre. Il est fort à souhaiter de trouver même dans ces substances un aiguillon qui aide la digestion de l'estomac, tels sont tous ceux qui portent un caractère aromatique. Le sel marin a la facilité d'aider la digestion plus que toute autre substance : sa qualité laxative est d'autant plus à rechercher, que presque tous les Gens de Lettres sont sujets à être constipés. On trouve encore cette propriété dans la jeune laitue, & c'est pour cela que Plin prononce qu'elle est *sapientium ventribus amica*. La qualité savonneuse des herbes potageres & des fruits, est pour les Gens de Lettres un préservatif contre la mélancolie, à laquelle la vie sédentaire & la difficulté des digestions les rendent si sujets.

La bile par leur moyen coule aisément, jouit de tous ses aiguillons ; & même la mélancolie commençante peut se guérir sans autre secours, que le suc conservé de ces fruits, la distraction, la dissipation & l'exercice.

Il faut cependant remarquer que les

herbes potageres font beaucoup plus avantageuses pour les Gens de Lettres, que les fruits, sur-tout que les fruits crus. Le suc de ces dernieres substances est tout prêt à fermenter & à gonfler l'estomac. Il s'en développe une quantité d'air prodigieuse qui, dans les intestins paresseux, peut produire beaucoup de maux. Galien ne se permettoit, entre les fruits, que les figues & les raisins secs. Ces fruits contiennent peu d'air, & fermentent peu. Un autre inconvénient des fruits, est de s'aigrir dans un estomac foible, & l'aigre développé est l'ennemi mortel des Gens de Lettres, comme étant une source de mélancolie. C'est un levain qui se multiplie dans des estomacs sans action, qui détruit l'activité de la bile.

Il vaut mieux que les Gens de Lettres ne fassent point usage d'assaisonnemens, que d'en prendre de putrides ou d'acides. Les uns & les autres ont des inconvénients opposés; mais leurs estomacs sont susceptibles de tous les inconvénients. Après tout, ces ames divines, détachées des choses terrestres, peuvent s'en tenir à du pain bien cuit & bien léger, aux volailles jeunes & tendres, avec peu de viande de boucherie & les

fruits cuits, & conservés dans le sucre. Il faut qu'ils évitent les vins terreux & grossiers, qui fixent & arrêtent la digestion. Il peuvent se permettre ceux qui contiennent des principes apéritifs, qui donnent un léger aiguillon aux digestions; les vins blancs, ceux qui ne sont point foncés en couleur, & qui ne contiennent pas beaucoup d'esprits.

Mais c'est une douce erreur pour les Gens de Lettres, que l'usage presque universel qu'il font du café après leurs repas. Cette décoction d'une semence brûlée, contient une huile âcre, mêlée avec l'eau dans une longue décoction, par l'intermede d'une partie saline; il en résulte une espece de savon mal lié, amer, aromatique, qui fait les délices de ceux qui veulent digérer promptement. La décoction de café est échauffante; elle augmente l'action des solides, des nerfs, & la qualité active du sang. L'expérience apprend qu'elle aide la digestion dans l'estomac & dans les intestins, qu'elle augmente & précipite la transpiration insensible. Elle peut être permise à ceux qui sont gras, dont l'estomac languit, qui ont beaucoup de glaires, ou les principes du sang peu & mal liés; mais elle doit être interdite à ceux qui

ont les fibres trop tendues & trop seches. Elle peut habituer au travail, car elle donne aux fibres une tension contre nature ; mais les gens que l'exercice de l'esprit a desséchés, doivent la regarder comme un poison. Cette semence devoit être rangée plutôt au nombre des remèdes que des alimens, & je puis assurer avec sincérité, que j'en ai vu une application très-heureuse dans une affection somnolente, le corps du malade ayant été vuïdé suffisamment.

Après avoir parlé de ces hommes que la passion seule de l'étude affecte, il est naturel d'examiner quelle espece de régime convient aux différens états de l'esprit troublé & agité par les autres passions. On doit distinguer deux sortes de passions.

Les unes sont vives, frappent l'ame avec fureur, l'emplissent toute entiere, & peu après font place à la raison. Telle est, par exemple, la colere. On a vu des hommes transportés de fureur, après avoir mangé, vomir tout à coup. Une pareille émotion de l'esprit trouble le corps de fond en comble, & détruit ses fonctions. Il est inutile dans un état aussi violent de boire ou de manger ; si l'on boit, ce doit être de l'eau froide, de l'eau

de fleurs d'orange, celle de tilleul faite pour calmer, pour rappeler à eux-mêmes les sens égarés. On doit penser la même chose de la douleur subite & violente, le plus souvent mêlée de colere, comme l'est celle des enfans. Les passions qui méritent particulièrement notre attention, sont les passions lentes & habituelles, où l'ame souffre constamment. Telles sont la tristesse, la crainte, le chagrin. Quel est l'état des gens plongés dans ces affections de l'ame? c'est une attention fixe & permanente à des objets désagréables, dont l'esprit entièrement occupé procure dans les organes une espece de suspension & de langueur, d'autant plus capable de détruire la digestion, que de quelque côté que l'esprit se tourne, il ne peut trouver aucun repos. Dans l'étude du moins, si l'ame quitte l'objet dont elle est affectée, elle se retrouve toute entiere à elle-même, & avec la joie d'avoir bien fait. Cette joie ranime le corps abîmé par la réflexion, & lui redonne une force nouvelle. Cette ressource ne se trouve pas dans la tristesse. Aussi est-il impossible de supposer une tristesse soutenue pendant long-tems, sans qu'elle dégénere en maladie. Dans les plus courts accès de

tristesse, la nature tâche de se défaire du fardeau qui lui est imposé par des soupirs réitérés.

Dans ces passions lentes, le suspens général où sont toutes les fonctions, est extrême, & produit une langueur universelle; la digestion n'est possible que des choses, pour ainsi dire, toutes digérées, comme dans la foiblesse & dans l'épuisement. Un spasme particulier s'est emparé du cœur, la diète qui convient aux maladies aiguës est celle qui convient à ces passions. On doit seulement faire entrer dans leur régime des substances capables de donner aux solides un aiguillon, aux fluides plus de mobilité; le vin, non pas austère, mais léger, pétillant, spiritueux, mêlé avec de l'eau, est une ressource pour eux. Les sels volatils, les gommes aromatiques sont les remèdes des suites de cet état.

La joie immodérée produit de même le spasme & la suspension des fonctions; mais elle est rarement longue, à moins que la folie n'en soit la compagne. Quand elle est modérée, c'est l'état le plus heureux du corps humain, où tout est dans l'ordre le plus naturel, où la transpiration se fait bien, & où la seule règle applicable soit de fuir l'excès. Pour

une tristesse médiocre, comme elle se dissipe aisément, elle prévient les règles de la médecine, & ne les écoute pas.

CHAPITRE III.

Sur les différens Régimes qu'exigent & les climats, & les saisons.

IL est peu d'animaux qui soient également répandus dans tous les climats ; chaque espèce paroît confinée dans un espace de terrain que la nature lui a accordée, elle n'a jamais passé les bornes qui lui ont été prescrites. Si quelques oiseaux semblent changer de séjour & fuir pendant une partie de l'année les climats qu'ils habitent dans l'autre, la crainte de la disette, les rigueurs d'une saison qu'ils sentent approcher, sont les causes de leur fuite ; ils cherchent à se procurer une température toujours égale, une nourriture toujours abondante.

Le corps des animaux brutes n'a pas apparemment la propriété de s'endurcir tantôt aux rigueurs du froid, tantôt à l'ardeur brûlante du Soleil ; ou du moins

ils n'ont pas l'art de se nourrir de plantes & de substances vers lesquelles leur instinct ne les porte pas.

L'homme seul a le droit de s'accoutumer dans tous les climats de la terre ; elle est toute entière à lui : il y trouve de quoi suffire à ses besoins, il s'y multiplie, il n'y éprouve que des différences qui ne font pas varier son espèce, & qui ne lui ôtent aucune de ses propriétés essentielles.

Il en coûte cependant aux hommes pour se transplanter ; & avant qu'ils aient acquis dans leurs fibres & dans leurs humeurs le ton & les qualités proportionnées au pays qu'ils viennent habiter, ils ont plusieurs révolutions à éprouver, que l'expérience a appris à connoître : elles sont si marquées & si palpables dans les Colonies que les Européens ont établies en Amérique, qu'il n'est aucun voyageur qui n'en soit instruit : elles sont d'autant plus évidentes, que les climats dont on éprouve les variations, sont plus différens entr'eux.

Il est rare que ces révolutions se passent sans fièvre & sans une maladie décidée, qui change, pour ainsi dire, l'homme, & qui forme son tempérament sur un nouveau modèle.

Les Voyageurs même qui passent le tropique pour la première fois, au rapport de Purchas, sont avertis par les Navigateurs les plus expérimentés, de se soumettre à quelques remèdes, & surtout de se faire saigner; sans cela, l'impression des nouveaux climats qu'ils vont parcourir, pourroit produire dans leur santé une violente altération, capable peut-être de les conduire à la mort.

M. Stubbes (a) nous a rapporté l'exemple d'une maladie appelée *Calentura* en Espagnol, qui n'est autre chose qu'un délire violent & convulsif; sans être accompagné de fièvre évidente, il entraîne vers le plus grand danger. Cette maladie régnoit dans l'équipage du vaisseau sur lequel il étoit, lorsqu'il approcha du tropique, & disparut ensuite.

Il est bien moins étonnant que ces révolutions se fassent sentir dans la machine humaine, qu'il ne l'est au contraire que les Mortels, d'une structure si frêle & si délicate, s'accoutument à des excès si violents.

L'homme est un composé singulier de force & de foiblesse, il est constitué de

(a) *Philosoph. Transm. ann. 1677. n. 673.*

façon à pouvoir tout souffrir, quand il peut endurcir sa machine & l'appriivoiser aux excès. Quand elle n'a pas acquis cette propriété, quand elle a laissé ses forces dans l'inertie & dans la langueur, le moindre changement est un excès pour elle.

Sydenham remarque qu'une fièvre bénigne, mais qui dure cependant quatorze jours, est très-ordinaire à ceux qui changent de pays, quoique le climat, les mœurs & le régime soient supposés les mêmes; c'est ce que nous voyons tous les jours à Paris dans les Colléges & dans les Séminaires, où l'on envoie de tous côtés des hommes dans leur première jeunesse, & dont la texture est délicate. Il en est peu qui ne tombent légèrement malades, en arrivant pour la première fois dans une Ville, dont il est après cela si difficile de les arracher. Quand ils en sortent, la même chose leur arrive, quoiqu'ils retournent dans leur patrie, malgré les prérogatives que l'on attribue communément à l'air natal.

Mais il est aisé de concevoir comment il est difficile de s'accommoder à un nouveau climat dont l'air nous est étranger, puisque les révolutions ordinaires des saisons n'épargnent guères que

les gens robustes , puisqu'à force d'observations , on est venu à pouvoir prédire de loin quelles maladies nous menacent , lorsque les saisons se succèdent avec précipitation , & sans nuances intermédiaires.

Leur effet est si évident , que dès l'enfance même de la Médecine , Hippocrate (*a*) nous a laissé des présages infaillibles sur les effets que nous devons attendre de la froideur du vent du nord , de la chaleur humide du vent du midi ; prédictions qui , faites dans la Grèce , ont été depuis vérifiées en Italie par Varron , par Galien ; en France , par le grand Baillou , une des colonnes de l'Ecole de Paris ; en Italie , par Sanctorius , & de nos jours , par MM. Dodart , Ramazzini , Arbuthnot , Keill , les Médecins de Breslaw , les Académies des Sciences , de France , d'Ecosse & d'Angleterre , & sur-tout par l'illustre M. Huxham. Consultez Prosper Alpin & Bonnius , l'un sur la Médecine des Indes , l'autre sur les Observations précieuses qu'il a faites en Egypte ; vous trouverez

(*a*) *Seçt. 2. Aph. 5. 6. 7.*
Epid. lib. 1. & 3. passim.

toujours les mêmes observations vérifiées.

Les climats & les saisons ont les mêmes sources d'action ; dans les uns & les autres , l'aspect du Soleil fait la principale différence : c'est le même astre qui produit tantôt la chaleur , tantôt le froid , tantôt la sécheresse & l'humidité , qui forme les combinaisons de ces qualités. C'est au seul cours du Soleil qu'on doit rapporter toute la variété des saisons.

Pour les climats , quoique l'on ne puisse pas reconnoître d'autres sources générales de leurs différences que l'action puissante du Soleil , il en est cependant quelques-unes de moins évidentes ; elles sont enfantées par la disposition de la terre même & de l'atmosphère qui l'environne , soit qu'il faille admettre le concours du Soleil , soit que cet astre ne joue que le second rôle ; telles sont les différentes qualités de l'air , sa pesanteur , sa légèreté , son plus ou moins de ressort , les différentes exhalaisons qui le remplissent , & qui le rendent ou impur ou salutaire. Les montagnes enfantent plusieurs especes de climats ; les uns sont plus profonds , les autres plus élevés ; la croupe d'une montagne , sa cime ,

sont dans des positions qui font varier l'atmosphère à une très-petite distance. On voit d'un côté, les fleurs du printemps, de l'autre, les fruits de l'automne ; plus loin l'ardeur d'un été violent brûle & dessèche tout : la neige & un froid rigoureux occupent le nord de la montagne & son sommet ; mais après tout, ces variétés sont des différences secondaires sur lesquelles nous porterons nos vues, quand nous aurons examiné les grandes différences de la chaleur, du froid, de la sécheresse & de l'humidité.

Ces qualités si évidentes des climats & des saisons ont encore, indépendamment de leurs degrés, une infinité d'actions différentes, suivant le sujet sur lequel ils tombent. Il est bien différent d'être né dans les sables de l'Afrique sous la ligne entre les tropiques, ou d'y avoir été transporté ; d'éprouver la chaleur d'une saison brûlante pendant deux mois, ou d'y rester exposé pendant la moitié de l'année.

Mais avant tout, il ne faut pas confondre l'action de la chaleur & du froid sur des corps mécaniques, avec celles que ces qualités peuvent exercer sur les corps vivans des hommes. Notre première attention doit se porter sur deux proprié-

tés particulieres à la nature animale ; l'une est d'engendrer de la chaleur, l'autre est d'avoir les fibres sensibles.

Le corps des hommes a la propriété d'engendrer par lui-même de la chaleur, indépendamment de toute cause extérieure ; elle sort de son propre fond, soit que l'homme vive dans un climat brûlant, soit que son destin l'ait exposé aux plus violentes rigueurs de l'hiver ; il semble qu'il tire de cette source intérieure le même nombre de degrés de chaleur. Dans un air brûlant, il s'approche davantage du degré de chaleur de l'atmosphère ; dans le froid, il s'éloigne plus des qualités de l'air, pour lui il varie peu, & si l'on s'en rapporte aux expériences de M. Douglass (a), il ne varie pas.

M. Martine (b) Physicien plein de sagacité, par le calcul de la vitesse du sang & du diamètre respectif des vaisseaux, prétend nous prouver que la chaleur doit être la même dans toutes les parties du corps, si nous les supposons également éloignées des impressions

(a) *Vid. Douglass. de calore naturali.*

(b) *Vid. Martine de calore animalium, & vol. 3. Essays medical of, Edimburgh.*

extérieures de l'air ou des corps froids. Son calcul emprunté de la proportion des diamètres & du nombre des vaisseaux capillaires, établi d'après les Anatomistes les plus illustres d'Angleterre, peut être très-bien fondé, si nous admettons avec lui, que la chaleur est excitée dans notre corps en raison doublée du mouvement & du frottement du sang contre les parois des vaisseaux. Cette cause de chaleur une fois admise, elle doit être dans tout le corps, en raison directe des vitesses, & en raison inverse des diamètres.

Mais comme beaucoup d'Auteurs illustres, entr'autres Messieurs Stevenson (a) & Douglass, ont embrassé d'autres opinions; nous ne nous attacherons pas à celle de M. Martine, quoiqu'elle ait été celle de M. Boerrhaave.

Il nous suffira de sçavoir que réellement l'observation de M. Martine est vraie, même indépendamment de ses calculs. Le corps humain engendre à-peu-près la même chaleur dans toutes ses parties, quoiqu'il la perde plus aisément dans les endroits exposés aux im-

(a) *Edinburgh medical Essays*, tom. 4.

pressions de l'air , & les plus éloignés du centre de la circulation.

Supposez un homme dont les pieds soient bien couverts , ainsi que toutes les autres parties de son corps , qu'il se porte bien , pour que la chaleur soit dans l'ordre général de la nature ; & pour qu'aucune partie n'ait des prérogatives d'action sur l'autre , supposez encore qu'il soit endormi , approchez alors le thermometre de chacun de ses membres , quand une fois cet instrument aura pris le degré de chaleur animale , il ne variera plus , quelque partie qu'il touche.

Nous n'entreprendrons pas ici de discuter la plûpart des opinions des Auteurs. Il est cependant essentiel en général , de sçavoir si la chaleur dépend du fond des liqueurs même , comme Willis , Lower & Stevenson entre les Modernes , l'ont pensé ; ou si les solides y ont quelque part , comme MM. Douglass , Martine & la plûpart des Auteurs modernes l'établissent. Nous ne balançons pas un moment à nous décider en faveur de ce dernier sentiment.

En effet , sans répéter ici les preuves que M. Martine a accumulé sur cette matiere , combien de fois ne voyons-nous pas la chaleur augmenter par l'ac-

tion seule des solides, devenue plus vive & plus violente, sans que les humeurs puissent y avoir d'autre part, qu'une part secondaire? Les irritans extérieurs qui échauffent une partie, sans intéresser les autres, n'en font-ils pas une preuve complète? Dira-t-on que le mouvement intestin des humeurs est plus violent dans cette partie, sans se communiquer au reste des liqueurs, qui cependant se succèdent mutuellement, & varient continuellement dans le même endroit du corps? Le pouls n'est-il pas augmenté dans l'exercice, avant que la chaleur soit plus vive & plus violente; & celle-ci au contraire ne suit-elle pas la force de la circulation?

La seule tension augmentée subitement dans les fibres par la colere, par quelque passion vive, produit une quantité considérable de chaleur; & comme Hippocrate (a) l'avoit remarqué, un froid cuisant qui resserre vivement les fibres, est suivi si-tôt que sa cause cesse, de la chaleur la plus brûlante. Le seul resserrement des vaisseaux a-t-il produit le froid? la force de la circulation produit à son tour dans ces vaisseaux res-

(a) *Lib. de priscâ Medicinâ,*

ferrés un frottement considérable dont l'effet est bientôt une ardeur violente ? Il ne faut pas s'attendre que la chaleur augmente toujours en proportion exacte des efforts du cœur & des vaisseaux ; la chose n'est pas possible. M. Martine l'a démontré. D'ailleurs il est rare que l'érection des vaisseaux soit général : une partie est relâchée , pendant que l'autre est tendue ; ce qui fait que l'on ne peut avoir une comparaison exacte de la circulation , même dans les fièvres les plus ardentes.

Nous regarderons donc la chaleur animale comme dépendante des causes mécaniques , dans lesquelles les solides & les fluides ont une part égale. Du concours de leur action , il résulte pour l'homme 92 degrés de chaleur du thermometre de Fahrenheit , & deux ou trois degrés de plus pour les enfans & pour les femmes. Cette constitution est à-peu-près la même dans tous les hommes , dont les solides sont également tendus , secs , vibratiles , où les fluides également denses , parcourent un cercle aussi étendu.

Rien ne peut faire varier cette chaleur , que la variation des causes qui la produisent. Elles luttent dans un tems

rigoureusement froid contre l'atmosphère : elles semblent lui céder, quand elle est trop brûlante ; & si l'on en croit M. Douglass, une atmosphère dont la chaleur seroit égale à celle de l'humanité, lui épargneroit la peine d'en engendrer de nouvelle.

Le froid de l'atmosphère fronce au contraire les fibres, & leur donne plus de force pour engendrer de la chaleur, quoique son impression actuelle la détruise ; si elle persiste, la chaleur animale prendra le dessus, ou le froid sera donc porté à un degré absolument destructeur.

Au surplus, il ne s'agit point dans l'examen que nous avons à faire des effets de la chaleur, de celle que peut engendrer le corps humain. Il faut regarder ici l'homme comme un être qui partage avec tous les autres êtres les bienfaits du Soleil. Il faut voir quels changemens produit cet astre dans la machine. Dans cet examen, la seconde propriété dont nous avons déjà parlé, sa sensibilité est peut-être plus importante encore que la chaleur qu'il enfante. C'est elle qui lui fait sentir les excès, c'est par elle qu'il s'apprivoise avec eux, lorsqu'il y est exposé par des nuances,

& des gradations insensibles. C'est elle qui fait la différence d'un homme né dans un climat, ou d'un homme qui est obligé de s'y transporter ; & c'est elle qui va nous diriger dans l'examen des effets des climats & des saisons sur notre machine.

La chaleur sur laquelle nous allons porter nos premières recherches, comme étant une qualité plus active que le froid, & dont les effets sont beaucoup plus universels, est toujours dans l'univers. Elle est l'agent de la végétation, & de tous les mouvemens intérieurs qu'éprouvent les corps sujets, suivant les loix de la nature, à être changés & altérés. Nous ne connoissons sans elle, ni accroissement, ni nourriture, ni réduction des corps en leurs principes. On l'a appelée l'ame de l'univers, & c'est avec raison, puisque c'est par elle que tout vit, que tout s'augmente & se renouvelle : quand elle est diminuée, tout semble mort, languissant, engourdi ; quand elle reparoit, elle donne une grace nouvelle à l'univers ; suivant ses différens degrés, elle change ses productions, leur donne plus ou moins de vigueur. De-là les hommages que tant de peuples divers ont rendu au Soleil, dont l'appar-

reil brillant & les bienfaits sembloient devoir faire naître la plus pardonnable de toutes les idolâtries, si l'on n'eût dû bientôt reconnoître dans la régularité même à laquelle il est asservi, les ordres d'une main plus puissante qui dirige son cours.

Au reste, l'action par laquelle la chaleur produit la fécondité de la terre, & combine les élémens, en se servant de l'eau, a été pour nous un objet de travail dans notre première Partie. Nous n'en parlerons plus. Il faut ici exposer ses effets mécaniques sur le corps humain, en suivant pour guide M. Boerhaave (a), & en divisant le corps humain en deux corps différens l'un de l'autre pour les propriétés. Le premier n'est qu'un être mécanique, le second est un être organisé & sensible.

L'effet le plus univoque & le plus universel de la chaleur, selon M. Boerhaave, est la raréfaction & l'expansion des corps auxquels elle donne un plus grand volume. Cette propriété fuit les degrés de la chaleur & la densité des corps. En

(a) *Vid. Boerhaav. Chem. tom. 1. sect. 2. de igne.*

général, plus un corps est dense, plus il résiste à sortir de l'état dans lequel il est une fois posé : ainsi un corps dense admet moins de raréfaction ; mais quand il l'a une fois admise, il la conserve plus long-tems. Il n'est point de corps connu qui ne suive cette loi, & qui n'obéisse à la raréfaction que la chaleur tend à produire en lui. Les métaux, les diamans, les corps les plus durs, les liquides les plus légers ; tout y obéit, en raison de sa densité. L'air, ce corps si délié, si subtil, perpétuellement exposé au Soleil, troublé par des nuages, agité par mille autres causes, est dans une espece d'oscillation perpétuelle, de raréfaction, de condensation, qui fait varier sa pesanteur spécifique ; c'est cependant cet agent si léger, si continuellement troublé, qui dirige absolument la vie des hommes.

Indépendamment de cet effet général de la chaleur qui existe dans les corps les plus simples, comme dans ceux qui sont plus composés en raison de leurs densités ; il en est encore trois qui appartiennent aux corps mucides, dont les solides de notre corps aussi-bien que nos liqueurs, tirent leur origine, dont ils sont pénétrés & abreuvés, & auxquels ils se rapportent.

Le premier de ces effets est l'évaporation de l'eau, le second est la fusion des corps huileux ; & le troisiéme est le mouvement intestin des liqueurs.

L'évaporation de l'eau est toujours constante dans la nature, parce qu'il y a toujours assez de chaleur dans l'atmosphère pour élever l'eau en vapeurs. Dans les plus grands froids, la glace même s'évapore, ainsi que la neige, suivant les expériences de M. Gauteron (a) ; & lorsque l'on rompt les bassins couverts de glace, l'eau qu'elle recouvre, répand beaucoup de fumée, même dans les climats les plus froids du Nord (b) ; malgré le froid relatif qui nous pénètre, la nature est toujours animée par la chaleur, soit qu'elle l'enfante dans son sein, soit qu'elle la reçoive du soleil. L'homme transpire en tout tems ; il est vrai que la cause de sa chaleur est en lui.

L'évaporation, toujours d'autant plus grande que la chaleur est plus considérable, est un effet de la dilatation des liqueurs & du mouvement que la chaleur y produit.

(a) *Mém. de l'Acad. ann. 1709.*

(b) *Vid. Hamberger, de frigore.*

La fusion des huiles est de même un produit de la dilatation de leurs parties pénétrées de chaleur. On peut dire avec M. Boerhaave, que l'eau même n'est rendue fusible, que par un degré de chaleur très-médiocre, & qu'il fixe au 33^e degré du thermometre de Farenheit : il en faut un bien grand, pour fondre absolument les huiles animales ; mais du moins on peut, sans craindre de se tromper, prononcer qu'elles sont d'autant plus dures que le froid est plus grand, & d'autant plus fusibles, qu'elles sont exposées à une chaleur plus considérable. Il en est de même des huiles concretes, & des résines des végétaux.

Enfin la dernière action de la chaleur sur les corps dont nous parlons, est le mouvement intestin qu'elle excite dans les liqueurs & dans les corps solides, dont les parties ne sont unies que par une glu humide, capable encore d'être mise en mouvement ; ce mouvement dépend de la raréfaction, il est la source de la végétation & de la vie de l'univers. Il se trouve dans le corps animal, où toutes les liqueurs ne sont pas emportées par un mouvement prompt & rapide. Le mouvement, dans une chaleur douce, est lent & insensible ; il ne donne

donne aucun mouvement à une substance légère qui flotteroit sur une eau qui n'auroit que cette chaleur ; plus vif , il fait tourner légèrement les corps posés sur l'eau ; plus violent , il agit avec force , il se tourne en ébullition , & devient tout-à-fait destructeur.

Ces effets appartiennent à la chaleur considérée dans tous ses degrés , mais ils ne lui appartiennent pas avec la même force. La chaleur qui paroîtra subitement , produira une raréfaction subite , qui seule peut avoir des effets évidens ; ce n'est que dans sa continuation que l'on doit rechercher les effets des trois autres propriétés.

Si le corps humain composé de solides & de liqueurs qui circulent dans les vaisseaux , mais considéré comme un corps absolument mécanique , est exposé à un degré de chaleur , quel qu'il soit , pourvu qu'il soit sensible & subit , toutes les parties de son corps se raréfient ; mais en suivant la loi des densités , les fluides éprouvent une bien plus grande raréfaction que les solides , ils doivent donc occuper un espace proportionnellement beaucoup plus grand. Qu'en arrive-t-il ? Ils forcent le diamètre de leurs vaisseaux , & si ceux-ci ne cèdent pas , le sang

s'ouvrira un passage. De-là tant d'hémorragies ou de pléthores au printems, où les phénomènes de la chaleur naissante sont d'autant plus violens, qu'ils sont subits & inattendus. Tel est le premier effet d'une chaleur trop subite, nécessairement destructive, si elle paroît avec violence, & sans aucuns degrés intermédiaires.

Si c'est de l'atmosphère que dépend cette chaleur, l'effet destructif est encore plus grand, parce que l'air raréfié n'a plus le même poids spécifique; il ne comprime & ne borne pas si bien l'expansion des vaisseaux de la superficie du corps, mais sur-tout de la poitrine. Le sang n'est pas si bien foulé, il n'acquiert pas tant de condensation.

Cette pléthore apparente peut cesser aussi-tôt que la chaleur cesse, & alors les vaisseaux gardent un diamètre plus grand que le volume des liqueurs qui se condensent, ne paroîtroit l'exiger.

Si la chaleur continue, si elle augmente, soit qu'on suppose cette augmentation sensible, soit qu'elle soit graduée, ses effets ne sont plus ceux d'une chaleur subite, la raréfaction s'accroît par degrés; mais les autres effets de la chaleur se font mieux sentir, la transpiration insen-

fible est plus grande ; l'évaporation plus forte , rend la masse des liqueurs plus sèche ; les parties huileuses se mêlent davantage au sang , & quoique dans l'état naturel la graisse soit fluide , suivant les observations de Ruysch , elle se résorbe davantage , parce qu'elle s'affine & s'atténue. La transpiration sera plus huileuse , les urines plus chargées d'huile , la bile plus abondante , c'est ce que l'expérience journalière démontre , & dont l'homme le moins instruit peut se convaincre lui-même.

Dans les saisons chaudes , le mouvement intestin augmentant , toutes les parties seront plus atténuées & plus affinées ; elles seront encore rendues telles par la résorption des matieres qui , n'ayant qu'un mouvement lent , sont plus exposées à l'uniformité du mouvement intestin.

D'un autre côté , si l'évaporation produit la sécheresse , la sécheresse des fibres augmente leur tension & leur vibratilité ; la sécheresse des fluides rend le frottement plus grand ; de-là la facilité à se condenser. Ainsi l'atténuation & la condensation dans les liqueurs seront plus fortes , l'action des solides plus grande , ou , ce qui revient au même , la vie

prise en elle-même, aura une plus grande intensité dans la chaleur.

Tels sont les effets mécaniques de la chaleur continuée, si on la compare aux corps humains dans un degré supportable; l'expérience démontre ce que la raison seule indiquoit.

En effet, dans nos climats tempérés, si-tôt que la chaleur est une fois établie, les linges dont nous nous couvrons se salissent plus vite, notre urine est plus chargée, la transpiration est plus abondante, nous maigrissons, nous sommes sujets aux dévoimens bilieux, nous avons plus de soif, moins d'appétit pour les animaux, sur-tout pour le gibier; nous ne respirons qu'après les fruits; les desirs vifs de l'amour se font sentir, il semble que nous soyons rajeunis.

Les habitans des pays chauds sont plus bruns que nous; & à mesure que nous avançons vers des climats plus méridionaux, les teints brunissent, la maigreur devient plus grande, la sécheresse paroît dans tout le corps, les cheveux sont noirs & crépus, les odeurs des parties génitales sont plus fortes & plus puantes; les appétits vénériens plus violens; le sang est plus noir, au rapport des Médecins qui ont exercé leur art

dans ces contrées ; il est plus dense , & les os même de chevaux Africains sont plus denses que les os de chevaux de nos pays , au rapport d'Arbuthnot : il en est sans doute de même des os des hommes ; & pourquoi la chose ne feroit-elle pas , puisque les arbres même de ces contrées nous fournissent des huiles plus pesantes. Tels sont les effets de l'évaporation & de la condensation chez les hommes.

Les effets de l'atténuation n'y sont pas moins évidens. Toutes leurs maladies sont produites par des humeurs âcres & bilieuses , les évacuations y sont promptes & considérables , le sang se fait jour par-tout , leurs sueurs sont immodérées ; de-là tant de maladies , dont nous ne voyons que des diminutifs en Europe.

Ces flux hépatiques , ces dyssenteries , ces tenesmes dont Boutius nous a laissé la description (*a*) , ces fièvres pestilentielles qui , au rapport de Prosper Alpin , régneront à Alexandrie & au Caire , feroient-elles tant de progrès , si elles ne tomboient sur des corps qui y sont si disposés par la chaleur de leur climat (*b*) ?

(*a*) *Vid. Bontius de Medicinâ indor.*

(*b*) *Vid. Prosp. Alpin. de Med. Ægypti lib. 1. cap. 14. & 15.*

Le mal de Siam qui est devenu épidémique à nos Colonies, trouve-t-il de même entrée en Europe ? La mélancolie, espece de putréfaction particuliere, n'est-elle pas plus commune en Syrie, à cause de l'ardeur du climat ; & seroit-elle devenue si familiere à nos Etats, si les alimens aromatiques & huileux que le luxe a introduits dans nos cuisines, n'avoit enfanté dans nos humeurs une chaleur étrangere, une atténuation artificielle ? De-là mille maux qui nous sont étrangers, & que nos Peres ne connoissoient pas.

Ces effets généraux de la chaleur sont, pour ainsi dire, dirigés par ses degrés & par sa constance ; ils existeroient, quand même l'homme seroit dénué de nerfs, & l'on peut remarquer qu'ils ont les mêmes effets sur les plantes. Les saisons & les pays chauds produisent plus d'aromates, de graines plus seches & plus huileuses, des tiges plus arides : les sels sont plus volatils, les huiles plus pesantes ; mais tous ces objets ont été traités dans notre premiere Partie, nous ne parlons ici que de la chaleur supportable. Nous sçavons que ses bornes sont étroites, & que peu de degrés de plus que ceux que l'on éprouve dans les climats

les plus chauds, feroient périr les habitans de la terre.

Ces effets mécaniques & généraux étant une fois posés, ils nous serviront de boussole pour étudier les effets de la chaleur sur l'homme sensible & animé. Ces effets varient suivant les degrés. Ainsi pour pouvoir les mieux concevoir, nous diviserons les degrés de chaleur que peut éprouver un corps vivant, en trois différens.

Nous fixerons le premier à la cessation du froid, telle qu'est, par exemple, la douce chaleur que nous sentons, lorsqu'il se fait un dégel; ce degré peut appartenir à différens états de l'air. Dans un froid modéré, un peu plus de chaleur produira le même effet. Il suffit que le changement de sensation se fasse du froid au chaud, car les augmentations de chaleur ne suivent plus les mêmes loix. De ce degré jusqu'aux plus grandes chaleurs de nos étés, dans un climat tempéré, nous n'en compterons qu'un, & le dernier renfermera tous ceux qui peuvent s'accroître jusqu'à ce que la chaleur soit insupportable & destructive.

On sent bien que ces degrés sont absolument arbitraires, qu'ils en contiennent une infinité d'autres; il suffit que

leurs nuances se trouvent renfermées dans ceux dont nous parlerons ici.

On voit encore que la chaleur est une sensation relative à l'état dans lequel l'homme se trouve ; ce n'est pas absolument par le thermometre qu'on peut mesurer les effets de la chaleur par rapport aux hommes , c'est plutôt par la différence qui est entre l'état duquel ils sortent , & celui dans lequel ils entrent. L'expérience la plus ordinaire & la Physique la moins relevée en donnent des preuves sur lesquelles nous n'insisterons pas. Il suffit que d'après ce peu de remarques , on sente de combien de variations doivent être susceptibles les degrés de chaleur , dont nous allons examiner les effets.

Tous les effets du premier degré de chaleur sur les fibres sensibles , se terminent à l'agrément & au plaisir. Après avoir souffert les rigueurs de l'hiver , le corps harassé , tendu , resserré , semble avoir reçu un développement nouveau , il paroît dans toutes les fibres un relâchement qui les porte à l'inertie , mais qui semble la cessation d'un éréthisme. Le pouls est moins ferré & plus plein , parce que les liqueurs sont plus raréfiées , & les solides moins ferrés & moins ten-

cus. La même raison fait qu'on a souvent mal à la tête dans les tems de dégel, ou que les anciennes cicatrices souffrent : on se trouve comme transporté dans un printems subit, quoiqu'il y ait encore un froid réel dans l'atmosphère ; on n'a pas la vivacité & l'activité qui accompagnent ordinairement les grands froids, mais à sa place, on jouit dans tout le corps d'une espece de paix & de tranquillité, qui semble le remède des maux qu'on a soufferts par le froid.

Dans cette espece de chaleur relative, les sensations jouent le premier rôle. L'air moins condensé agit moins sur les poumons, une ombre de raréfaction se fait sentir ; mais le relâchement des fibres sensibles en est le plus grand effet, aussi s'en faut-il de beaucoup que la transpiration augmente, & que les excréments sensibles diminuent en même proportion. Toute sensation devient habitude, aussi dans les dégels, lorsque la première sensation s'est fait sentir, si l'air ne garde que ce premier degré de chaleur, le froid reprend bientôt ses droits. Le lendemain du dégel, on recommence à s'en plaindre, on a perdu cette aménité procurée dans les fibres

par la diminution de la rigueur de la saison trop froide.

Dans le second degré de chaleur, nous enfermons tous les degrés par lesquels nous passons communément dans nos climats tempérés. Leur effet sur le corps sensible & animé, est plus ou moins vif, selon les nuances qui sont plus ou moins marquées entre ces degrés. La chaleur est un sentiment relatif à nos sens. Ainsi pendant que le printems parcourt ses périodes, avant que de se changer dans la saison brûlante de l'été, tous les jours nos solides acquierent plus de relâchement, nos fluides plus d'expansion. La transpiration & l'évaporation se font de plus en plus, les excréments sensibles diminuent; mais il est rare que ces nuances se fassent si imperceptiblement, qu'il n'y ait aucune variation entr'elles. Tantôt l'atmosphère est plus chaude, tantôt elle est plus froide. L'air est de tous les corps, celui qui éprouve le plus d'oscillations successives; il est dans un mouvement continuel, il nous presse, comprime nos organes avec une pesanteur & une élasticité qui varie de momens en momens. La chaleur est sujette à des alternatives continuelles, surtout au printems dans les climats tem-

pérés, aussi les fibres sont-elles dans des oscillations perpétuelles qui répondent à celles de l'atmosphère. Au bout de huit jours, le degré du thermomètre qui marquoit la chaleur, est celui qui nous marque une sensation évidente de froid. Ces alternatives sont salutaires, quoique quelques Particuliers en ressentent des effets pernicioeux : elles donnent l'entrée à la matière nutritive dans les fibres, elles l'y logent & l'y resserrent ; mais de plus elles endurecissent & fortifient les fibres sensibles de telle sorte qu'elles sont en état de résister aux excès de la chaleur qui bientôt prend le dessus.

Cette remarque nous apprend d'où vient au printemps la nouvelle vigueur que notre corps semble avoir acquise, pourquoi nous croissons davantage dans cette saison, & pourquoi le développement qui s'est fait dans notre machine, semble avoir donné à nos fibres plus d'activité.

On ne peut pas rapporter ces changemens à la seule chaleur : la chaleur par elle-même relâche, produit la raréfaction, comme on l'a dit plus haut ; elle rend plutôt paresseux & engourdis, qu'actifs & vigilans. Les premières chaleurs du printemps semblent nous inviter

au sommeil, & nous rendre plus lourds que nous ne l'étions ; double effet dépendant également & du relâchement des fibres, & de la raréfaction des liqueurs. Mais les alternatives de froid modéré & de chaleur que l'on ressent dans cette saison, & qui, suivant les expériences de M. Hales, servent beaucoup à la végétation des plantes, rendent nos corps plus fermes & plus agiles ; deux qualités qu'Hippocrate a fait dépendre des variations de l'atmosphère (a).

L'été au contraire par sa chaleur nous abbat ; quelque peu de nuances que cette qualité ait dans ses progrès, jamais elle n'affecte les nerfs avec vivacité, à moins qu'elle ne soit brûlante, & par conséquent poussée à un degré destructeur. La chaleur est l'amie des nerfs, dit Hippocrate avec raison, cependant supposons-la continuée pendant quelque tems ; l'évaporation, la transpiration trop grandes séchent les solides, & produisent des humeurs approchantes de la solidité. Les nerfs eux-mêmes participent à la sécheresse, ils sont relâchés ; mais si quelque cause que ce soit leur donne trop de tension, alors la langueur & l'amour de

(a) *De aëre, locis & aquis.*

l'oisiveté se tournent en activité violente, incapable de modération ; il semble que les fibres ne soient pas capables d'avoir des oscillations douces.

Mais c'est sur-tout dans le dernier degré de chaleur, telle qu'on l'éprouve dans les jours les plus chauds, & dans les contrées les plus brûlantes, qu'il faut suivre ses effets. Nous les verrons à leur plus haut point, & de-là, en les diminuant, nous les distribuerons mieux dans leurs classes.

L'abattement est excessif, il dégénère, dans le tems de la journée le plus chaud, en une nécessité insurmontable de dormir. Tous les peuples qui habitent ces contrées, ont été forcés de partager leurs travaux en deux, de chercher les asyles les plus profonds contre le soleil, de se livrer au sommeil pendant une partie de la journée, ils aiment mieux prolonger leurs occupations jusqu'au milieu des ténèbres. La chaleur ne fait aucun effet sensible sur chaque fibre en particulier. On éprouve une fatigue générale, une anxiété, une impuissance au travail, ce qui a fait donner à la chaleur le nom d'ami incommode.

Les sources générales de cette anxiété se rapportent à deux points prin-

cipaux, le premier est la foiblesse & le relâchement des nerfs & des vaisseaux. M. Boerhaave, & les Auteurs qui regardent les esprits animaux comme une émanation de nos liqueurs, nous donnent aussi, comme une cause de cette foiblesse, l'évacuation que fait la chaleur excessive de la partie la plus subtile de nos humeurs, & par conséquent de nos esprits. Mais si cette partie est capable de s'évaporer, les conduits de la peau ne doivent-ils pas être toujours assez ouverts pour leur laisser une fuite libre, même en hyver. Il nous suffira de sentir combien la chaleur relâche les nerfs, sans nous embarrasser des causes inconnues qui dirigent leurs mouvemens.

Une seconde source aussi puissante de cette incommodité, est le peu d'effet que peut avoir l'air raréfié sur le sang dans la poitrine. En effet l'action d'une chaleur considérable produit une oppression marquée, c'est elle qui nous fatigue d'abord, qui fait que nos vêtemens nous importunent, & que nous cherchons l'air frais, à quelque prix que ce soit. Le sang ne trouve pas dans l'air qui lui est appliqué immédiatement, le rafraîchissement qu'il a coutume d'y trouver, comme M. Boerhaave l'a démon-

tré par une expérience irréfragable. Le diaphragme ne peut pas se fixer avec force , ni servir d'appui dans les exercices.

Les vaisseaux qui sont à la surface du corps ne sont point rafraîchis , & ne communiquent point à l'intérieur du corps le froid qu'ils ont coutume d'emprunter de l'atmosphère. Nous cherchons tous un élément plus dense & plus froid ; l'eau qui absorbée humecte , qui rafraîchit & qui comprime d'avantage la surface du corps , semble nous donner une force nouvelle , & réparer ce que la chaleur détruit. M. Boerhaave nous dit que dans l'isle d'Ormus , il est des heures dans la journée où l'on ne peut vivre que dans le bain , ce qui ne dépend pas seulement de la chaleur du soleil , mais de la répercussion & de la réflexion de ses rayons , par des montagnes extrêmement blanches & brillantes.

L'inertie & le relâchement actuel des nerfs n'empêche cependant pas qu'ils ne soient très-aisés à irriter. La chaleur ne les tient que dans une espèce de suspens ; si quelque cause irritante les en tire , ils font alors des mouvemens violens , prompts , précipités. La sensation relâchante de la chaleur n'existe plus

pour eux ; ils sont entraînés par une autre cause , & jouissent du privilège de la sécheresse qui est d'être beaucoup plus susceptibles de tension , & d'avoir par conséquent des oscillations plus vives & plus promptes. Les occasions de ces irritations se rencontrent fréquemment , parce que les humeurs elles-mêmes sont plus actives , plus animées , plus capables de fournir des aiguillons. Les esprits animaux , si cette matière si subtile & si indéfinie existe réellement , doivent moins participer d'un caractère aqueux & rapide , & avoir reçu plus de puissance par l'élaboration générale des humeurs.

Cette inertie , d'un côté , cette facilité à s'en tirer & à monter à l'excès opposé , de l'autre , produit un contraste bizarre entre l'inaction , l'amour de l'oïveté & les passions les plus violentes. C'est en cela que consiste le caractère des hommes qui habitent les pays chauds , & nous nous sentons nous-mêmes dans cette disposition pendant les ardeurs de la canicule.

On est languissant pour les actions , pour les plaisirs même ; on est sans appétit , & la sobriété n'est plus une vertu ; on ne désire que le repos & les li-

queurs fraîches. On invente mille précautions pour se soustraire aux ardeurs de la chaleur, on semble ne faire autre chose que végéter. On nous rapporte l'exemple d'un grand Poète Anglois qui ne pouvoit point faire de vers dans les ardeurs de l'été (a) : M. de la Hire a connu un enfant qui perdoit sa mémoire pendant l'été, pour ne la retrouver qu'à l'équinoxe d'automne. Cependant cet homme si dégradé a une espece de fureur insurmontable pour les plaisirs de Venus ; plaisirs qui exigent de la force, & qui supposent de la vivacité dans les sensations ; il s'en épuise : il ne peut y résister.

Cette sensation doit être dans les pays chauds plus vive que toutes les autres. Non-seulement elle dépend des nerfs, mais elle est excitée encore par la présence d'une humeur qui, dans les Pays chauds plus dégagée des principes aqueux, a plus de force, plus de parties utiles ramassées sous un même volume & dont les principes sont plus affinés. Les corps des hommes & des animaux sont plus odorans, plus aromatiques, & l'on re-

(a) *Hist. de l'Acad. ann. 1707.*

marque que les aromates tirés des animaux sont de tous, les plus subtils, & ceux qui portent la sphere d'activité la plus étendue. La semence est de toutes les humeurs du corps, celle qui a le plus d'odeur & le plus d'atténuation; combien doit-elle en avoir davantage dans des pays où une ardeur continuelle exalte & brûle les principes, où le mouvement intestin que la semence souffre dans les vésicules féminales doit être si fort & si actif? De-là l'origine de ces serrails dont toute l'Asie est pleine; de-là le libertinage si commun dans les Colonies Européennes. Les hommes, dans cette disposition, se mettent peu en colere; mais lorsqu'ils croient en avoir un juste sujet, leur colere est une fureur qui ne peut s'éteindre que par la mort (a). Quoique lâches & craignant les dangers, ils sont les plus forts des hommes, & capables des plus grands efforts. Leurs maladies sont très-aiguës & très-vives, presque toujours accompagnées de convulsions. Ils en ont que nous ne connoissons pas, terribles par leur vivacité & par leurs symptomes; & sans citer

(a) *Vid. Hippocrat. de aëre, locis & aquis.*

encore Prosper Alpin , & Bontius , si l'on confronte les observations de Baglivi & de Ramazzini avec celles de Baillou & d'Huxham , on verra que l'Italie reçoit & admet plus de convulsions dans ses maladies , que la France ou l'Angleterre.

Les jours chauds de l'été produisent en petit, sur-tout s'ils sont continués pendant un long espace de tems, le même effet que les climats ; ceux-ci causent une bien plus grande altération à ceux qu'on y transplante , qu'à ceux qui y sont nés , & qui ne connoissent point d'autre patrie. Les Historiens remarquent que les conquêtes & les incursions des peuples , se font toujours faites du Nord vers les pays plus chauds ; mais bientôt les vainqueurs héritant du luxe des vaincus & de l'énervation que produit chez eux la chaleur , enfantent des races d'hommes aussi molles que ceux qu'ils ont dépouillés de leurs états. Ces peuples devenus riches , & ayant retiré l'oïveté pour prix de leurs richesses , ne peuvent pas concevoir la vivacité des Européens ; elle paroît auprès d'eux avoir quelque chose de ridicule , quoique les Européens qu'ils voient ainsi transplantés , ayent beaucoup perdu de leur vivacité , & que de retour dans notre patrie , ils nous paroissent

à leur tour, ridicules par leur gravité orientale.

Tels sont les effets de la chaleur simple & sans complication avec des qualités étrangères, soit qu'on la regarde comme cause mécanique, soit qu'on la considère comme cause de sensation; elle peut appartenir à trois circonstances différentes.

La première, & la plus importante pour ceux qui vivent dans des climats tempérés, est une chaleur de saison, telle que nous l'éprouvons dans les jours de l'été.

La seconde est celle où nous sommes transplantés dans un climat brûlant. La dernière appartient aux habitans de ces climats. Les effets généraux dont nous avons parlé appartiennent également à ces trois cas, mais ils ont cependant leurs différences.

La chaleur de l'été peut être graduée, nuancée ou subite; si elle est subite, agissant encore plus par la sensation que mécaniquement, elle produit d'abord l'abbatement le plus grand, & ce n'est que sa continuation qui fait naître les autres effets; au contraire si elle est nuancée, les effets mécaniques prennent le dessus. Mais si cette chaleur est inso-

lite , qu'elle soit parvenue à un degré que nous n'avons pas coutume d'éprouver , alors notre climat transformé en un climat brûlant , nous affecte beaucoup plus qu'il n'affecteroit en même proportion les habitans des Zones-torrides. Les gens gras souffrent beaucoup plus que les gens maigres , parce que l'huile de leur graisse échauffée relâche encore les solides , & conserve plus long-tems la chaleur de l'atmosphère. Les enfans seuls dont les fucs sont plus aqueux , conservent plus de liberté dans leurs actions. Le sommeil est inquiet , agité , parce que la transpiration poussée à la peau dans le tems qu'elle n'est pas mûre encore , irrite les nerfs de la peau , & parce qu'on ne peut pas se prémunir dans un lit contre la chaleur , comme on le fait contre le froid.

Si nous nous trouvons transplantés dans un climat brûlant , le corps éprouve toutes les incommodités & de la sensation de la chaleur , & de ses effets mécaniques ; mais la continuité de la chaleur changeant & le caractère des humeurs & le ton des solides , il est rare qu'après plusieurs mois de suite d'habitation dans ces climats , les changemens évidens ne produisent enfin quelque mala-

die qui familiarise , pour ainsi dire , avec le climat , si l'on peut en soutenir les impressions. On peut consulter sur cet article tous les Voyageurs des Nations de l'Europe qui ont fixé leur séjour ou dans des Comptoirs de l'Afrique , ou dans les Isles de l'Amérique. Le Pere Labat , entr'autres , en fournit plusieurs exemples frappans.

Pour les habitans naturels de ces climats , la sensation de la chaleur ne les frappe plus , à moins qu'il n'y ait une augmentation dans la chaleur habituelle ; mais les effets mécaniques existent tous entiers.

Ces habitans sont entr'eux divisés comme les autres hommes ; mais ils ont de plus qu'eux des degrés de sécheresse , de tension , d'atténuation & de condensation. Ils ont des pituiteux , des bilieux , des sanguins ; mais leurs pituiteux ne sont pas comparables aux nôtres , leur pituite est toujours accompagnée d'une âcreté qui la fait dégénérer promptement , leurs bilieux supportent des excès qui ne seroient pas tolérables pour les nôtres. En un mot , tout n'est que par comparaison , mais ils sont tous bilieux par rapport à nous.

Cette exposition des effets de la cha;

leur fuffit pour nous faire fentir quelles font les indications du régime que nous devons fuivre. Les effets de la chaleur fe rapprochent infiniment , foit qu'elle foit ardente dans nos climats , foit que nous la fentions dans une terre étrangere. Les corps des gens qui ne font point habitués à la chaleur , ont befoin de beaucoup plus de précautions dans leurs régimes , que ceux qui , nés pour vivre dans les climats chauds , ont contracté avec cette qualité de l'air une efpece d'habitude ; cependant dans quelque cas que ce foit , la chaleur indique toujours de fonger à prévenir l'aridité des fibres , la condensation des fucs , l'atténuation des principes.

Hippocrate prononce (a) que la boiffon abondante & légère appartient principalement à la chaleur , & qu'exceffive dans tout autre tems , elle ne peut trouver fa place que dans l'été.

Les alimens liquides font donc par la même raifon préférables dans cette faifon : plus les alimens portent de l'eau dans leurs fubftances , plus leur ufage appartient à l'été , parce qu'ils font un remede contre l'aridité que procure la

(a) *De victûs ratione falub.*

chaleur par elle-même, qu'ils suppléent à ce qui leur est enlevé par la transpiration & par l'évaporation. Ils divisent les humeurs trop âcres, humectent les solides trop desséchés, de sorte qu'à cette liquidité il suffit de joindre des principes éloignés de l'atténuation, ou qui corrigent celle qui est faite naturellement, & nous aurons rempli tous les points qu'exige le régime préservatif de la chaleur.

Les premiers antidotes de la chaleur, ceux qui sont les plus naturels, sont les acides. Ces sels ont sur-tout une qualité anti-putride dans l'ordre de la nature. Les sels acides sont les substances qui s'éloignent le moins du principe de leur formation; ils empêchent par-tout le développement des sels âcres & l'expansion des huiles: ils ont d'ailleurs dans le corps la propriété de donner aux solides une espèce de froncement qui retient dans la masse du sang les principes les plus subtils, toujours prêts à s'évaporer par des vaisseaux trop relâchés.

Après les acides, les savonneux acides tirés des plantes dont nous avons déjà parlé, sont un second secours que la nature a multiplié dans l'été; leur combinaison formée par la main de la nature

nature même , de l'huile la plus douce & d'un sel acide , outre les qualités des acides , a encore celle de diminuer la condensation des parties du sang , d'en empêcher l'imméabilité , & de diviser les parties les plus disposées à croupir , soit dans les vaisseaux sanguins même , soit dans les couloirs de la bile.

Ils agissent si puissamment sur cette dernière humeur , qu'ils la fondent & la font paroître évidemment liquide par les selles. Cette propriété relâchante appartient à tous les fruits d'été , qui portent le nom de la saison pour laquelle le Créateur les a destinés. Ils sont distribués abondamment dans tous les Pays où ils peuvent être de quelque usage. Si-tôt que la chaleur paroît , ils paroissent & s'évanouissent avec elle. Les climats chauds semblent être encore plus fertiles que les nôtres de ces sortes de substances. On y en trouve de toute espece , dont nous ne connoissons que le nom , aussi leur sont-elles plus nécessaires qu'à nous.

Un privilège qui appartient également aux acides & aux savonneux , est de rendre l'eau qu'ils portent toujours abondamment dans leur substance plus mixible aux principes du sang. C'est encore une réflexion de Monsieur Boer-

haave , que dans les grandes chaleurs de l'été , les principes du sang sont si condensés & si privés d'eau , que l'eau pure résorbée avidement par les vaisseaux lactés , ne se mêle que très-difficilement avec la masse des humeurs ; mais emportée avec rapidité dans les voies de la circulation , elle est présentée , offerte à la peau & aux conduits des urines avec la même promptitude , & elle est enlevée hors du corps , sans avoir souffert presque aucune altération ; elle est seulement chargée de quelques parties salines , qu'elle a entraînées , & qui laissent la masse du sang encore plus huileuse. La même imméabilité des liqueurs paroît tout aussi évidemment , mais a des suites plus funestes , si l'eau est retenue à l'intérieur du corps.

J'ai vu des hommes imprudens en été faire une espece de débauche d'eau , s'il est permis de se servir de ce terme ; elle ne pouvoit agir chez eux , ni par son poids , ni par sa fraîcheur. Cependant après en avoir bu une quantité assez considérable , on les voyoit étouffer comme si on leur avoit injecté de l'eau dans les veines. Une anxiété violente , les vertiges s'emparoisent de toute leur machine , jusqu'à ce que la sueur ou les urines

eussent emporté cette eau surabondante.

La nourriture doit être en général moins solide en été : *molliores cibi*, dit Hippocrate ; on doit rechercher pour alimens les substances qui tendent le moins à la putridité, ayant toujours devant les yeux la langueur & le peu de force de l'estomac. Heureusement par un ordre bienfaisant de la Providence, la terre est couverte de légumes, & de semences fraîches & tendres en été. On pourra choisir entre ces alimens ceux qui sont plus denses, dont les parties sont plus liées entr'elles, pour en faire la nourriture des gens qui sont livrés à l'exercice. Les plus tendres & les plus légères seront la nourriture des gens oisifs & plus sédentaires. S'il est nécessaire de faire usage de la viande, au moins choisissons celle qui, sortie d'animaux ou granivores, ou herbivores, n'a pas encore souffert une grande atténuation. L'usage des jeunes animaux peut être permis ; mais le gibier, les viandes des animaux exercés doivent être rejetées loin de l'été. Hippocrate recommande de faire usage plutôt de bouilli que de rôti, les Anciens regardoient les choses rôties comme séches ; mais dans le fond, quoique les fibres des viandes bouillies

soient plus séparées que celles des viandes rôties, les dernières ont plus de suc nutritif, & doivent être préférées en tout tems.

Il est essentiel en été de ne point surcharger son estomac. On n'a point d'appétit, & cependant on supporte le jeûne très-difficilement. La raison en est aisée à sentir : les fibres nerveuses & les organes des sensations sont dans l'abattement ; cependant les humeurs ont plus d'atténuation & d'âcreté, elles perdent continuellement davantage, elles ont un besoin continuel de réparation.

Il faut donc diviser ses repas, les faire légers, ne point surcharger ses forces, mais ne pas laisser les humeurs se corrompre par le défaut de nouveaux sucs. Le jeûne seroit insupportable dans les Pays chauds, si on n'y trouvoit des adoucissmens. Les Ordres Monastiques les plus réguliers, que les Espagnols ont transportés au Pérou, jeûnent exactement dans la privation des viandes, des huiles, des laitages : l'abstinence est portée jusqu'à ne faire aucun usage des choses chaudes & apprêtées ; c'est pour eux une légère pénitence ; mais ils ne peuvent se passer de tempérer le jeûne avec des liqueurs fraîches, & sur-tout avec le chocolat.

Cette boisson est une invention des Pays chauds : elle est en elle-même une espece d'émulsion faite avec la partie huileuse du cacao, rendu mixible à l'eau par le broyement, & avec les entraves du sucre ; elle est animée avec la cannelle & la vanille, aromates qui donnent de la force à l'estomac, & qui aident à la digestion du mucilage doux & de l'huile légère que contient le cacao.

L'avantage qu'a le chocolat dans les Pays chauds, est de nourrir sans fatiguer l'estomac ; sans produire de pesanteur. Aussi en Europe, l'Italie, l'Espagne, la Provence, sont les Pays où l'on en fait le plus d'usage. Il y est si universellement répandu, qu'il semble que l'expérience ait appris aux habitans qu'il leur étoit salutaire. Il l'est en effet, si l'on consulte les lumieres de la Physique, avec quelque restriction cependant ; car beaucoup d'estomacs ont de la peine à le digérer. On doit se consulter soi-même sur cette peine, & n'en pas prendre, quand il excite quelque pesanteur dans ce viscere.

On doit bannir du régime de l'été les huiles sujettes à se rancir, les beurres, le jus & les coulis, tous les aromatiques qui enflamment, qui irritent, qui augmen-

tent le mouvement du cœur & des artères.

Il faut , pour ainsi dire , rentrer dans le régime du siècle d'or. Vivre des productions de la nature ; le laitage , les fruits , le miel & les légumes suffiroient pour nourrir les hommes sainement pendant la chaleur ; mais que faire , & comment se conduire pour la boisson ?

Hippocrate semble défendre absolument l'usage du vin en été ; & à suivre exactement les loix de la raison , il est certain qu'il seroit très-à-propos de le bannir dans les saisons chaudes & dans les climats brûlans. Cependant une trop grande quantité d'eau énerve l'estomac , forme un chyle crud , en troublant la proportion des principes qui doivent le composer , en divisant les parties de la lymphe qui doit continuellement se mêler avec lui dans les vaisseaux lactés. Il est donc permis de mettre dans l'eau dont on fait usage en été , un léger stimulant , qui donne de l'action aux membranes de l'estomac , qui facilite la distribution de l'eau , & qui la fasse même adhérer aux principes du sang.

Ce stimulant peut être tiré des vins légers , aigrelets , qui contiennent peu d'esprits , peu d'huile , beaucoup de par-

ties salines ; de la petite biere , qui est une boisson si recherchée en été dans nos Pays : du cidre & du poiré ; mais en mêlant ces liqueurs avec l'eau , & en en faisant sa boisson , il faut bien songer que l'on boit une liqueur spiritueuse , & que malgré le froid apparent qu'on lui procure , elle contient toujours une partie échauffante.

C'est une douce erreur en été , que de faire usage de trop de boisson , surtout pendant les repas. Trop de boisson dans ce tems a tous les inconvéniens que nous reprochions à l'eau. On peut boire davantage , quand on est plus éloigné des repas ; mais la boisson doit toujours être aiguillée.

Mais est-il aussi salutaire de procurer à sa boisson une fraîcheur artificielle ? C'est une question qui est assurément aisée à décider , puisque nous cherchons à combattre les inconvéniens de la chaleur.

Oui sans doute , plus l'eau & les boissons sont fraîches , plus elles sont salutaires ; il faut néanmoins que le corps soit disposé à les recevoir , qu'il ne vienne point d'admettre des principes trop chauds , que le sang raréfié par l'exercice ne rende point l'action de cette fraîcheur & son impression sur les nerfs trop vive ,

trop subite ; il en résulteroit des inconvéniens considérables , des engorgemens subits , inflammatoires ; des oscillations vives des nerfs , capables d'interrompre tout-à-coup le cours des fonctions. Il ne faut faire usage de ces liqueurs, que lorsque le corps est rassis. Ces boissons sont moins utiles en mangeant , que seules & isolées. L'usage où l'on est en France de prendre des glaces à la fin du repas , est mauvais. L'action du froid se rapporte toujours à une espece d'engourdissement & d'inaction. Par conséquent , quelque passager que soit le froid que procurent les glaces , il suspend toujours la digestion. Mais la coutume où l'on est en Italie de les prendre à différentes heures de la journée loin des repas , est un usage salutaire qui donne de la force aux solides , au sang un principe de condensation , & qui retarde sur le corps les effets de la chaleur.

L'exercice dans les grandes chaleurs doit être fort modéré ; il faut même avoir un soin tout particulier de n'en faire aucun dans le tems de la journée , où la chaleur est la plus violente. Ce repos du midi est une pratique reçue dans les Pays chauds , dans lesquels on s'abandonne à la sensation du relâche-

ment que produit la chaleur, & au sommeil qui en est la fuite. Dans nos climats plus tempérés, tous les ouvriers qui travaillent en plein air, cessent pendant ce tems, la plûpart dorment; & si la nécessité de dormir n'est pas si grande que dans des Contrées plus brûlantes, du moins ne peut-on vaquer à aucun exercice qui exige beaucoup de force. Les animaux semblent suivre en cela l'esprit de la nature : car jamais les forêts & les bois ne sont plus tranquilles que dans l'ardeur de ce tems du jour. Tous les animaux terrestres sont au gîte; ils aiment la terre, disent les chasseurs, les oiseaux ne font point entendre leur ramage. Le silence du midi est comparable au silence de la nuit.

La nécessité de l'exercice est fondée sur ce qu'il sert à établir la proportion qui doit exister entre les alimens & les évacuations, qui sont le signe & le fruit de la coction; cette nécessité est donc moins grande, ou du moins la quantité doit en être moins considérable. Les anciens Guerriers entroient en quartier d'été, comme les nôtres entrent en quartier d'hiver. Si l'exercice donne de la force aux fibres, il fait une trop grande dépense d'humeurs; & le choix

étant permis , l'exercice à cheval doit être préféré à l'exercice à pied.

Mais ces sortes de choix n'appartiennent qu'à la moindre partie des hommes ; beaucoup sont obligés par état , & pour vivre , de se livrer à des travaux forcés , de porter des fardeaux , de traîner des pierres & du bois , de marcher , de faire la moisson. Ces travaux , au milieu de l'été , sont inconcevables aux gens nourris dans le luxe & dans la mollesse. Ils n'imaginent pas que leur nature soit dégénérée ; ils se persuadent que celle des payfans & des ouvriers est autre que la leur. Tout le mystère dépend de la force qu'ont acquis les solides de ces gens endurcis par les travaux , que les anciens Poëtes appelloient avec raison : *ferrea progenies*. Les oscillations de leurs fibres sont lentes , tardives , la raréfaction des liquides moindre. Ces liqueurs sont un corps plus dense , la sensation moins vive. Ces privilèges n'empêchent pas que souvent dans l'été les porte-faix , tous dégouttans de sueurs , ne soient prêts à tomber en défaillance ; c'est seulement dans ces cas , que M. Boerhaave permettoit de faire usage d'esprits ardens : la sueur est devenue colliquative , l'atténuation des humeurs est extrême , le relâchement

des solides peut faire naître des symptomes à craindre : l'esprit de vin & l'eau-de-vie peuvent remédier par leur action mécanique à tous ces inconvéniens. Mais ces esprits ne perdent jamais leur qualité endurcissante sur l'estomac ; ainsi les cas où l'on les permet doivent être rares. La chaleur ne produit jamais des effets si violens sur les habitans des Pays chauds, à moins qu'ils ne se livrent à des travaux extraordinaires ; mais cet état est très-commun à ceux qui, quittant des Pays tempérés, sont transplantés dans des climats plus chauds & n'y sont pas encore accoutumés. De-là l'espece de langueur que les voyageurs nous décrivent avec tant d'énergie, & l'usage immodéré des liqueurs fortes qu'ils emploient pour se ranimer ; ils disent que ces liqueurs les rafraîchissent. Les Médecins Anglois & François ont tous parlé avec force contre l'abus excessif que l'on fait de ces liqueurs dans leurs Colonies ; mais vraisemblablement ils ne persuaderont jamais ces hommes qui écoutent peu la voix d'une théorie qu'ils n'entendent pas, qui ne font aucune attention à une expérience qu'ils rejettent. Ils aiment mieux accuser l'intempérie de l'air,

de la plûpart des morts prématurées de leurs climats. Ils ne conçoivent pas que leur intempérance pour les liqueurs, pour les femmes, puisse en être la cause.

Dans ces cas de chaleur même excessive, on pourroit préférer aux acides favoronneux les acides terreux ; ceux qui portent avec eux une qualité astringente, comme les verjus, les grenades, &c. Ils ont les propriétés de l'esprit de vin sur les solides & sur les fluides, sans en avoir les inconveniens ; le resserrement passager qu'ils procurent aux fibres, les principes grossiers qu'ils fournissent aux liqueurs, dépendent d'une qualité racornissante, telle que l'esprit de vin. Pourquoi a-t-on abandonné la pratique des Romains, qui faisoient boire à leurs soldats de l'eau & du vinaigre dans leurs marches.

Le sommeil est en général, nous l'avons déjà dit, plus inquiet, plus troublé en été, plus long, plus tranquille en hiver (a). Hippocrate l'avoit observé ; la qualité que cet Auteur donne au sommeil de rafraîchir, d'humecter ; les observations que l'illustre Gorter a faites sur

(a) *Vid. Hippocrat. de victus ratione, & passim.*

la qualité du sommeil, par laquelle il diminue la transpiration, le relâchement & la fraîcheur qu'il produit, tout prouve que la réparation du sommeil est aussi nécessaire pour le moins en été qu'en hiver. Hippocrate recommande de dormir dans un endroit frais, & de se bien couvrir (a). Je crois que la pratique qu'Homere fait tenir à Nestor, est encore plus favorable pour appeller le sommeil dans l'été & dans les Pays chauds; le bain, après le bain; un léger repas; après ce léger repas, le sommeil.

Tels sont les préceptes de régime auxquels on doit s'astreindre dans la chaleur & dans les Pays chauds. Il faut cependant toujours observer la règle d'Hippocrate, qu'il répète expressément, en parlant du régime qui convient à chaque saison; il faut que les changemens se fassent petit-à-petit, que la façon de vivre ne soit point portée tout à coup d'un excès à l'autre; les inconvéniens de la chaleur, ceux de ce changement subit concourroient à produire dans le corps une trop grande altération, qui peut-être ne pourroit exister, sans produire une maladie.

(a) *Epid. lib. 2.*

Nous avons considéré la chaleur dont nous venons de parler, comme simple & isolée, sans aucun autre accident que celui qu'elle porte naturellement avec elle, qui est la sécheresse de l'atmosphère ; c'est cette constitution simple qui appartient à la plûpart des climats chauds, dans lesquels les pluies sont fort rares. Elle doit aussi naturellement appartenir à l'été ; cette saison a toujours été regardée comme chaude & sèche, quoique souvent la constitution naturelle ait été dérangée, & qu'elle ait au contraire été très-humide. La constitution de l'air dont nous venons de traiter, étoit appelée par les Grecs *αυχμωι*, *squallores*, par les Latins ; mais la combinaison de la chaleur de l'air avec son humidité, est une combinaison très-essentielle à examiner, & dont les inconvéniens, différens de ceux de la chaleur même, doivent influer beaucoup sur les loix du régime.

Un été chaud, humide, si l'air n'est pas balayé par les vents, est peut-être un des présens les plus funestes que la colere du Ciel puisse faire aux hommes (a).

(a) Vid. Lucret, de rerum naturâ, lib. 6.

Un climat dont l'atmosphère est toujours prête à prendre cette qualité, soit dans une partie de l'année, soit pendant toute l'année, est un climat qui est pernicieux par lui-même, & qui ne peut être salutaire que par accident, & pour des fantés délabrées d'ailleurs par la sécheresse. Aussi Varron (a) conseille-t-il aux possesseurs d'héritages situés dans des vallées brûlantes où les vents n'abordent point, & où les marais font naître beaucoup d'exhalaisons, de les vendre autant qu'ils pourront, s'ils ne peuvent pas les vendre, de les abandonner.

Beaucoup de Villes cependant ont été bâties dans cette situation. M. Chirac fait dépendre de l'affiette de la Ville & du Port de Rochefort les maladies putrides & même pestilentielles qui y régissent souvent. Varron accuse aussi la Ville principale de l'île de Corfou, d'avoir été bâtie dans une situation mal-saine; presque toute l'Italie est inondée d'eau, & cependant elle est très-chaude. Plin nous apprend dans ses Lettres, que l'on regardoit par cette raison, toute la Toscane comme mal-saine. Le vent du

(a) *De re rusticâ, lib. 1. cap. 12.*

Midi, *chaud & humide*, depuis les tems d'Horace jusqu'aux nôtres, est regardé comme le profit de Libitine.

Dans les Indes, beaucoup d'Isles & de Pays ne sont funestes aux voyageurs & aux habitans, que par ces deux qualités; telle est entr'autres l'Isle de Saint-Domingue, sur-tout dans la partie habitée par les François.

Hippocrate a regardé cette constitution comme celle qui enfante la peste & les maladies pestilentielle; cette maladie cruelle, qui a fait de tems en tems des incursions dans l'Europe, & qui elle seule a mérité le nom de peste, que l'on donnoit jadis à un genre de maladies, y est apportée par le Commerce des régions chaudes & humides de l'Ethiopie; & l'on connoît dans l'Asie plusieurs especes de maladies qu'on appelle *pestes*, qui toutes sont accompagnées d'un vent humide & brûlant. La constitution chaude & humide dans nos climats, donne des forces à la contagion, qu'un air plus brûlant & plus humide encore a fait naître. Elle va continuellement en se dégradant vers les climats Septentrionaux, où elle rencontre des corps plus fermes, plus difficiles à vaincre, & prémunis par le froid contre ses attaques. Des nuées

d'insectes précédent ordinairement l'éruption des maladies contagieuses ; jamais cette espèce d'animaux n'est plus abondante que dans les saisons chaudes & pluvieuses. Les Anciens attribuoient leur génération à la pourriture ; ils s'y plaisent en effet, & sont les plus exaltés de tous les animaux dans leurs principes.

Pour faire voir comment cette constitution de l'air peut produire tous ces malheurs, & comment on peut y remédier par le régime, parcourons ses effets sur le corps. L'air nébuleux est plus léger que l'air sec ; la respiration est donc moins profonde, le mouvement de la circulation moins rapide ; les vaisseaux étant relâchés, les humeurs s'arrêtent, & croupissent dans les derniers canaux des viscères, & sur-tout dans ceux de la peau. L'évaporation & la transpiration sont peu abondantes, & au contraire le corps résorbe beaucoup de l'humidité dans laquelle il nage, & qui, réduite en vapeurs, l'environne entièrement & s'applique continuellement à la peau & aux vêtemens. De toutes ces causes combinées, dépend l'atonie générale des solides, la lenteur de la circulation, & l'arrêt presque total des

liquides dans les vaisseaux capillaires. Le séjour des parties âcres qui croupissent, & qui, en croupissant, se pourrissent, énervent encore l'activité de tous les organes, & servent de levain pour produire une nouvelle putréfaction. L'air est dans la situation où on peut le désirer pour avancer la fermentation; les viandes les plus fraîches, dans l'espace de quatre heures, sont pourries par cette constitution de l'air, à la Jamaïque, suivant l'observation du Docteur Hans-Sloane (a).

Quoique les corps vivans, animés par un mouvement intérieur, rejettent loin de leur centre toutes les parties étrangères, & résistent plus long-tems à la pourriture, malgré toutes les causes qui concourent à la former; cependant l'homme le plus sain, placé dans un air qui a ces deux qualités de chaleur & d'humidité, tombe dans la langueur, & perd sa vigueur: ce tems est celui où il y a plus de maladies dans les Armées, suivant les observations du Docteur Pringle; & l'Italie n'a jamais été funeste aux François, que par ces qualités de l'air qu'elle a éminemment.

(a) *Hist. nat. of Jamaïc, Introd. 15.*

Le premier précepte qu'on ait à donner aux hommes qui s'y trouvent, c'est de fuir, s'il est possible; si la fuite n'est pas permise, il faut suivre un régime absolument médicamenteux.

La chaleur exige toujours les antiputrides dont nous avons déjà parlé plusieurs fois; mais il faut que ces antiputrides soient joints à des toniques qui, sans enfanter une nouvelle chaleur, donnent cependant des forces passagères à l'estomac. On trouve cette combinaison dans la nature; & l'écorce amère & aromatique des fruits rafraîchissans que le Créateur a fait naître dans les Pays chauds, est en même tems un stimulant léger & un antiputride. Les inflammations sont moins fréquentes dans cette constitution de l'air, que dans la précédente; mais la putridité & la colliquation en sont l'apanage. Les solides doivent être aiguillonnés & ne doivent point être surchargés de nourriture; la sobriété est nécessaire dans ces climats, les alimens doivent y être aisés à digérer, & toujours assaisonnés d'aromates légers qui en facilitent la digestion. Les habitans des pays plus Septentrionaux conçoivent à peine le goût décidé des Asiatiques pour les odeurs les plus fortes &

les aromates les plus violens que le Créateur a prodigués dans leurs Pays ; ils ne remarquent pas que les odeurs excitent le mouvement & l'oscillation des nerfs languissans dans la chaleur ; que les aromates sont eux-mêmes des remèdes antiputrides. Les Arabes , & les Médecins qui ont le plus vu de maladies pestilentielles , ces maladies ne sont autre chose que la putridité développée autant qu'elle peut l'être dans un corps vivant , chargent toujours les formules de leurs ordonnances de ces aromates. Ils ont observé qu'en relevant le principe des forces , ils donnent plus de jeu à la nature , arrêtent la pourriture , rendent l'ennemi moins fort , & par conséquent préparent à la guérison , quand elle est possible. Les acides minéraux mêlés avec les aromates , sont à juste titre , regardés par tous les Médecins modernes , comme les antidotes de la peste.

L'exercice doit être plus considérable que dans la chaleur sèche & brûlante , modéré cependant , & toujours assaisonné de l'usage des antiputrides. Les seuls bains froids peuvent convenir ; le sommeil doit être court , & dans les chambres les mieux exposées , qu'il est possible de les construire , toujours fort élevées au-

dessus de la surface de la terre ; & l'on doit se défendre avec soin de l'impulsion que l'âcreté des humeurs nous donne aux plaisirs de Venus , plaisirs qui épuisent & qui détruisent de plus en plus les forces de l'estomac. Au reste , l'observation nous démontre encore que les hommes sont moins féconds dans ces climats , que dans ceux qui sont plus secs & plus froids (a).

Le froid est précisément le contraire de la chaleur ; ses effets mécaniques lui sont directement opposés ; plus de froid , moins de chaleur , sont des termes synonymes. Ainsi , sans nous embarquer dans cette grande question agitée par les Physiciens , si le froid est quelque chose de positif , ou si l'on doit le regarder comme l'absence de la chaleur , nous le traiterons comme un état des corps absolument opposé à la chaleur.

Le froid condense les corps & tous les êtres matériels connus , quels qu'ils

(a) *Hippocrat. de aëre, locis & aquis.*

Il faut lire avec la plus grande attention les deux Livres d'Hippocrate, l'un, *de salubri victus ratione* , l'autre, *de aëre, locis & aquis* ; les vérités qui y sont contenues , se rapportent à cet endroit de notre Traité. Nous nous dispenserons de les citer ; il faudroit les copier.

soient, sont sujets à cette loi, en raison inverse de leur densité : ils conservent la condensation, en raison directe de cette même densité.

Le froid arrête le mouvement intestin des liqueurs, & diminue leur action ; il tend à diminuer leur fluidité, & à en faire un corps solide ; le mercure est peut-être seul exempt de cette fixation.

Il diminue l'évaporation des corps ; & quoiqu'il y ait toujours quelque évaporation dans la nature, on ne peut pas refuser cette propriété au froid, parce qu'on ne connoît point de froid absolu, & que la chaleur a toujours quelque effet évident.

Son action sur le corps humain, est ou mécanique ou relative à la sensibilité. Nous nous sommes assez étendus, en parlant de la chaleur, sur les différences que l'on doit mettre entre l'action mécanique de ces agens, & leur action sur un corps sensible. Mais les effets même mécaniques du froid sur nos corps, variant suivant leurs degrés, nous diviserons ces effets, en partageant le froid en trois degrés, entre lesquels on en peut distinguer beaucoup d'intermédiaires, mais qui peuvent se rapporter plus ou moins à ces trois principaux.

Le premier degré de froid sera celui qu'on peut regarder comme absolument relatif, tel est le froid d'une nuit fraîche en été, d'un lieu ombragé, & qui ne reçoit jamais les rayons du soleil; tel est celui qui, dans l'hiver, est au-dessus du point de congélation au thermometre.

Le second sera celui d'une forte congélation, telle que celles de nos hivers rigoureux.

Dans le troisieme enfin, nous examinerons les rigueurs du froid le plus vif, & nous étudierons son action, soit dans une impression passagere, soit dans une impression continuée.

Les causes générales du froid extérieur qui affecte les hommes dans leur état de santé, se réduisent à l'obliquité du soleil, par rapport à eux; les vents froids, les nuages qui interceptent les rayons de cet astre, les montagnes qui les empêchent de parvenir jusqu'aux habitations situées à leur nord, sont des causes secondaires qui augmentent ou qui diminuent le froid, qui le font plus ou moins cuisant, & qui sur-tout causent ses complications.

Le premier degré de froid commence à quelques degrés au-dessus de la congélation

légere ; ainsi c'est dans ce degré que sont compris les froids légers que nous ressentons en Octobre, & dont le printems n'est pas exempt. Ces gelées légères qu'on appelle blanches, parce qu'elles ne congelent que l'eau extrêmement divisée qui sort des gazons, que la rosée qui tombe sur les lieux les plus élevés, les ponts, les clochers, les collines ; c'est dans ce même degré que sont comprises les nuits fraîches de l'été commençant ou avancé.

Les effets subits & sensibles de ce premier degré de froid, sont une espece de tremblement & de frissonnement qui s'excite dans tout le corps, & qui semble pénétrer de l'extérieur à l'intérieur. Il cesse promptement, quand on est exposé long-tems à l'air. Le sentiment qu'il excite, est vif & piquant, mêlé de froid & de chaleur. La chaleur est bientôt décidée, si l'on quitte les approches de l'air extérieur. Si le froid est sec, & la pesanteur de l'air aussi grande qu'elle l'est dans un beau tems, à l'exception de la sensation qui est vive & douloureuse, tout le reste de l'œconomie animale paroît être augmenté en vigueur, il semble qu'il y ait une force & une action tonique plus grande, plus de

de vibratilité & d'activité dans tous les nerfs ; le visage a un air de gaieté , les membres une activité plus grande : l'esprit même paroît plus prompt & plus délié ; le froid a agi sur les nerfs précisément comme un stimulant : aussi les gens délicats , ceux qui ont de vieilles cicatrices ou quelque humeur étrangère dans la masse du sang , ressentent-ils des douleurs nouvelles. Les gouteux , les gens à rhumatisme souffrent davantage , mais souffrent plus gaiement ; on urine davantage , on dort mieux , on a plus d'appétit.

Tout froid subit produit ces phénomènes ; mais sa continuation , si elle est sans augmentation , perd ses effets agréables , & ne conserve que son action mécanique.

L'action physique du froid sur le corps , est le resserrement : ce resserrement appartient aux solides & aux fluides. Les fluides , comme moins denses , se condensent plus promptement & plus fortement ; mais le rétrécissement général du diamètre d'une infinité de vaisseaux capillaires ferme au sang une partie de la route qu'il trouve plus libre dans la chaleur : aussi la résistance que trouvent les liquides à parcourir leurs vaisseaux

capillaires , est-elle plus grande , le frottement plus considérable , & la génération de la chaleur effective , produite par le corps , est-elle plus vive ? Au resserrement mécanique , joignez celui que produit l'action tonique augmentée , & l'on trouve dans l'action du froid sur la peau les élémens de l'inflammation. Le visage des gens qui ont été exposés au froid , brûle & ne peut soutenir l'action du feu. Ces deux excès opposés font parcourir aux fibres l'espace le plus grand de la contraction au relâchement , qu'elles puissent supporter. Aussi cette première impression du feu sur un visage & sur des mains refroidies , est-elle accompagnée d'une vive douleur. Le tremblement & le frissonnement dépendent de l'interception de la circulation dans les fibres sur lesquelles le froid agit vivement. Diminuez la cause de ce resserrement , le sang reprend ses droits avec vivacité , le resserrement n'est plus qu'une raison pour que la chaleur soit plus forte , parce que le frottement est plus grand. Telle est la théorie du froid & de la chaleur qu'excite dans les fibres une atmosphère fraîche & sèche. La transpiration diminue par le resserrement de ses conduits , le poids réel du

corps augmente ; mais les forces des fibres augmentant aussi , la pesanteur spécifique diminue : on est moins léger , & on se sent cependant plus léger ; l'urine emporte le résidu de la transpiration : les sécrétions qui se font au centre du corps , semblent être augmentées aux dépens de celles qui se font à l'extérieur ; l'appétit est plus fort , la première digestion se fait mieux. Les Anciens qui regardoient la chaleur comme une des ouvrières principales de nos fonctions , croyoient la santé plus ferme dans le froid , parce que la chaleur se concentroit davantage à l'intérieur : *Ventres sunt calidiores* , disoit Hippocrate.

Quoique la théorie moderne nous démontre que la chose ne peut être vraie que dans un sens allégorique , il n'en est pas moins démontré par l'expérience , que les fonctions intérieures sont plus fortes , & s'exécutent avec plus de vigueur.

La respiration elle-même est plus développée ; la pesanteur & la densité de l'atmosphère en font la cause : le pouls plus dur & plus serré , la résistance suivant les parois de l'artère & les obstacles suivant l'axe , sont aussi plus grands.

Cependant le corps a moins besoin de réparation ; les évacuations & les pertes sont moins grandes , la pléthore se montre quelquefois dans ces froids légers ; les hémorragies par le nez & par les hémorrhoides , y sont assez fréquentes.

L'altération des principes des liqueurs y est beaucoup moins forte & moins prompte : le sang tout chargé d'un nouveau chyle , est offert plus d'une fois aux parties froides du corps dans les veines cutanées ; il se l'assimile moins également , malgré l'action d'un frottement plus vif dans les capillaires , & l'on a plus besoin du sommeil & de la nuit , pour faire une nutrition salutaire.

Le tems le plus sain de l'année est peut-être celui de ce froid léger. Les pays qui y sont le plus exposés , sont ceux qui nous fournissent les corps les plus fermes , les plus robustes. Ils sont même de plus longue durée , car la répercussion de la transpiration , sans leur rien ôter de leur fermeté , empêche leur rigidité ; mais il a aussi ses inconvéniens ; il nuit aux gens secs qui ont une grande vibratilité & une grande contractilité dans les fibres ; il procure l'inflammation autant qu'il nuit à la suppuration. La réunion des plaies se fait bien mieux

dans un climat chaud que dans un climat même légèrement froid.

Jamais on ne peut compter dans cet état de l'air sur une dépuracion aussi parfaite & aussi réguliere des maladies, que dans l'été ; les suc s'accumulent bien davantage dans les vaisseaux capillaires.

Ce peu de principes peut nous guider dans nos préceptes diététiques. La premiere coction se fait bien, la seconde se fait plus lentement ; au surplus on peut & on doit l'accélérer par l'exercice. Mais l'estomac est fort, les nerfs prompts à l'exciter à l'action, ou appete ; aussi est-ce l'état de l'atmosphère ou le tems de l'année, où l'on peut jouir de la plus grande liberté dans le régime. On peut s'y permettre l'usage des liqueurs fermentées. Le vin, la viande, les farineux un peu plus grossiers, trouvent aussi leur place dans cette saison, sur-tout pour ceux qui menent une vie exercée, & qui ne se tiennent pas dans l'oïfiveté. Les gens oïfifs & les femmes participent peu aux bienfaits de cette saison. La transpiration est diminuée pour eux, le poids réel du corps est augmenté, le poids relatif n'est point diminué. C'est

d'eux que Sanctorius (a) a dit que dans un corps foible le froid léger diminue encore la chaleur. On sent bien que les aqueux, les délayans, les émulsions, les acidules même sont contraires dans cette constitution de l'air. Telle est la doctrine d'Hippocrate, telle est celle de la nature.

Ce degré de froid est susceptible d'une complication, qui ne peut appartenir à aucune autre, c'est la légereté de l'air & son humidité; si-tôt que la gelée forte est établie, bientôt elle fait disparoître les brouillards & les pluies d'hyver. Le ciel n'est jamais plus pur & plus serein que dans ce tems. Le barometre se soutient toujours très-haut dans de fortes gelées. La complication du froid avec l'humidité est très-ordinaire; les anciens Grecs & Romains qui connoissoient peu les hyvers des pays Septentrionaux, avoient donné à l'hyver les deux caracteres de froid & d'humidité. Hippocrate a décrit cette constitution comme habituelle aux habitans des bords du Phase. Nous nous trouvons souvent dans nos pays même destitués d'autres constitutions pendant l'hyver.

(a) *Sect. 2. Aph. 1.*

Sanctorius (a) a décrit en peu de mots tous les inconvéniens de cette constitution, & l'on ne peut ajouter à sa description, qu'un langage plus moderne. Le froid de cet état de l'atmosphère se fait sentir moins vivement, parce que les fibres sont relâchées, mais plus désagréablement, parce qu'il y a moins de vigueur. A la condensation des liqueurs, au peu d'activité des solides se trouve jointe & combinée la diminution de la transpiration & de toutes les autres sécrétions, l'engorgement des vaisseaux. Non seulement il n'y a pas d'exhalation, mais le corps même nage dans une atmosphère humide; il repompe & résorbe une grande partie de l'eau qui l'environne de tout côté. Les excréments s'accumulent, le poids réel augmente, le poids relatif augmente aussi. Tout se fait avec langueur, peu de force & d'activité; ces excréments accumulés produisent une quantité considérable de phtisie, de glaires à demi-cuits, de catarrhes, de fluxions, de rhumes. Sanctorius appelle cet air humide *æ'r cœnosus*. A la vérité, ces excréments accumulés ne se putréfient pas si promptement que dans

(a) Sect. 2. Aph. 8.

la combinaison de la chaleur avec l'humidité. Les fibres ne sont pas si destituées d'action, les liqueurs n'y tendent pas si fort à la putréfaction ; mais ce tems semble conduire par lui-même à la cachexie, aux maladies décrites par M. Boerhaave, sous le titre de *Glutinoso spontaneo*. Il n'y a pas d'irritation, ou s'il y en a, elle est irrégulière & ne tend jamais à la coction. Le régime que l'on trouve dans Hippocrate comme appartenant à l'hyver, est le régime propre de cette constitution ; le besoin de réparation n'est pas considérable, l'exercice au contraire doit être presque outré, s'il est permis d'outrer jamais rien. Il doit toujours tendre à vaincre l'inaction que le froid humide donne à nos fibres.

Il faut le faire à pied, autant que la saison le permet. Des frictions longues répétées, faites avec la vapeur du sucin ou d'autres aromates, peuvent en tenir lieu. On pourroit les joindre à l'exercice, comme le faisoient les Anciens. Le sommeil doit être court, les appartemens secs, les fenêtres tournées vers les vents les plus desséchans, défendues au contraire du côté des vents humides ; les chambres & les appartemens seront

Échauffés de feux clairs & brillans ; la diète doit être sèche , les vins généreux & forts , les farineux bien fermentés , bien cuits ; les aigres , les oléagineux , les laitages , les amples boissons doivent être interdits ; les épices , les aromates deviennent dans cette constitution des assaisonnemens salutaires.

Cet état de l'atmosphère est une constitution habituelle dans des Pays marécageux , septentrionaux , voisins & plus bas que la mer. Aussi pour peu que l'on consulte les Médecins qui ont écrit dans ces contrées , voit-on qu'ils se plaignent de cachexies & de scorbut , d'obstructions , & sur-tout de fièvres intermittentes , rebelles ; ces accidens sont aussi ceux dont se plaignent les Médecins de nos Armées qui vont faire la guerre dans ces Pays. Si tout cet amas d'excrémens est mis en mouvement par une saison ardente , bientôt les dévoimens rebelles , les dyssenteries accompagnées des évacuations les plus abondantes , délivrent le corps de cet amas putride.

Dans ces climats , les enfans sont foibles & délicats , leur mésentère s'obstrue & s'empâte aisément ; les cheveux des jeunes gens sont blonds , le visage

pâle , la taille petite , le bas-ventre pesant & plein de graisse.

Les Médecins leur défendent les boisons abondantes , les laitages , le beurre ; mais la beauté de leurs pâturages les porte à en faire beaucoup d'usage , & la foiblesse de leur estomac les persuade mal-à-propos que le thé leur est salutaire. Il n'y a point d'autre loi de régime à leur prescrire , que celle qui appartient à cette même constitution de l'air , quand elle est passagere ; il faut souhaiter pour eux des vents qui balayent leur atmosphere , qui n'y laissent point croupir de vapeurs : ces exhalaisons des eaux sont dangereuses , si dépendantes d'eaux croupissantes , elles infectent l'atmosphere des miasmes empestés des végétaux & des animaux qui y pourrissent , & qui rendent nécessaire l'usage des anti-putrides joints aux corroborans les plus forts.

Le second degré de froid qui va être l'objet de nos travaux , est celui d'une forte congelation , tel que nous l'éprouvons dans un hiver rigoureux , quelquefois pendant un mois de suite , quoiqu'ordinairement il y ait plus de variations ; mais cet hiver rigoureux , est l'hiver or-

dinaire des Pays plus septentrionaux que le nôtre , & il augmente toujours de rigueur , à mesure que l'on s'approche du Pole. Ce froid est toujours nécessairement sec , puisqu'il congele & fait des corps solides de tout ce qui est aqueux , & qu'on voit même quelquefois l'eau en paillettes claires & argentines , voltiger dans l'air. Il est toujours compliqué avec la pesanteur de l'air qu'il condense , & qui presse au moins d'un dixieme de plus toute la circonférence du corps , & la vaste étendue de la poitrine & des bronches.

Le premier effet de ce froid , est de froncer & d'irriter les fibres nerveuses. Tous ces phénomènes sont contraires à ceux de la chaleur. Si celle-ci les relâche , le froid les irrite & les agace violemment. Si , suivant Hippocrate , le chaud est l'ami des nerfs , le froid en est l'ennemi mortel. Lorsque son invasion est subite , il excite un sentiment douloureux , vif & si cuisant , qu'on auroit peine à persuader à ceux qui le ressentent , que le froid n'est qu'une privation. Il excite un sentiment de brûlure , mêlé d'engourdissement & d'inaction ; mais cette inaction dépend d'une tension trop grande , & si l'on donne

le moindre coup sur des mains ou sur un visage glacé de froid, le sentiment qu'il excite est des plus violens, & souvent suivi de rupture ou de contusion dans la partie touchée; en un mot, le froid agit sur les fibres sensibles du corps, comme un violent irritant: il semble pénétrer dans l'instant jusques dans l'intérieur du corps, morfondre & glacer tous les sens, mais toujours avec douleur. Cette première action une fois passée, & le corps aguerri à ce sentiment, il ne reste qu'une sensibilité plus grande, qu'une vibration plus considérable dans les vaisseaux, plus de chaleur apparente à l'intérieur; ce qui produit une allégresse plus grande, une force plus considérable: le corps semble concentré en lui-même, & tourner tous ses élémens à son profit. M. Huxham (a) remarque que le pesant caractère des Hollandois s'égaye si fort dans les gelées rigoureuses, qu'ils pourroient disputer aux François les plus légers en activité & en gaieté.

Cette vibratilité est régulière & constante, si le froid agit généralement sur

(a) *Prolegom. de aëre & morb. Epid.*
pag. 12.

toutes les parties du corps , à un degré à-peu-près égal ; & si toute la masse des solides & des humeurs supportent à la fois son activité ; s'il agissoit sur une seule partie , & que son action vive fût déterminée uniquement sur quelques nerfs , l'impression de ce froid seroit violente & douloureuse sur cette partie ; mais elle ne produiroit sur toutes les autres qu'une inaction , un engourdissement dangereux , & la suppression totale des évacuations. Aristote proposoit pour problème , pourquoi on ne pouvoit pas s'endormir , quand les pieds étoient froids. Sanctorius a prouvé par sa balance , que le froid agissant sur une seule partie , avoit plus de pouvoir pour supprimer la transpiration , que celui qui agit uniformément sur tout le corps (a).

L'action mécanique du froid considéré dans ce degré , sur les solides & les fluides , est la même que celle du froid médiocre dont nous avons parlé. Cependant la condensation est plus forte , la constriction des vaisseaux plus grande , & l'espace que le sang parcourt , plus retréci. Le frottement dans les vaisseaux capillaires devient plus grand , si-tôt que

(a) *Seçt. 2. Aph. 16.*

la résistance diminue, & que le corps n'est plus exposé à la rigueur du froid; alors le sang pénétrant dans un espace qui lui étoit interdit, il y fait une irruption violente, & comme ayant accumulé les efforts impulsifs du cœur dont il n'a pas pu jouir, il s'y jette avec force, fait parcourir aux fibres les excès les plus opposés. C'est ce qui arrive aux gens qui, ayant extrêmement froid, s'approchent du feu trop promptement, ils brûlent bientôt, & éprouvent la douleur de l'inflammation la plus violente, les fibres même se rompent, & on leur fait courir le risque de la gangrene.

Non-seulement le sang a plus de peine à pénétrer dans les extrémités des artères, mais il a aussi plus de peine à rentrer dans les vaisseaux veineux; quand il y est une fois, il semble y croupir, s'y condenser, y séjourner. Les veines sont encore plus cutanées que les artères; le visage exposé au froid est violet du sang veineux qui le gonfle; si-tôt que l'on est à l'abri, cette couleur cesse.

La transpiration, comme il est aisé de le sentir, est fort diminuée (a); mais, suivant les dogmes de Sanctorius,

(a) *Sect. 2. Aph. 7.*

les forces intérieures augmentant, on ne sent point les effets de cette suppression, à moins que le corps ne soit foible (a), elle se tourne toute entière en urine (b); cependant en général, les corps des hommes sains sont plus pesans dans le froid que dans la chaleur; ils sont chargés d'un fardeau plus pesant, aussi ils ont plus de force (c); en un mot, la pesanteur réelle est plus grande, la pesanteur spécifique l'est moins, ce qui suppose toujours beaucoup plus de force dans les solides.

Pour avoir une idée complete des effets violens du froid sur le corps, il faut se représenter la surface considérable des bronches & l'intérieur des poumons sur lesquels le froid agit avec toutes ses qualités. Nous renvoyons à M. Hales pour les calculs de cette superficie, de leur transpiration. Nous ferons seulement remarquer que le froid peut augmenter d'un dixième l'élasticité, la densité & la pesanteur de l'air; que par conséquent l'action des poumons sur le sang doit être augmentée de cette

(a) *Aph.* 10.

(b) *Aph.* 19.

(c) *Aph.* 23. *sect.* 24.

quantité, que le broyement doit être plus fort, plus grand, plus considérable. Le sang doit y acquérir plus de vivacité, plus de rapidité que dans tout autre état de l'atmosphère; mais il faut distinguer ici soigneusement le tems auquel le froid a une impression continuë, de celui auquel il l'a fait sentir vivement & subitement: car alors il resserre tout, & peut arrêter tout-à-coup la circulation, dont il augmente la force, quand il est habituel. Ainsi il est arrivé plus d'une fois, & j'en ai été le témoin sur un homme fort robuste, que des gens sortant imprudemment d'appartemens fort échauffés, & s'exposant à un air rigoureux, sont tombés morts par le retrécissement subit des bronches & les obstacles qui se sont opposés dans le moment à la circulation du sang. Il arrive très-souvent aussi, qu'en sortant d'un air chaud pour entrer dans un air froid, on éprouve plusieurs palpitations de cœur, & un étouffement. En général, on dit que le froid saisit, engourdit, empêche l'action. Il est donc aisé de sentir par quelle raison, quand il est poussé à un certain degré, il peut causer plusieurs especes de morts subites.

Dans tout ce qui est sensation, il

Il faut avoir la plus grande attention à distinguer l'effet relatif, de l'effet absolu ; l'habitude, de l'action subite & imprévue.

Les Nations du Nord les plus habituées au froid, sont les plus grandes & les plus fortes de l'Univers, pourvu que nous ne pénétrions pas jusqu'aux glaces de l'Oursé, & que les gens dont nous parlons vivent dans des climats où le froid prédomine à la vérité, mais où il y ait des alternatives de chaud & de froid. Ces Nations supportent les excès beaucoup mieux que les autres hommes, se fatiguent moins & font plus d'exercice ; le suc nourricier se porte moins au dehors : leurs nerfs, par l'habitude de l'excès du froid, ne sont ni si tumultueux, ni si susceptibles de tant d'agitations que les nôtres ; leurs passions ne sont point vives, quoique leur corps soit fort actif. On leur reproche de la pesanteur dans l'esprit ; mais ce reproche est peu fondé, & ils ont fourni autant de grands hommes, que les climats plus tempérés.

En général, ces hommes sont moins malades que les Nations qui habitent des climats plus brûlans ; ils vivent plus vieux, mais leurs maladies se guérissent

moins promptement ; la coction dans les maladies est moins régulière.

En effet, quel est l'état de l'assimilation dans le corps humain, pendant cet excès de froid ? Si l'impression vive du froid est insolite, qu'elle soit nouvelle, il est dangereux de s'y exposer, après avoir mangé, lorsque le nouveau chyle est encore étranger à la masse des humeurs, moins dense, moins atténué que le reste des liqueurs. Si on ne se tient pas à l'abri du froid, on le fixe, pour ainsi dire, dans cet état ; & le mouvement intestin des liquides qui lui servent de véhicule, diminuant, ses parties ont une pente prochaine à se défunir : les excréments les plus liquides qui devroient s'évaporer, ne le font pas ; la coction doit être troublée, & les crudités se doivent accumuler. En général, dans le froid, l'atténuation des principes est diminuée, par conséquent la réparation est moins nécessaire, & l'assimilation retardée. Si l'estomac est plus fort & plus vigoureux, si les vaisseaux mêmes paroissent avoir plus d'action, la seule différence des milieux auxquels le chyle est nécessairement exposé, trouble la régularité de leur action, qui suppose toujours un mouvement unifor-

me, & la paix & la tranquillité de la machine. Toute coction des liqueurs étrangères est moins régulière & moins constante en hiver qu'en été, comme Ballonius l'a fait observer dans les maladies. Il en est de même de la coction des alimens dans les secondes voies, qui, paisible & relative à l'état de santé, a cependant en petit les mêmes phénomènes & les mêmes symptômes que la coction morbifique.

Cependant, suivant la doctrine de Sanctorius, tous ces inconvéniens ne sont sensibles que pour les gens foibles, infirmes & qui ne sont pas accoutumés aux impressions du froid.

En général, le froid est l'ennemi de la foiblesse; elle ne trouve pas en elle-même les ressources qui lui conviennent pour combattre les effets violens de cet irritant, qui agace les nerfs, & qui suspend les évacuations. La réaction de la nature n'est pas égale à l'action de son ennemi. Il faut que les gens infirmes se ménagent principalement dans l'hiver; ils sentent tout le poids de la transpiration retenue. Une fonction ne supplée pas parfaitement à l'autre. C'est à juste titre que nos Anciens ont prononcé que les gens robustes se trou-

vent encore plus forts en hiver, & que les gens foibles, au contraire, sont en meilleur état dans l'été : l'hiver jouit des privilèges qu'Hippocrate a donné à la force. On est en général moins malade en hiver qu'en été, mais les convalescences sont plus longues & plus difficiles.

Au reste, il faut toujours se souvenir que le sentiment joue un grand rôle dans la machine, & que l'habitude est une seconde nature ; ainsi les préceptes du régime que nous allons tracer pour cette saison, ne doivent point être aussi exactement observés par les habitans du Nord, que par les Nations méridionales, quand elles se trouvent exposées aux rigueurs d'un hiver froid.

Il faut commencer dans les climats & les saisons froides, à faire en sorte que la proportion du sommeil à la veille soit plus grande. Le sommeil, dans une chambre bien fermée, bien à l'abri des rigueurs de la saison, procure le relâchement des fibres, augmente la coction des sucs étrangers, & les prépare à l'expulsion. Il faut, après le réveil, procurer l'évacuation des matières excrémenteuses par l'exercice, & faire en sorte, par l'usage des délayans légers,

d'affouplir les fibres trop tendues ; mais il faut non-seulement que l'usage en soit modéré , mais l'eau doit porter avec elle quelques parties aromatiques , ou salines , quelques esprits recteurs qui l'empêchent de séjourner dans le sang , mais qui soient , au contraire , un véhicule qui la fasse promptement sortir par la transpiration , ou par les urines. Il faut défendre d'abord la poitrine de l'impression d'un air froid & vif , lorsque l'on sort d'auprès du feu ; petit à petit on s'y apprivoise , & de l'impression mordante du froid , il ne reste plus qu'un sentiment vif & agréable. Ces conseils sont ceux de M. de Gorter.

On doit , dans cette constitution de l'air , diviser les repas , sans les rendre plus considérables , & éviter sur-tout les crudités.

La trop grande quantité de fucs qui passeroient dans la masse du sang , & qui seroient offerts indifféremment aux poumons , pourroient regorger dans les bronches , comme le font les injections d'eau arrêtées par des vaisseaux resserrés. La résistance pourroit être invincible ; ils produiroient des catharres suffoquans , des morts subites , fruits terribles de l'intempérance assez ordinaire

en hiver. La sobriété doit donc être une loi essentielle à cette saison, quoique l'appétit semble la dissuader.

La diète doit être plus approchante de la sèche que de l'humide, le vin peut être moins trempé (a), les viandes les plus atténuées dans leurs principes y sont permises. Les alimens de haut goût ont moins d'inconvéniens, les farineux non fermentés ne peuvent convenir qu'aux gens très-robustes & très-exercés.

L'exercice doit être considérablement augmenté; mais on doit avoir la plus grande attention à ne le pas faire après le repas. Rien ne nuit plus à l'affimilation que de s'exposer au froid pendant la coction.

On demande ordinairement s'il est utile ou nuisible de faire chauffer sa boisson? Question peu importante en elle-même, puisque les boissons aqueuses ne doivent point entrer dans le régime de l'hiver. Il est certain cependant, & évident par nos principes, qu'une boisson trop froide, en resserrant par son action, momentanée à la vérité, mais subite, les fibres de l'estomac,

(a) *Vid. Hipp. de salubri victus ratione.*

peut nuire à la digestion. La même chose est vraie d'une boisson trop chaude, en relâchant. Un juste milieu est presque toujours la règle de la santé.

Le dernier degré du froid est le froid extrême, tel que les Hollandois l'ont éprouvé dans leur navigation à la nouvelle Zemble, en 1556, ou même comme on l'a éprouvé quelquefois dans les Pays septentrionaux de l'Europe, dans les hivers à jamais mémorables par leur rigueur. Ce froid si violent peut se subdiviser lui-même en différens degrés au thermometre ; mais ses effets sont toujours violens & destructeurs.

La condensation des fluides, la constriction des solides poussés à un point aussi considérable, produisent une incapacité à agir, dont nous sentons souvent les prémices pour les bras & pour les jambes, même dans des degrés de froid moins rigoureux, puisque rien n'est si ordinaire que de les voir assez engourdis, pour que nous ne puissions ni écrire, ni tenir des armes. Cet engourdissement, cette inaction peut être portée jusqu'à la gangrene ; ce qui arrive souvent dans les Pays, & dans les hivers malheureux dont nous parlons. Les pieds, les mains, le nez, les

endroits les plus éloignés de la circulation, en font les premiers saisis. Une ardeur brûlante accompagne l'action de ce froid destructeur. Bientôt après, tout sentiment est détruit. Il succede à ces symptomes un engourdissement général qui porte au sommeil, & ce sommeil devient apoplectique. Cet accident pensa nous enlever en 1709 le grand Boerhaave, comme il nous l'a rapporté lui-même. Alors cet hiver eût été vraiment terrible pour la Médecine ; il eût emporté avec ce grand homme les richesses immenses qu'il a répandues à pleines mains sur l'Art salutaire.

Il n'est pas étonnant que ce froid si violent, poussé avec force par un vent impétueux dans les montagnes du Chili, ait pétrifié subitement des hommes & des chevaux ; mais il est inutile de nous arrêter plus long-tems sur les effets de ce froid, que M. Vanswieten a si bien traité dans son article de la gangrene.

Tout cesse dans la nature pendant ces froids excessifs : elle est comme engourdie ; ce mouvement général qui produit & qui détruit les corps, n'existe point, ou existe si lentement, qu'on ne retrouve aucun signe de végétation extérieure. Les Hollandois ne trouverent aucune
plante

plante dans le voyage qu'ils firent à la nouvelle Zemble. Il n'y a ni végétation, ni putréfaction, ni fermentation dans ces Contrées inhabitées. Les cadavres, après nombre d'années écoulées, ont conservé leur fraîcheur & leur figure. Dans ces Pays malheureux, ils ne trouverent que des renards, & des ours d'une grandeur & d'une force prodigieuse, qui, à l'abri d'une fourrure épaisse, & de la chaleur qu'engendre leur corps, pouvoient supporter la vie, & ne pouvoient vivre que de renards. Sans doute il étoit encore d'autres animaux qu'ils ne virent pas, tels que ceux qui peuvent passer leur vie dans un engourdissement presque continuel, pour peu qu'ils revivent un petit espace de tems pour se nourrir.

Sans être porté à cette extrême rigueur, le froid violent fait l'état habituel de beaucoup de Peuples qui habitent vers le Nord : ces Pays sont peu fertiles, les hommes y sont petits, quoiqu'extrêmement forts, les animaux maigres & légers. Leur nourriture la plus ordinaire est du poisson desséché, de la viande boucanée. Ils n'usent point de végétaux, qui sont fort rares dans leur Pays, si le commerce ne les y apporte. Tous ces désagrémens sont cependant

compensés par quelques avantages. Les maladies contagieuses y sont absolument ignorées. On y voit des vieillards qui conservent leur activité dans un âge où nous ne parvenons point ; ce qui étoit encore plus ordinaire chez eux, avant que l'on leur eût porté nos eaux-de-vie ; remede dangereux contre le froid, qui endurecit & qui condense encore des corps qui n'avoient pas besoin de l'être.

Quelles sont les loix diététiques qu'on doit se proposer dans ce froid ? L'exercice forcé & continuel, le corps étant bien couvert de vêtemens, le sommeil dans les lieux chauds, & bien à l'abri du froid, long & tranquille, peu de boisson, & ces boissons tirées du vin, de la biere la plus forte & la plus pure, sont les secours qu'on peut employer contre la rigueur du froid. Le reste de la nourriture est à-peu-près au choix de celui qui se trouve transporté dans ces climats. Peu de nos alimens peuvent être portés dans ces Pays, sans être glacés, puisque le vin d'Espagne le plus fort s'y gele dans le moment qu'on le porte à la bouche ; le poisson, la viande salée, boucanée, peuvent servir de nourriture. Je conseilerois d'y fuir l'usage trop fréquent de

l'eau-de-vie, & les secours trompeurs qu'on en tire; ce qui est essentiel, surtout pour ceux qui sont nés dans ces climats, & destinés à les habiter.

M. Boerhaave, du moins M. Haller, digne disciple d'un si grand maître, nous rapporte dans ses leçons un ancien Aphorisme, tiré d'une Lettre du fameux Médecin Athenien Dioclès, écrite à Antigonus : « Plus le froid est grand, plus » vous pouvez donner de nourriture ; » plus vous devez retrancher de la boisson, plus vous pouvez boire votre vin pur ; en été au contraire, augmentez la quantité de la boisson, diminuez-en la force, & retranchez de la nourriture solide. » Le dogme pour la boisson appartient à Hippocrate ; mais pour la quantité de nourriture, il n'est pas exactement vrai. Dans l'hiver, on peut donner des nourritures plus difficiles à digérer, mais non pas plus nourrissantes ; la crudité est plus familière à l'hiver qu'à l'été, ce que je me flatte d'avoir assez prouvé plus haut.

Ces règles générales qui appartiennent aux deux qualités les plus importantes de l'atmosphère, suffisent pour nous tracer la route que nous devons suivre dans les dégradations des saisons. La Provi-

dence , dont la bonté & la magnificence, éclatent à chaque instant dans le spectacle admirable de la nature , n'a pas voulu qu'un excès succédât rapidement à un autre. (a). Le corps des hommes facile à apprivoiser, a son tems de repos dans lequel il s'accoutume à tout supporter.

Le printems & l'automne, les deux plus douces & les plus agréables des saisons, sont celles où il se fait le plus de changemens dans notre corps. D'un côté, elles appartiennent à l'été, de l'autre, à l'hiver, dans un ordre exactement inverse; aussi ont-elles des effets tout opposés. Ces saisons sont les deux tems de l'année où nous observions le plus de maladies. Dans le printems, les solides se relâchent; il se fait une expansion dans les liqueurs du corps, le mouvement augmente, les glandes moins resserrées donnent issue aux humeurs qui y ont croupi pendant l'hiver. Tout semble s'ouvrir, se dilater. De-là toutes les maladies dont Hippocrate fait mention dans

(a) *Nec res hunc teneræ possent perferre laborem,*

*Si non tanta quies iret, frigusque caloremque
Inter, & exciperet cæli indulgentia terras.*

GEORG. III.

ses Aphorismes ; exposition vraie, & d'autant plus remarquable , qu'elle n'est fondée sur aucune théorie ; mais quoique ces maladies soient nombreuses , qu'elles soient violentes , elles ne sont pas dangereuses ; cette expansion générale de la nature est un signe de liberté. Tout tend à la coction , & à une crise prompte & facile.

L'automne au contraire succede à la chaleur de l'été , à cette saison qui a épuisé la sève des plantes , les sucs des animaux , qui a laissé pour son produit la sécheresse & l'âcreté. Alors un froid nouveau resserre les solides. L'âcreté des liqueurs se concentre au dedans du corps. Les fibres ont perdu la force qu'elles ne retrouvent toute entière qu'au printemps. Les mouvemens des nerfs sont rendus irréguliers par la variation des tems , qui est le propre de cette saison. Les maladies sont sans coction , longues , irrégulières , jusqu'à ce que la pituite ait eu le tems de s'accumuler & de former le nouveau période de l'hiver.

De-là toutes les maladies de l'automne ont paru porter avec elles un caractère plus terrible que celui des autres saisons. Depuis Hippocrate jusqu'à présent , les mêmes observations ont

toujours eu lieu, & ont toujours fixé invariablement les effets des saisons sur les corps. Cette uniformité si désirée chez les Médecins, n'a jamais souffert aucune contradiction : c'est d'après une expérience pure & sans tache, qu'elles ont été tirées ; c'est d'après elle, que nous allons prononcer sur les règles diététiques que l'on doit suivre en pratique.

Lorsque le printems commence, tout se développe, tout se dilate, tout rajeunit. Les humeurs pituiteuses accumulées doivent se tourner en sang ; ce qui exige de la nature un nouveau travail ; ce qui diminue pour les premiers jours de cette saison la nécessité des alimens : on doit être sobre, & aider par cette sobriété le dégagement de la nature, & la fonte des humeurs. Les herbes fraîches qui commencent à couvrir les campagnes, sont pour les animaux un remède assuré pour dégager les glandes, faire couler leurs humeurs, & rendre à la bile l'activité qu'elle avoit perdue par la diète sèche, à laquelle ils avoient été réduits pendant l'hiver, & par les froids qui avoient tout concentré. M. Boerhaave d'après M. Ruysch & Glisson, remarque que pendant l'hiver les ani-

maux perdent l'activité de cette humeur, qu'elle s'endurcit en pierre dans le foie ; mais au printems , le suc du gazon suffit pour la dissoudre , en procurant une légère diarrhée. Nous devons imiter le vœu de la nature , & puisque nous ne pouvons pas faire la base de notre nourriture de pareils alimens , du moins devons-nous en faire notre assaisonnement principal : nous devons commencer à nous méfier des vins & des boissons aromatiques ; & si l'on en fait quelque usage dans le tems où l'air incertain & douteux semble tenir plus de l'hiver que de l'été , au moins ces liqueurs doivent être bannies dans les fins de la saison où elle est prête à dégénérer en chaleur.

Le gibier , les fruits , manquent dans cette saison ; mais nous n'avons besoin que des viandes légères des animaux herbivores , des farineux bien fermentés , & des herbes fraîches & légères qui se trouvent par-tout. Alors les corps foibles & convalescens reprennent vigueur. Les gens robustes le sont davantage , jusqu'à ce que l'été change la scène ; mais la nature nous offrira de nouvelles richesses pour combattre ces inconvéniens.

L'automne a encore tout à craindre de la putridité ; ainsi la nature a-t-elle

donné aux fruits qu'elle produit dans cette saison, la qualité antiputride. Elle a aussi à craindre les effets de la densité inflammatoire qu'elle tient de l'été. Les savonneux s'y trouvent en grande abondance; c'est même à l'automne qu'appartiennent les fruits qui ont la qualité la plus parfaitement savonneuse: les poires, les meures, les raisins, ont éminemment cette propriété; il faut tâcher d'entretenir la constance de la transpiration, faire au moins, qu'une évacuation puisse suppléer l'autre, & sortant petit-à-petit du régime d'été, rentrer par des nuances insensibles dans celui de l'hiver. Ainsi on se trouvera à la fin de l'automne tout prêt à subir les rigueurs de cette saison, & le corps y ayant été préparé par la nature, s'y maintiendra par les sages loix de l'Art salutaire.

A la vérité, ces nuances sont assez difficiles à saisir dans les climats où les saisons ne suivent pas exactement les loix fondamentales de la nature, où elles empiètent l'une sur l'autre; mais ces lieux ne doivent pas être comparés pour la salubrité à ceux dans lesquels ces vicissitudes sont bien marquées chaque année, & bien séparées les unes des autres. Le corps des hommes y souffre à la vérité les

alternatives qui, suivant Hippocrate, doivent endurcir les fibres ; mais si ces alternatives sont trop promptes & trop subites, elles lui procurent une trop violente tension, qui tend à la rupture, & qui ne cause que la foiblesse. Tels sont ces climats où les jours sont brûlans, & les nuits si froides, qu'elles produisent quelquefois de la glace, comme on le dit de l'Arménie (a), de certaines contrées de la Chine ; soit que ce froid dépende de vents nîtreux, comme quelques Auteurs l'assurent, soit qu'il faille avouer que nous ignorons la cause de beaucoup de phénomènes naturels.

Dans ces climats, il faut suivre un régime combiné, & sur-tout prévenir les atteintes de la chaleur, le matin par des anti-putrides, animer le soir le corps, pour que la transpiration se fasse. Ces précautions sont sur-tout nécessaires aux voyageurs, & à ceux qui ne sont pas encore naturalisés dans un climat.

Les corps habitués à un état de l'air, n'en sentent presque pas les impressions. Mais il reste bien long-tems des différences

(a) Tournèfort, *Voyage au Levant*, Lettre 18.

entre les corps transplantés & les corps auxquels le climat a servi de patrie. M. Homberg nous a appris qu'à Batavia, les Indiennes fournissoient le meilleur lait aux enfans ; celui des Européennes est âcre & puant : sans doute c'est par cette raison que chacun aime sa patrie & la regrette.

Plusieurs accidens peuvent changer la régularité des saisons, & tromper l'espérance des moissonneurs. Les vents sont la première & la plus fréquente des causes de ce dérangement ; ils n'ont par eux-mêmes aucune qualité de froid ni de chaleur. Le vent simple, & sans aucun corps qu'il entraîne avec lui, ne dérange pas le thermomètre. M. Boerhaave l'a prouvé ; mais il emprunte ses qualités des terres sur lesquelles il passe, des fleuves & des mers qu'il traverse. Ce n'est pas un phénomène nouveau dans nos Pays, qu'un vent qui, passant sur des terres chargées de neiges, apporte avec lui des particules glaciales qui dans un moment font changer la constitution de l'air, & font naître des excès de froid inévitables & inattendus. Tantôt au contraire soufflans de dessus des sables brûlans, les vents nous apportent une chaleur étouffante ; c'est presque toujours eux dont les ailes font

chargées de pluie, & qui occasionnent les différences importantes du baromètre. Vitruve (a), en nous parlant de Mytilene, nous dit : Lorsque le vent du midi y souffle, on est dans la langueur ; on touffe, quand le vent d'ouest se fait sentir : la santé paroît revenir, quand le nord domine ; mais alors la violence du froid fait qu'on ne peut marcher dans les carrefours, ni dans les rues. On a vu quelquefois les vents porter avec eux des nuées d'insectes & de miasmes putrides, annoncer les fléaux dont le Créateur nous punit. On connoît des nuées qui traînent avec elles des puanteurs insupportables : M. Huxham nous en a laissé plusieurs observations (b). Si l'on en croit l'Auteur qui nous a transmis la description des différentes pestes qui affligent les Orientaux, on connoît en Perse un vent dont l'haleine pernicieuse renverse morts les gens qui y sont exposés.

Dans tous ces cas, les règles de régime que l'on doit suivre, ou sont prévues, ou dépendent de ce qui nous reste

(a) *Lib. 1. cap. 14.*

(b) *Huxham, de aëre, tom. 2. cap. 141. 170. 181.*

encore à dire. Il suffira de remarquer que toutes les fois qu'un froid ou qu'une chaleur insolite se font sentir, il faut y remédier par le régime d'autant plus promptement, que les impressions sont plus fortes; il faut tâcher de ramener promptement le corps à la médiocrité qu'il perd si aisément. A l'égard des violentes secousses de l'atmosphère, le mieux est, si l'on est curieux de sa santé, de ne pas manger pendant qu'elles se font sentir. Si l'orage est trop long, pour qu'on puisse se passer de manger pendant sa durée, il faut manger peu, & des substances de la digestion la plus facile. Dans ces tempêtes, les excès auxquels se portent les élémens, ne peuvent point ne pas déranger une machine aussi frêle que la nôtre. L'air contenu dans les intestins & dans l'estomac est dans une agitation continuelle.

Si quelques nuées paroissant subitement dans l'atmosphère, fussent pour déranger l'ordre de la transpiration, suivant les Observations du Docteur Lining (a), que devons-nous penser de l'influence & de l'action de ces états de l'air, dans lesquels le barometre décrit

(a) *Philos. Transact.* n. 470.

en très-peu de tems des espaces qu'il ne parcourt pas ordinairement ?

On voit tous les jours des gens nerveux qui, dans ces tempêtes, sont aussi agités que l'atmosphère. Aucun homme, dans ces momens, ne digere ; fort peu d'entre les plus robustes, sont capables d'application & de réflexions. Le sommeil n'est pas moins agité que la veille ; s'il existe, les sueurs, les demangeaisons à la peau semblent l'écarter. Une seule de ces raisons suffit pour nous engager à ne pas manger dans ces tems de tourmente, qui d'ailleurs ne sont jamais longs.

Les raisons pour lesquelles le Créateur a institué les vents qui semblent être des instrumens de ravage & d'horreur, sont plus que suffisantes pour nous dédommager de leurs inconvéniens. Ils balayent l'air, & en enlèvent toutes les vapeurs qui deviendroient nécessairement pernicieuses. Ils rendent le séjour des grandes Villes, qui sans eux ne seroient pas susceptibles d'habitations, plus salulaire. Ils sont les liens du Commerce, & les seuls mobiles de la Navigation. Au reste ce n'est pas ici le lieu de parler de tout ce qu'ils peuvent produire d'avantage aux hommes : un seul nous occupera ; c'est que s'ils apportent la

contagion avec eux, ils en sont aussi le remède.

Non seulement l'air est froid ou chaud, sec ou humide, accompagné de pesanteur dans l'un des cas, de légèreté dans l'autre, il peut être encore par lui-même, sans aucune espèce d'autre accident, plus léger & moins élastique, plus dense, plus pesant & plus élastique. La différence est très-grande pour ceux qui vivent dans les mines & dans les vallons enfoncés, & pour ceux qui habitent sur les montagnes les plus hautes. Plus l'air est pesant, plus en général son action est vive sur les solides & sur les fluides; l'économie animale en reçoit plus d'avantage: ainsi voit-on que les hommes qui le respirent, se portent bien, sont forts & robustes. Dans les mines, la fréquence de la respiration est moins grande, la coction est plus forte, & l'on peut user de moins de précautions.

Dans un air léger au contraire, les poumons souffrent beaucoup davantage, les vaisseaux moins comprimés se rompent beaucoup plus aisément; & Janus Acosta, M. Scheuczer & plusieurs autres Auteurs nous ont avertis qu'on ne doit pas être étonné si, en montant sur les plus hautes montagnes, l'on éprouve

des hémoptysies, des saignemens de nez. La respiration est plus fréquente ; la coction a beaucoup moins d'activité, parce que la compression sur les vaisseaux du poumon étant moins grande, le sang acquiert moins d'activité dans ce viscere. Si les habitans des collines se trouvent quelquefois mieux de leur air, que ceux des vallées, c'est aux vents qu'ils doivent la salubrité dont ils jouissent ; les vapeurs au contraire qui se concentrent dans les vallées, en font assez souvent des climats infortunés. La différence que ces deux especes d'habitations mettent entre les hommes, ont été décrites avec le plus grand soin par Hippocrate ; & les règles de leur régime se déduisent assez des états de l'air que nous avons examiné précédemment.

Il nous reste à examiner les effets des corps étrangers que l'air entraîne avec lui, sur notre machine. Chaque climat a plus ou moins de ces inconvéniens. Le Nord en est plus exempt. Le Midi les enfante, & les porte avec lui. Les Anciens avoient plus généralisé le nom de peste, que nous ne le faisons à présent ; & ce qui le prouve évidemment, c'est que beaucoup de lieux qui ne sont jamais infectés de la peste, l'étoient sou-

vent , si l'on en croit leur témoignage. Les noms ont changé , mais les choses ne le sont pas. Varron sçut éteindre une peste qui détruisoit la Ville de Corcyre , ou Corfou , en faisant fermer toutes les fenêtres qui regardoient le Midi. Quoique ce vent dans nos Pays ait des effets mécaniques dangereux , jamais il n'y a apporté ce qu'on appelle proprement peste. Nous ne connoissons point en France & dans toute l'Europe de contagion portée par l'air même ; ses effets dépendent de son impression mécanique. Commun à tous , il en affecte plusieurs à la fois ; mais les maladies qu'il produit , se communiquent peu d'homme en homme. Les contagions même dont quelques accidens peuvent l'infecter , ne s'étendent pas loin. On peut consulter sur cet article les Observations de feu M. Mead. Souvent dans une armée , la moitié d'un camp est assise de façon à être infectée de maladies , pendant que l'autre partie en est absolument exempte. Le voisinage d'un marais , des latrines d'un champ de bataille , suffit pour faire cette différence. Ceux qui veulent s'instruire plus à fond de cette matiere , & suivre les effets physiques des campemens des armées , ne peuvent trop lire

le ſçavant Ouvrage du Docteur Pringle. La fièvre d'Hôpital ou de priſon , ſi fameuſe en Angleterre , ne s'étend guères au-delà des bornes de leur enceinte.

Au ſurplus , les règles de régime qui appartiennent à tous ces états de l'air , ne doivent point être différentes de celles que l'on ſuit dans la contagion qui ſe tranſmet de ſujet en ſujet , dans la peſte que le Commerce nous amene quelquefois. Diemerbrook nous a tracé pour ces cas un régime prophylactique qui leur appartient à tous. Il eſt le premier qui ait fait ſentir la vanité des remèdes préſervatifs , & même leur danger. On doit avoir devant les yeux ce principe : C'eſt que le meilleur préſervatif qu'un homme puiſſe avoir contre tous les maux dont nous ſommes environnés , eſt l'égalité de la ſanté & la perfection des fonctions ; c'eſt cette égalité qui enleve les miaſmes étrangers qui pourroient corrompre nos humeurs. Ainſi les préceptes que nous avons à tracer , ſont ceux de la plus grande ſalubrité poſſible , toujours relative aux circonſtances , à l'état de la vie , à l'âge & à toutes les variétés que nous avons examinés juſqu'à préſent.

Cependant, outre ces précautions générales, on doit encore faire attention que presque tous les levains qui se multiplient avec une violence funeste dans le corps, tendent à la putréfaction.

Il faut donc éviter tous les alimens qui peuvent y tendre par eux-mêmes, ou la favoriser. Le gibier, le poisson, les viandes hazardées doivent être proscrites, & l'on doit faire un usage très-léger de toutes les substances qui sont tirées des animaux, cependant toujours en raison de l'habitude, qu'on ne doit pas déranger imprudemment.

La violence de la circulation rend les principes des humeurs plus âcres, plus exaltés. Il faut donc éviter tous les aromatiques trop forts, trop violens, les viandes fumées, salées, les liqueurs âcres spiritueuses.

Ce seroit un autre inconvénient, que de les laisser croupir; elles se disposeroient trop promptement à la pourriture. Il faut les animer légèrement, surtout par des aiguillons anti-putrides, comme les acides & les acidules. Les végétaux doivent faire la base de la nourriture; les acides doivent y entrer.

L'estomac & les viscères digestifs méritent aussi beaucoup d'attention. Dans

cet état, il ne faut pas les laisser languir ; & s'il faut pécher par quelque excès, il vaut mieux donner dans les toniques, que dans des délayans inutiles. Un peu de vin blanc étoit le tonique favori de Diemerbroek.

Le jeûne doit être absolument pros- crit du régime préservatif de la peste. Il faut que les Médecins se rappellent les expériences par lesquelles il est prouvé qu'un corps à jeun repompe & absorbe davantage qu'un corps dont la nutrition bien réglée fournit à la transpiration. Les Prélats ne doivent point non plus ordonner de jeûnes dans les tems de peste ; ils sont très-dangereux.

L'esprit doit être le plus libre & le plus gai qu'il est possible. Il faut toujours détourner ses yeux du malheur d'autrui, quand on ne veut pas en faire le sien propre, & qui est cependant trop ordinaire & trop naturel dans la Médecine.



CHAPITRE IV.

Du Régime qui appartient aux maladies aiguës.

LA carrière que nous allons parcourir, est déjà franchie depuis longtemps. Hippocrate l'a regardée comme importante & digne de tous ses soins. Les fautes pernicieuses qu'il avoit vu commettre par la plûpart de ses Contemporains, avoient allumé son zèle pour l'humanité. Jamais il n'a parlé avec plus de force, de clarté & d'étendue, que sur la nourriture des malades dans les maladies aiguës.

Commises entièrement aux soins de la nature pour leurs guérifons, ces maladies n'exigent de l'art, qu'une attention exacte à écarter tous les obstacles qui peuvent arrêter ou suspendre les opérations de cet agent salutaire. Cette vérité seule suffit pour nous convaincre de quelle importance est le régime dans ces maladies.

Si la nourriture est donnée à propos, si le corps peut l'embrasser & la digé-

rer , elle est une source de force & de vigueur pour la nature , sinon , c'est un fardeau penible qui la surcharge , quand elle a le plus besoin d'être soulagée. Suivons donc pas à pas le grand maître qui nous a tracé les loix salutaires dont nous allons rendre compte , à l'exemple de plusieurs autres Médecins. Jamais on n'a rien trouvé ni à retrancher , ni à ajouter aux dogmes immortels d'Hippocrate

Une maladie aiguë est un combat vif & violent de la nature , avec la cause étrangere qui tend à la détruire. C'est sur ce dogme qu'est fondée presque toute la doctrine d'Hippocrate , soit qu'il prononce sur le sort des malades , soit qu'il leur prescrive les règles salutaires du régime.

Lorsqu'un obstacle , de quelque nature qu'il soit , s'oppose au cours naturel des fonctions , lorsqu'une cause étrangere admise dans le torrent des humeurs , fronce & irrite les solides , les forces de cet agent puissant & salutaire entrent en jeu. Les Anciens à qui nous devons tant & de si belles observations sur les efforts de la nature & sur leurs produits , ne concevoient pas en quoi consistoit son action. La circulation des humeurs leur étoit inconnue ; ils n'avoient aucune

idée fixe de laquelle on pût faire une théorie solide, & d'où l'on pût partir, pour connoître l'action du cœur sur le sang, la réaction des arteres sur ce fluide : s'ils connurent le pouls régulier des arteres, ce ne fut que long-tems après Hippocrate ; cet Auteur ne l'a fait entrer pour rien dans ses présages. Cependant ce jeu organique dans l'état naturel procure la coction du chyle, l'évacuation des matieres superflues & la sécrétion des différentes humeurs ; s'il augmente, il a nécessairement plus de pouvoir & d'activité : alors les parties grossieres, après avoir exigé un travail plus long & plus violent, sont contraintes ou de se naturaliser dans le corps, ou d'enfiler les routes naturelles qui sont ouvertes aux excréments de toute espece, ou enfin de s'en frayer de nouvelles, d'insolites, qui n'appartiennent qu'à elles, & qui se referment si-tôt que le corps est épuisé de ces matieres.

Cette augmentation du jeu organique des solides est la fièvre, à laquelle on attribue tous les maux, & qui n'est cependant que l'instrument employé par la nature, pour détruire les vices qui l'oppriment ; c'est elle qui sert à fixer nos idées sur la violence & sur la durée de ce combat.

Nous ne nous arrêterons point à donner ici une idée fixe & constante de l'action qui produit la fièvre. Il suffira de remarquer que sa violence est toujours en raison composée de la grandeur du mal qui l'occasionne, & des forces de la nature qui la produit ; le caractère même du mal souvent gêne son éruption, l'empêche de paroître dans toute sa force, & c'est alors qu'il est vraiment dangereux, puisqu'il s'oppose aux secours même que fourniroit la nature ; l'art, dans ces cas malheureux, s'occupe à développer la fièvre. Elle est d'abord plus légère, elle augmente ensuite, enfin elle décline ou finit tout-à-coup, & nous fournit dans tous les périodes de la maladie, l'idée d'un combat, où tantôt la nature pour laquelle la fièvre combat, succombe, où tantôt au contraire elle est victorieuse.

C'est de l'observation de ce combat que sont nés chez les Anciens ces termes de principes d'une maladie, d'augmentation, de crise & de déclin. Le but de la nature, est la coction de l'humour morbifique, son assimilation, son expulsion ; de-là les termes de crudité, de coction & demi-coction, dont tous les Livres anciens sont pleins, & dont les

signes sont évidens dans les fonctions, les excrétions, & les symptomes de la maladie.

Si-tôt que la fièvre a paru, la maladie aiguë est commencée : il faut retrancher toute nourriture solide. Hippocrate recommande dans la fièvre, une diète humide.

D'autres Médecins ont poussé la chose plus loin. Dès le tems même d'Hippocrate, quelques Auteurs conseilloient de ne rien prendre du tout pendant trois jours, dans le commencement de la maladie. Ce dogme a été renouvelé depuis par Chrysispe & par Erasistrate. Enfin Asclepiade, ce Médecin qui, sans avoir ni la science d'un grand Médecin, ni la conduite d'un homme estimable, a joui à Rome dans un siècle éclairé, d'une réputation que la nouveauté des dogmes, & l'enthousiasme du Vulgaire & des Grands, a quelquefois procuré à des sujets aussi peu estimables que lui, se faisoit gloire de refuser, au rapport de Celse, dans le commencement des maladies aiguës, même une goutte de lait pour se rafraîchir la langue. Le quatrième jour, il permettoit avec profusion ce qu'Hippocrate avoit refusé depuis long-tems. Après lui, toute la Secte des Méthodistes

Méthodistes vanta cette même abstinence de trois jours , jusqu'à ce qu'elle ait eu la fin de toutes les Sectes , & qu'elle soit disparue sans aucun effort de la part de la vérité.

Leur principe , fort éloigné de la nature , étoit , que pendant ce tems , les forces du corps occupées à dompter la maladie , emportoient une très-grande quantité de la matiere qui la cause. Comme si dans la supposition qu'ils admettoient avec raison , d'une espece de combat entre les forces vitales & la maladie , celles-ci n'étoient pas beaucoup plus occupées à la dompter , quand les symptomes sont les plus forts , & le mal dans sa vigueur , que dans les commencemens , où , suivant les principes d'Hippocrate & l'expérience , tout est plus modéré. Ne leur étoit-il pas au contraire aisé de concevoir que la maladie étant encore dans un état de crudité , les principes morbifiques peu altérés , il étoit impossible d'imaginer que ces parties étrangères pussent tourner au profit d'une machine dont elles travailloient à opprimer les forces , ou qu'elles fussent capables de coction dans le tems où elles se multiplioient au contraire pour détruire la nature ? Il leur étoit arrivé ce

II. Part.

Q

qui arrive toujours aux gens qui sont dans l'erreur. Petit-à-petit ils avoient diminué de cette exactitude , & différoient tous entr'eux , comme M. le Clerc l'a remarqué , pendant que les disciples d'Hippocrate s'entendoient bien , parce qu'ils avoient la vérité pour eux , & tenoient une conduite simple & uniforme.

Cette conduite étoit fondée sur ce principe si naturel : Les symptômes étant moins violens dans le commencement des maladies , il reste plus de force à la nature ; ainsi l'on peut donner plus de nourriture , que lorsque les symptômes augmentant , la maladie paroît dominer davantage.

En effet , dans quelque maladie que ce soit , les premières selles & les premières urines approchent toujours davantage de la nature qu'elles ne le sont , quand la maladie est plus avancée. Hippocrate remarque qu'assez communément la première selle est moulée , & se rend à l'heure à laquelle la nature a coutume de se délivrer de ce fardeau habituel ; petit-à-petit , tout s'altère de plus en plus.

On doit suivre ce précepte avec d'autant plus d'exactitude , que ne sçachant pas jusqu'à quel tems la maladie doit

durer, il faut soutenir les forces qui, faute de nourriture, succomberoient sous les efforts redoublés de la maladie, & sous les pertes qu'elle cause continuellement. A mesure que les symptomes augmentent, les forces sont plus occupées à combattre, la maladie prend plus d'empire, toute substance étrangère est plus à craindre, il faut donc diminuer de la nourriture; & lorsque la maladie est dans sa vigueur, on doit la donner dans toute sa ténuité.

La vigueur de la maladie est le tems des crises, elle est le tems de la plus forte occupation de la nature; on ne doit la distraire par aucun travail étranger; de ce tems dépend sa victoire ou sa perte. Bientôt après les symptomes de la maladie déclinent, la nature reprend le dessus. Il faut alors au même degré que les symptomes diminuent, augmenter la nourriture jusqu'à la parfaite convalescence.

Tel est le précis des dogmes d'Hippocrate; on doit toujours y faire attention. Combien de gens les oublient ou les négligent! On donne de la nourriture presque également dans tous les tems de la maladie; on n'a aucun égard ni au commencement, ni à la vigueur. Qu'en ar-

rive-t-il ? Beaucoup y succombent, & ceux qui ont passé la vigueur du mal, qui sont victorieux des parties étrangères qui circuloient dans leur sang, sont si affoiblis du double fardeau qu'ils ont eu à porter, ont perdu tant de forces, que leur convalescence est une maladie nouvelle.

Au reste, presque aucune maladie aiguë ne suit assez exactement ses périodes, pour qu'elle ne fournisse pas des exceptions à la règle générale.

Dans toutes les maladies qui ont des combats particuliers à soutenir contre la cause du mal, chacun de ces combats a son augmentation, sa vigueur, son déclin. Il faut régler la nourriture dans cette espèce de maladie ajoutée à la première, comme on la régloit dans la maladie même, soustraire la nourriture au commencement de l'accès, s'il est long; ne la donner que lorsque la vigueur est passée, & suivant le précepte de Celse, lorsque la nature a déjà maîtrisé au moins ce redoublement.

Il s'agit donc, suivant cette doctrine, de proportionner exactement la nourriture à la longueur de la maladie. C'est à quoi le Prince de la Médecine veut qu'on fasse la plus exacte attention; aussi nous

a-t-il indiqué dans son Ouvrage, & a-t-il insisté avec force sur les circonstances par lesquelles nous pourrions juger si une maladie sera longue ou non. La vigueur & la force des symptômes, quand ils paroissent, la nature des excréments, le développement ou les divers accidens du pouls qu'on doit ajouter aux autres signes qu'Hippocrate nous a transmis, quoiqu'il n'eût aucune idée des signes que le pouls nous fournit, en un mot, les symptômes de coction ou de crudité suffisent pour indiquer promptement la grandeur d'une maladie & sa vivacité.

En conséquence, Hippocrate a divisé les différens degrés de longueur de ces maladies, & les a rapportés à trois différences principales, auxquelles il a accommodé trois degrés de diète différens.

La première, qu'il appelle simplement mince ou tenue, *tenuis*, est générale & appartient à toutes les maladies aiguës dès le commencement. Plusieurs de ces maladies n'en exigent point d'autres dans tout leur période, quand elles sont douces, bénignes, quand elles ne portent qu'une atteinte légère aux forces de la nature.

La seconde, qu'il appelloit très-tenue ou *exquisite tenuis*, est proposée pour

un degré de violence plus considérable.

Enfin la vigueur des maladies les plus aiguës , exigeoit la diète qu'il appelloit poussée au dernier degré de ténuité , *summè tenuis*. Il avertit cependant toujours , que s'il falloit commettre quelque erreur , il valoit mieux le faire , en excédant un peu la nourriture proposée , qu'en faisant une diète trop considérable ; précepte fondé dans la nature , dont la démonstration se trouve dans l'œconomie animale , & qui a été renouvelé de nos jours par M. Boerhaave.

L'aliment qui composoit la diète tenue ordinaire , & qui convenoit à tous les malades de fièvres aiguës , c'étoit la tisane , nom devenu fameux en Médecine , mais dans une autre signification. Pour faire cette tisane , les Anciens prenoient de l'orge qu'ils dépouilloient de son écorce , & quand il en étoit absolument dépouillé , ils le faisoient cuire dans l'eau à un feu très-lent , jusqu'à ce qu'il fût réduit en bouillie , & mêlé avec l'eau ; quelquefois même , avant de l'employer , ils le faisoient rôtir ; de-là résultoit ce composé , dont le Pere de la Médecine faisoit tant de cas. Je préfère , dit-il , la tisane à tous les autres alimens tirés des autres especes de bled ,

& j'applaudis à ceux qui l'ont préférée. Elle a une liaison douce dans ses parties, elle est légère, lubrifiante, agréable, elle humecte sans excès, elle lave ce qui doit être lavé, elle ne resserre point, elle n'excite point de trouble fâcheux dans le ventre, elle ne s'y gonfle point, c'est une nourriture d'une qualité légère qui se digere parfaitement.

Cependant, malgré toutes ces qualités, on ne donnoit pas la tisane entière à tous les malades de maladies aiguës; elle composoit la nourriture simplement tenue; celle que l'on donnoit aux malades dans le commencement des maladies, & lorsque la déclinaison étoit complète, ou enfin lorsque les symptômes même de la vigueur étoient fort doux, que les forces de la nature l'emportoient de beaucoup sur les dangers & la violence de la maladie.

Lorsque les symptômes étoient plus violens, & que la maladie augmentoit, alors on en venoit à la diète très-tenue, qui consistoit uniquement dans le suc de la tisane, ou dans la crème de tisane, de laquelle on avoit ôté la substance de l'orge même, de sorte qu'il n'en restoit que le suc liquide.

Enfin le troisième degré de la diète

étoit celui où on ne donnoit que de l'eau dans laquelle on avoit fait bouillir du miel, soit qu'on y joignît du vinaigre, soit qu'on n'y en joignît pas, suivant les circonstances. Cette décoction légèrement mucilagineuse, est plutôt savonneuse que nourrissante : elle a cependant des parties utiles à la nutrition, en même tems que, suivant la théorie des Modernes, elle est capable de détruire la condensation des principes du sang, & d'y porter un sel acide, très-contraire à la pourriture ; au reste Hippocrate n'étoit pas si attaché à cette eau mielleuse que l'on appelloit *mulsa*, qu'il ne permît l'usage de toute boisson aqueuse à sa place. Une légère eau d'orge, comme il le dit lui-même, coupée avec beaucoup d'eau, pouvoit remplir sa place ; en un mot, une liqueur fortement aqueuse suffisoit pour la nutrition.

Telles sont les règles établies par ce grand homme pour les maladies aiguës, cependant il est encore des remarques qu'Hippocrate a jointes à celles-ci sur certaines especes de ces maladies.

Ainsi il observe que l'on doit avoir plus d'attention pour la nourriture, & qu'on doit tenir un régime plus exact dans les maladies du poulmon. L'obser-

vation seule lui avoit appris ce que la Physiologie la plus exacte démontreroit sans l'observation. On sçait assez quel est le mécanisme de la sanguification, & combien le poumon y a de part. La différence du sang qui entre dans la poitrine, avec celui qui en sort, observée par tous les Auteurs modernes, suffit seule pour faire sentir combien le broyement & le mouvement que le sang y reçoit, doivent être considérables, & par conséquent combien les substances étrangères doivent s'y assimiler; mais si cette fonction est lésée, plus elle étoit importante à l'assimilation, plus la sévérité de la diète est nécessaire à son rétablissement; car il lui est impossible de concourir à une bonne nutrition; & cette remarque appartient, quoiqu'à un moindre degré, à toutes les maladies du poumon, même les plus aiguës.

L'estomac, les intestins blessés, enflammés, exigent aussi la diète la plus tenue. Les enfans & les vieillards, par les raisons qui appartiennent à leur âge, & qui se trouvent détaillées dans les articles qui les regardent, doivent observer un régime moins sévère que les adultes, que ceux qui n'ont ni un corps à former, ni des forces à soutenir continuellement.

L'hyver permet plus d'indulgence que l'été, & l'habitude de la tempérance ou de la gourmandise ne perd même pas ses droits dans les maladies. Il faut avoir de l'attention pour l'habitude, ne la pas perdre de vue; ses droits sont substitués à ceux de la nature.

La différence constante qui se trouve entre la façon dont nous nourrissions nos malades de maladies aiguës, & celle qu'employoit Hippocrate, a été l'occasion d'une question proposée par Lommius qui a écrit scavamment sur la Méthode de nourrir les malades. Selon lui, il est douteux que les alimens employés par Hippocrate, quoique conformes à la saine raison, pussent convenir aux hommes des siècles postérieurs. Cependant, comme le remarque très-bien M. Glaff, nous voyons que Sydenham, dans la plûpart des fièvres aiguës, nourrit ses malades avec des décoctions d'avoine, de gruau, leur interdit l'usage de toute espece de bouillons & de suc de viande. Assurément Sydenham ne peut pas être accusé de donner dans un excès de théorie, & d'ajuster ses principes à une hypothèse. L'envie de réussir, le désir des malades, l'imitation de la nature ont été ses seuls guides.

Mais pour bien sentir si nous nous écartons si fort de la méthode ancienne, mettons en parallele avec la conduite d'Hippocrate, celle que nous tenons dans les maladies aiguës.

Qu'un homme tombe malade d'une maladie aiguë, ou il tombe subitement dans les symptomes les plus vifs & les plus aigus, ou la maladie augmente par des dégradations journalieres. Dans le premier cas, la terreur saisit tous les Assistans par la violence des symptomes avec lesquels il est attaqué; alors on lui fait tenir la diète extrême, & assurément on est dans la doctrine d'Hippocrate. *Il faut aux maladies extrêmes la diète extrêmement tenue.* Si au contraire la maladie, quoiqu'aiguë, augmente petit-à-petit, le désir que l'on a de se dissimuler à soi-même le danger dans lequel on est précipité, fait que l'on pèche plutôt dans l'excès que dans le défaut. Il faut avouer cependant, que souvent on tient pendant quelques jours une diète absolue, & alors les malades sont plus foibles pendant le cours de leurs maladies. Il y a plus; beaucoup de Médecins paroissent, dans leur pratique, du sentiment d'Asclepiade. Ils croient que dans le commencement d'une maladie, aucune fonc-

tion ne se fait bien , que le malade n'a besoin que d'évacuation , que la nourriture est inutile ; mais il est aisé de leur faire sentir que cette conduite qu'ils regardent comme raisonnable , n'est que l'effet de leur terreur , puisque si la maladie ne se termine pas au premier septenaire , ou même au premier quartenaire , ils sont obligés , quoiqu'il y ait même degré de violence dans les symptômes , de songer à donner une nourriture qui est alors déplacée , puisqu'il n'y a personne qui ne convienne que dans cet état la nature souffre un combat plus considérable de la part de la maladie.

En général , dans la pratique ordinaire , on réduit toute la doctrine d'Hippocrate à ce principe , Que plus la fièvre est forte , moins il faut nourrir. On est d'accord de tout ; on ne s'écarte de cette régularité , que dans le commencement , peut être même n'est-ce pas un raisonnement bien subtil , des réflexions bien sérieuses qui en sont la cause. On n'entrevoit pas la portée d'une maladie ; à peine est-elle commencée , qu'on croit qu'elle va finir , & l'on ne porte pas ses vues sur l'avenir ; on est fâché de s'être trompé ; mais les forces manquent , & il faut les soutenir. Il n'y a donc aucune

différence entre Hippocrate & nos Contemporains sur la diminution de nourriture dans la vigueur de la maladie ; si l'on en donne trop , ce n'est que pour réparer les dommages qu'une diète excessivement tenue a dû produire dans les commencemens.

Lorsqu'une fois la déclinaison est venue , le danger de la rechute effraie peut-être trop , & tient trop long-tems circonspect & sur ses gardes ; on donne peut-être trop de rafraîchissans & de relâchans. Cependant on augmente petit-à-petit , & l'on suit la méthode prescrite par Hippocrate ; méthode au reste qui est celle de la raison , & qui , dans la déclinaison de la maladie , n'a pu être contredite par aucune Secte.

La théorie moderne sur l'état des fibres , après le combat de la nature , nous indique assez la nécessité de réparer les forces , & de procurer , par l'usage d'un cordial léger , non seulement à l'estomac la facilité de digérer , mais même à toutes les fibres plus de forces pour embrasser , s'il est permis de se servir de ce terme , la nourriture , & même expulser les restes de la matiere morbifique. En effet , suivant les observations des plus fameux Praticiens , il en reste en-

core dans la masse du fang , après que le combat évident de la nature est fini ; le fang ne se dépure que petit-à-petit. Hippocrate paroît n'avoir pas été éloigné de cette méthode de conduite ; & quoiqu'il ne l'annonce pas positivement , l'énumération qu'il fait des vins en usage de son tems & de ceux qu'il préfère , nous autorise du moins à permettre & à conseiller à nos malades , sur la fin des maladies aiguës , l'usage des vins corroborans qui ne peuvent ni s'aigrir , ni se décomposer dans l'estomac , auxquels on peut joindre d'autres substances capables d'apporter en même tems & la force & la nourriture.

La seule différence essentielle qui se trouve entre la diète , telle qu'elle est recommandée par Hippocrate , & celle que conseillent dans les maladies aiguës presque tous les Médecins de l'Europe , consiste dans la qualité de la nourriture. Hippocrate & les Anciens conseilloient des décoctions de végétaux ; les Modernes au contraire conseillent des bouillons : dans les commencemens & dans la vigueur de la maladie , on les fait foibles ; sur la fin , on les fait plus forts. On appelle un bouillon foible la décoction des jeunes animaux , principalement du

veau, du poulet, de l'agneau, du chevreau, dans les Pays où ces animaux font plus ou moins communs. Quand le danger est passé, l'on suppose que le malade a besoin de force. On y ajoute des viandes plus faites, du bœuf, du mouton, de la volaille, du coq même quelquefois, si le sujet est âgé, que la maladie l'ait épuisé, qu'il ait besoin de forces.

On les mêle dans le commencement, avec des végétaux rafraîchissans, la laitue, le pourpier; on les émulsionne avec les semences froides. Sur la fin, quand la maladie est jugée, & dans les commencemens des convalescences, on y joint le pain bien fermenté, les racines échauffantes & apéritives de carottes, de panais, &c. Laquelle des deux méthodes est-elle préférable?

En général, il faut d'abord avouer que les Anciens faisoient beaucoup moins d'usage des viandes que nous. Si nous remontons au tems d'Hippocrate, & même dans les tems très-postérieurs, on ne connoissoit ni l'usage des bouillons, ni le suc raffiné & recuit de ces mêmes viandes, qui fait les délices de la cuisine moderne. On mangeoit moins, on faisoit plus d'exercice. L'usage de la

viande & de son suc, est encore plus particulier à l'Europe & aux Colonies Européennes, qu'aux autres parties du monde : dans l'Europe, la France & l'Angleterre sont les Pays où l'on mange le plus de viande : dans la France, il appartient plus à la Capitale & aux grandes Villes, qu'aux Provinces & aux Campagnes ; en effet beaucoup de Payfans dans nos Provinces, ignorent l'usage de la viande : du moins n'en ont-ils pas l'usage habituel. Un pain grossier, la boisson la plus simple, jointe aux fruits rafraîchissans, suffisent pour leur nourriture ; aussi prétend-on communément que les habitans de la Capitale & des grandes Villes, sont plus remplis de sang que les autres hommes ; on les exténue davantage par la diète dans le commencement des maladies aiguës. Mais il s'en faut de beaucoup, que le suc des viandes cuit depuis si long-tems, soit une nourriture aussi succulente que l'on se l' imagine. Poussée au-delà du degré d'altération nécessaire pour nourrir, cette substance fournit plus d'âcreté, plus de parties excrémenteuses, que de matieres vraiment nutritives ; aussi les fortes évacuations que font faire les Médecins de cette grande Ville, ne doivent pas, je

crois, être attribuées à l'espèce de nourriture que prennent les habitans, puisqu'ils vivent si différemment entre eux, que l'on y trouveroit peut-être plus de diversité qu'entre des Peuples fort éloignés les uns des autres. S'il faut expliquer pourquoi les Médecins de ce Pays évacuent beaucoup de sang dans le commencement des maladies, & font garder la diète la plus rigoureuse, j'en rapporterai les raisons aux variations perpétuelles du climat, à l'oïfiveté qui y régné, à la nature même des maladies aiguës, qui, dans l'instant qu'elles paroissent, sont portées à la vigueur, & sont du genre de celles que les Anciens appelloient *Paracmastiques*; ce qui fait que c'est conformément aux préceptes d'Hippocrate, que l'on commence ordinairement les maladies par la diète la plus tenue.

L'habitude de manger de la viande fraîchement tuée, est le prétexte qui nous a détourné de l'usage des végétaux; cette habitude, dit-on, toujours respectable suivant les dogmes d'Hippocrate, même dans les maladies aiguës, doit nous empêcher de revenir aux décotions d'orge. Le bouillon porte une nourriture légère, sur-tout s'il est fait par

une décoction lente ; de sorte que la viande ait elle-même une chaleur peu au dessus de l'eau bouillante , s'il n'est point trop brûlé , ni chargé des sels de la viande , s'il n'est point trop gras ; au contraire , on accuse les végétaux , quelque ébullition qu'on leur ait fait souffrir , de peser souvent sur l'estomac ; ils ont de la peine à se distribuer , disent leurs ennemis , & sortent moins promptement par les excrétiens ordinaires. Les viandes que l'on emploie , sont les chairs très-fraîches d'animaux qui ne vivent que d'herbes ou de graines : on préfère celles qui sont tirées des jeunes animaux , dans lesquels l'atténuation n'est pas si grande , dans lesquels il n'y a pas tant de pente à la putridité. Souvent même dans les maladies extrêmement aiguës , quand leur vigueur , & quand leur violence est au plus haut point , toute la nourriture consiste dans une eau légère de veau ou de poulet. Telle est la conduite la plus ordinaire des Médecins , qui se dirigent par la raison : car on ne doit pas faire entrer en ligne de compte la conduite de ces gens qui se mêlent de traiter les maladies , qui croient tout permis , lorsqu'il est liquide , sans prendre garde qu'ils font entrer dans le corps de leurs mala-

des quelquefois le suc de fix ou sept livres de viande par jour, & que non-seulement l'estomac, mais même les vaisseaux & les secondes voies, se trouvent chargées de plus de matieres excrémenteuses, qu'on n'en permettroit à un homme en santé.

Les Médecins les plus rationnels de nos jours, dont la conduite est faite pour servir d'exemple, évitent ces inconvéniens, toujours en respectant le préjugé qui nous attache à la viande; ils en diminuent l'efficacité. Après ces bouillons légers & coupés qui se trouvent occuper & le commencement & la vigueur de la maladie, ils les augmentent de force, jusqu'à ce qu'on y mêle le pain, les œufs, & qu'on permette enfin la chair des jeunes animaux, en y joignant du vin vieux, & des substances corroborantes.

Mais quoique l'on doive avouer que cette méthode adoptée par les Médecins de nos jours, differe beaucoup moins de celle d'Hippocrate, qu'on ne seroit d'abord tenté de le croire; cependant je donneroie encore la préférence à celle que propose ce Restaurateur de la Médecine. Pour en tomber d'accord, il suffit de considérer d'un côté l'état ac-

tuel de l'œconomie animale, accablée sous le poids du mal, & faisant des efforts violens, pour chasser les parties étrangères, qui troublent les fonctions. De l'autre, la qualité des mucilages dans les animaux que nous employons à cet usage, & dans les végétaux auxquels il bornoit son régime.

Un mucilage tiré de l'orge, & atténué par une décoction assez longue pour en briser les principes, & les réduire en une masse homogène, ne perd point sa qualité nutritive; mais les parties nourrissantes sont distribuées dans une si grande quantité d'eau, dans la diète tenue des Anciens, qu'on peut regarder la tisane ancienne comme un nutritif très-léger, *imbecillimum*: c'est ainsi que le dit Hippocrate; mais bien loin que l'orge soit dans le cas de céder & de se corrompre par la putréfaction, une des accusations qu'on pourroit intenter contre lui, seroit de tendre trop à l'acescence. Or dans toute maladie aiguë, ce reproche est toujours mal fondé. D'ailleurs on ne peut pas objecter qu'il pèse trop sur l'estomac; car en ce cas, ce ne seroit pas à lui qu'il faudroit s'en prendre, ce seroit à l'épaisseur de la décoction & à la grande quantité de

parties nutritives qu'elle contiendrait. On doit proportionner son épaisseur, ou sa ténuité, aux circonstances dans lesquelles le malade se trouve, & à la force habituelle de l'estomac, auquel on le donne à digérer; & rien au monde ne varie tant que la force de ce viscere.

Mais quel est l'état de l'œconomie animale, dans un malade attaqué d'une maladie aiguë? Sans entrer dans le détail des causes qui produisent les symptômes de ces maladies, & qui souvent leur donnent un caractère de putridité, on peut prononcer en général, que la circulation, le frottement, la chaleur, & tous leurs effets, y sont beaucoup plus vifs. Par conséquent, l'atténuation des sucs & leur tendance à la putridité sont aussi beaucoup plus considérables. Dans cet état, que peut-on désirer de mieux qu'un aliment qui résiste long-tems aux forces vitales, qui, portant sans peine & sans fatigue dans la masse du sang, des parties contraires à la pourriture, ne dégénere pas promptement en excréments? inconvénient qu'on peut reprocher avec justice aux alimens tirés des animaux.

On peut même aller plus loin, & remarquer que dans le tems de la fièvre,

où tout est porté à dégénérer en excréments, les bouillons des animaux peuvent à peine être appelés nourriture ; aussi est-on obligé de les prodiguer. Il ne paroît pas que les Anciens fussent obligés d'être aussi prodigues que nous, de matières nutritives ; car Hippocrate recommande de ne donner de nourriture aux malades, que suivant les heures auxquelles ils sont accoutumés d'en prendre dans leur état de santé, c'est-à-dire, une ou deux fois le jour ; ce qui doit nous faire penser que du moins, lorsque les Anciens accorderoient une nourriture plus solide, ils ne la prodiguoient pas autant que nous.

Certainement si l'on offroit aux malades la décoction d'orge à cette quantité, & seulement une fois par jour, on ne l'accuseroit pas, dans les maladies aiguës, de peser sur l'estomac, & de passer difficilement.

Hippocrate préféroit l'orge & la décoction que l'on en faisoit, à toutes les boissons pareilles, tirées des autres espèces de bled. L'orge étoit entre les semences farineuses, celle qui avoit plus de cours dans la Grèce. Mais il ne paroît pas que ce fût ce motif qui ait déterminé Hippocrate ni Galien, à son exem-

ple ; c'est la qualité rafraîchissante de l'orge, & l'égalité des principes qui le composent, qui lui faisoit donner la préférence. Le bled fermenté comme il l'est dans le pain ordinaire, dont nous faisons usage, me paroît avoir encore des qualités plus avantageuses, parce qu'on lui trouve sans contredit éminemment toutes les qualités que l'on trouve dans l'orge ; son mucilage, plus atténué que celui de l'orge même, a la même qualité acidescente. Bouilli dans l'eau, il donne une gelée plus aisée à digérer que la crème d'orge ; ses parties sont moins visqueuses, moins collantes, donnent les mêmes fruits, sans donner les mêmes peines. Je ne prétends point m'élever contre Hippocrate, en croyant les décoctions de pain préférables à celles d'orge ; cette idée même est une suite de ses dogmes, & des principes qu'il a posés sur les alimens. On peut au reste varier ces décoctions farineuses, suivant les usages des Pays dans lesquels on vit, la rareté ou la fréquence des différentes graines, les vertus même qu'elles peuvent avoir. Ainsi Hippocrate, dans les maladies de poitrine, a souvent préféré la pulpe & les décoctions de lentilles aux autres semences farineuses. M. Boerhaave ne diffère

pas non plus d'Hippocrate, lorsqu'il conseille les fruits d'été, & leurs suc dans la vigueur des maladies aiguës, sur-tout quand la chaleur de l'atmosphère concourt encore à épuiser les malades brûlans de fièvre. L'ardeur de la fièvre, dans ces tems de maladies, proscriit même, suivant la doctrine d'Hippocrate, les décoctions farineuses les plus légères: le sang, dans cet état violent, porté à la condensation, prêt à s'arrêter par sa solidité, a besoin de délayans légers qui, s'ils portent de la nourriture, en portent fort peu, & ne mettent point une nature occupée d'une coction difficile aux prises avec un ennemi nouveau, quelque peu à craindre qu'il soit dans un autre tems. L'aliment doit être le remède, & le remède consiste à rendre l'eau mixible avec le sang. Tous les savonneux végétaux, de la formation desquels nous avons donné la théorie dans la première Partie de cet Ouvrage, qui ont les parties composées d'un sel très-acide, mais intimement mêlé & meuri avec une huile légère, ont cette propriété; on la trouve éminemment dans le miel, dont Hippocrate composoit son eau de miel, qui étoit la plus tenue de toutes les diètes. Le miel cependant a le défaut de fermenter trop aisément,

aisément, comme le sucre, celui de contenir trop de parties huileuses ; mais les fruits d'été ont pour la plupart une proportion juste entre ces deux substances, de sorte que formés par l'Auteur de la nature, pour être un préservatif contre les chaleurs de l'été, ils peuvent être regardés comme la vraie nourriture de la vigueur des maladies aiguës. Nourrissant très-peu, mêlant intimement l'eau avec le sang desséché, corrigeant la nature de la bile épanchée dans les entrailles, l'empêchant de se pourrir, de se corrompre, ils servent à remplir toutes les vues les plus salutaires, dans ces cas où il ne reste rien à l'art, qu'à ne point troubler le mécanisme, par lequel la nature tend à son rétablissement. C'est une remarque de M. Boerhaave, qui nous avertit en même tems du soulèvement que cette pratique avoit causé dans les esprits de plusieurs Médecins, auxquels toutes les choses extraordinaires paroïssent mal fondées.

Les dangers que porte avec elle l'ardeur de la fièvre, cessent aussi-tôt que son éréthisme est disparu ; mais elle a fait croupir le sang, les humeurs desséchées dans leurs couloirs. Là, elles ont reçu trop d'atténuation, trop de ten-

dance à la putridité. Ces qualités n'ont point été enlevées avec la cause essentielle de la maladie. Les caractères étrangers que les humeurs ont empruntés de la maladie, subsistent & peuvent nous causer d'autant plus d'embarras, que le corps est plus énérvé. Cet état du corps peut rendre la convalescence difficile, odieuse, par le dégoût qu'il occasionne ; il ne faut donc point encore abandonner la diète tirée des végétaux. Il faut la rendre, suivant la doctrine d'Hippocrate, plus nourrissante, plus forte, & même un peu aromatique. Par son moyen, nous parviendrons à une convalescence plus prompte & plus heureuse.

Il résulte au reste de ces réflexions, que les préceptes d'Hippocrate sur les maladies aiguës sont vrais, démontrés, supérieurs à ceux de tous les autres Auteurs, & que dans quelque cas que l'on se trouve, on doit toujours nourrir davantage dans les commencemens des maladies aiguës, moins dans la vigueur & dans les redoublemens ; finir la maladie, en augmentant petit-à-petit la nourriture, & la joignant à des stomachiques & à des substances qui puissent augmenter la force des fibres fatiguées.

Il faut aussi avoir toujours présent devant les yeux le dogme d'Hippocrate, Que s'il faut pécher, il vaut mieux le faire par le trop de nourriture, que par le trop peu. C'est un discours léger, imprudent, que celui qui fait l'éloge du régime absolu, qui, regardant le corps malade comme un cloaque immonde, semble ne lui accorder que la vertu de corrompre, parce que tout ce qu'on y mêle mal-à-propos se corrompt en effet. Ces réflexions d'Hippocrate, fruits du bon sens le plus éclairé, nous feront souvent gémir des fautes des Assistans sur lesquels nous sommes obligés de nous en reposer, pour un article aussi important.



CHAPITRE V.

De la façon de vivre dans les maladies chroniques.

PLUSIEURS Auteurs illustres ont imité à l'envi Hippocrate, & nous ont tracé les règles de la nourriture dans les maladies aiguës. Le même régime de vivre convient dans tous les cas où la fièvre est un instrument vif & violent de la nature, soit qu'elle parvienne au but qu'elle se propose, soit que les obstacles multipliés les uns sur les autres empêchent la réussite, & traversent les desseins pour lesquels elle a institué ce mouvement impétueux. Je ne connois point de Traité où l'on ait détaillé les principes du régime qui convient aux maladies chroniques, à celles qui affligent long-tems l'humanité. Je ne prétends point en faire un reproche à nos Maîtres. Les maladies aiguës ont presque toutes la même théorie. Il n'en est pas de même des maladies chroniques ; chacune appartient à une classe, mais ces classes semblent opposées en-

tr'elles , & ne se réunissent que difficilement. Les mêmes préceptes de diète , bien loin de convenir à toutes , s'excluent mutuellement. Sous des symptômes opposés , & qui semblent contraires entr'eux , la même cause souvent dérange tout le corps , souvent les symptômes sont semblables , & la cause est toute opposée.

Quelque difficile qu'il soit de débrouiller ce chaos , je vais tâcher de fixer par des principes la marche chancelante de ce régime , d'autant plus important , que constant & uniforme , répété plusieurs fois par jour , l'aliment , à l'aide des autres choses non naturelles , a souvent seul suffi pour la curation de ces maladies. Les maladies chroniques peuvent-elles se rapporter à différentes especes de classes qui les comprennent & qui les embrassent toutes , de sorte qu'en prescrivant les loix de chacune de ces classes , nous ayons rempli notre objet ? C'est la première question qui se présente.

On appelle en général maladies chroniques , toutes celles qui passent le terme de quarante jours. Les Anciens avoient fixé cette époque à la durée des maladies aiguës. Ainsi il arrive sou-

vent que les maladies aiguës dégèrent en chroniques, ce qui constitue une première classe de maladies chroniques.

De ce genre sont tous les ulcères, tant intérieurs qu'extérieurs, soit qu'ils soient occasionnés par des causes dépendantes du mécanisme même du corps, soit qu'une plaie, une opération chirurgicale les ait produit pour un plus grand bien.

Une autre espèce de maladies chroniques, ont encore un rapport immédiat avec les maladies aiguës. Ce sont celles où la crise même de la maladie produit un dépôt, une maladie différente de la première; qui n'a ni les symptômes, ni les accidens qui lui appartenoient, & qui ne sont point, comme dans la première classe, une suite nécessaire du mécanisme de la maladie même. Telles sont les dartres, les éruptions cutanées, les phlyctènes, les éréthypes, les douleurs même & les pesanteurs dans différentes parties du corps, sur-tout dans les glandes qui surviennent après les maladies aiguës, & qui, suivant la doctrine d'Hippocrate, ont été annoncées dès le tems que la maladie étoit encore aiguë, par la

lenteur de la coction, par l'inconstance des symptomes, par des signes de crise imparfaits, en un mot, par tout ce qui nous annonce d'un côté, que la maladie ne doit pas se terminer par la mort, de l'autre, qu'elle ne peut pas se résoudre parfaitement.

On peut comprendre dans cette classe toutes les maladies chroniques qui ont un accès aigu, & qui, par la douleur qu'elles occasionnent, délivrent le corps de dangers plus grands. C'est à ce genre de maladies que doivent se rapporter la goutte, les rhumatismes aigus, sur-tout la sciatique, les douleurs erratiques, que les Médecins appellent goutte vague, soit qu'elles dépendent d'une humeur étrangère, comme plusieurs l'ont prétendu, soit que ce soit la disposition des solides qui les ait fait naître. Ces especes de maux peuvent se rapporter aux crises salutaires, sous deux points de vue; premierement, elles sont souvent la suite de maladies aiguës dont elles forment la crise; en second lieu, elles délivrent le corps d'une suite de maux peut-être moins cruels, mais plus funestes: elles en sont comme la crise anticipée; & à l'abri de ces maux, la santé se trouve assurée.

Il est de ces especes de crises salutaires, qu'il nous soit permis de nous servir de ce terme, dans tous les tems de la vie de l'homme. Je ne sçais si l'on ne peut pas dire avec vérité, que ce sont même des crises nécessaires pour maintenir la santé; ce qu'il y a de très-certain, c'est qu'elles deviennent indispensables avec l'âge, lorsque l'on doit parvenir à la longévité, souhait naturel de tous les hommes. Le nom de crise sans doute, dans le sens dans lequel il est pris par les Auteurs, ne s'applique point à ces changemens; nous l'employons cependant, en étendant sa signification, parce que ces maladies chroniques, produites par les efforts de la nature, sont instituées, de même que les crises, pour délivrer le corps d'un plus grand mal. S'il nous est permis de parcourir en deux mots celles d'entr'elles qui sont les plus communes, on verra combien cette classe est étendue.

Les maux de la peau sont plus multipliés chez les enfans nouvellement sortis de la mammelle, que dans tout autre âge, & même dans les enfans encore à la mammelle; ce qui avoit fait croire que ces fortes d'éruptions dépendoient d'un levain reçu dans la

matrice même de la mere. Mais la constitution seule des enfans , la structure de leurs corps, toute abreuvée d'humidité, le caractère acide de leurs sueurs , la grossièreté de leurs excréments, & la quantité qu'ils en engendrent, suffisent pour démontrer la nécessité d'une issue nouvelle & salutaire. Leur peau souple, tendre, cede aisément à l'impulsion de ces excréments ; leur éruption, dans cet âge, accompagne celle des dents , parce que tout effort de la nature multiplie les excréments ; elle semble nous faire acheter un bien par un mal ; & quand les enfans n'éprouvent aucune de ces éruptions , ils ont ordinairement le dévoiement. Les parties étrangères n'ont plus leur détermination vers la peau. Peut-être les préceptes de l'art diététique, la gymnastique bien conduite , les frictions faites suivant l'art, pourroient-elles prévenir ces fortes d'incommodités. Mais quoi qu'il en soit, malgré ces maux renaissans , maux qui, quand ils sont une fois établis, ne cedent qu'à peine à toute la sollicitude de l'art, au détriment même de la machine , les éruptions, les dévoimens habituels sont entièrement disparus avant l'âge de puberté.

La nature qui tend à decider les sexe

vers cet âge, & qui produit une nouvelle scène de vie, ne le fait pas ordinairement sans symptômes. Les nerfs commencent à s'agacer, à s'irriter; les vaisseaux fortifiés font des vibrations plus violentes, les glandes de tout le corps deviennent le siège des maladies, parce que les humeurs plus actives développent leurs replis tortueux, leur donnent une force & une activité inconnue: ce n'est qu'à cet âge que les sécrétions commencent à se faire dans leurs justes proportions, & dans l'état qu'elles doivent conserver pendant un long espace de tems. Si les organes sont bien constitués, s'ils ont la force qu'ils doivent avoir, tout ce période de vie peut se passer sans aucuns symptômes; mais si le combat se fait à forces inégales, & que les tentatives de la nature soient combattues par une structure frêle & délicate, les viscères sont en danger de ne pas pouvoir se développer, ils s'engorgent, s'enflamment. C'est de-là qu'on peut dater pour la force & pour les intempéries de l'individu; c'est à cet espace de la vie, confié encore aux soins des mains étrangères, qu'on doit porter la plus grande attention. On peut alors prévenir la phtisie qu'on regarde

comme héréditaire. Ce tems une fois passé, elle n'est plus en notre pouvoir : c'est dans ce tems que les tumeurs scrophuleuses commencent à se guérir par les forces de la nature, ou à la faire succomber. Alors l'épilepsie commence à devenir dangereuse, ou à se guérir. Les obstructions qui doivent fatiguer un âge plus avancé, prennent leur germe dans ce tems. Le sang & les humeurs, les fibres & tous les solides acquierent leur caractère dans ce période de la vie, ou le perdent tout-à-fait. On le voit évidemment dans la cachexie & les pâles couleurs des filles, les unes les surmontent, & leur santé devient robuste ; les autres, au contraire, cedent au mal, & devenues languissantes, elles traînent une vie malheureuse. On doit regarder la puberté & la première jeunesse, comme le tems du développement de tous les organes, celui où leur activité se met en jeu, où les nerfs acquierent une action régulière & constante. La force du cœur & des vaisseaux qui est augmentée, l'accroissement de la machine presque entièrement parvenue à son point de perfection, l'abondance des sucs plus finis, plus travaillés & plus exaltés, sont les

causes de ces révolutions. Elles ne peuvent se faire sans que les organes glanduleux ne souffrent des dilatations, & qu'ils ne rendent des contractions plus fortes par la vigueur même qu'ils acquierent.

Un âge plus robuste a moins de ces crises ; il se soutient de lui-même, & repousse les attaques qui lui sont portées, avec plus de vigueur. S'il arrive dans son commencement des saignemens de nez & d'autres symptomes de cette espece, c'est sans aucun mal précédent, sans aucune suite fâcheuse. Mais bientôt ces richesses diminuent, la vieillesse fait sentir son fardeau, la transpiration & les excréments deviennent moins proportionnés à la quantité & à la grossièreté des parties du chyle ; les organes digestifs travaillent moins les liquides, parce qu'ils ont perdu leur force & leur vigueur. Aussi est-il rare que le période de la vie humaine parvienne à la dernière longévité, s'il n'arrive une espece de révolution, qui rende le corps proportionné non plus aux fonctions qu'il a faites, mais à celles qu'il doit faire. Heureux ceux qui par leur sobriété préviennent la nécessité de pareils changemens, Mais c'est particulièrement dans

cet âge où tout dégénere, que la goutte, les rhumatismes, les tumeurs, les obstructions prennent le dessus; c'est alors que l'on voit les écoulemens par le nez, par les oreilles, suppléer, pour ainsi dire, les évacuations naturelles qui ne se font plus si bien, ni si vigoureusement (a). Les étouffemens, les asthmes, les maux de foie, de rate, les fièvres quartes appartiennent à cet âge.

On voit par cette courte énumération, qu'il y a plusieurs especes de maladies chroniques, qui dépendent des efforts de la nature, & qui en sont le produit. Elle est active & agissante dans ces maux; son action n'est ni uniforme, ni puissante comme dans les maladies aiguës; mais elle parvient à ses fins: & si dans l'enfance elle produit des maux pour les détruire, dans la vieillesse elle les produit du moins sans détruire le corps, & pour le conserver avec ces maux; apanage de sa faiblesse & de sa destruction inévitable. Nous appellerons cette classe entière de maladies, avec M. Stahl & ses

(a) *Catharri in senibus non coquuntur.*
Hipp. Aph. sect. 2.

disciples, Maladies chroniques actives, nom qui marque leur caractère & qui les différencie d'avec les autres chroniques.

Il est une seconde classe de maladies chroniques, dans lesquelles la nature paroît oisive. Le mal a pris à pas lents le dessus. Une ou plusieurs fonctions manquent ; de-là mille délabremens : c'est à l'art à tout faire, & la puissance de l'art ne s'étend pas loin, lorsqu'il n'est pas secondé par la nature. Ce n'est pas que celle-ci ne fasse des efforts ; mais ces efforts s'étendent sur des produits nouveaux du mal, non sur le mal lui-même. Ainsi, dans la cachexie, la grossièreté du chyle admis à chaque repas dans les vaisseaux, excite une fièvre lente, incapable d'en produire la coction, encore bien moins capable de prêter des armes à la nature contre la cachexie. Il est impossible de retrouver une maladie, où l'action de la nature soit absolument réduite à rien. Il arrive cependant quelquefois, que la source du mal soit au-delà de ses atteintes ; telles sont toutes les maladies qui dépendent de la fibre lâche & de l'inertie des liqueurs, qui, par leur nature même, doivent être accompagnées d'inaction. Les ob-

structions indolentes , produites par les vices de la lymphe , les squirrhes , les hydropisies , composent la plus grande partie de cette classe , qui ne seroit jamais tombée sur les Mortels , si l'oisiveté & le peu de sobriété avoient été bannies d'entr'eux.

Dans ces maladies , tout est languissant , tout se rapporte à l'inaction ; & quelque différens que les symptomes soient entr'eux , ils sont toujours accompagnés de langueur & d'inertie. La maladie seule est active , tous les autres symptomes sont passifs. Qu'il nous soit permis d'appeller ces maladies chroniques , maladies où le corps est passif , ou passives , pour les distinguer de celles qui sont actives , & que nous avons appelé telles.

Il est encore une classe de maladies chroniques qui dépend de l'organisation particuliere du corps animal : on ne peut rapporter ces maladies ni à l'une ni à l'autre de ces classes , quoiqu'on les voie souvent combinées avec l'une ou avec l'autre. Ce sont ces maladies qui semblent n'avoir aucune racine fixée & déterminée dans les viscères , & qui cependant attaquent toutes les fonctions l'une après l'autre , ou ensemble. Elles

dépendent, dit-on, communément du peu ou du trop de ton des fibres sensibles ou nerveuses. On pourroit peut-être mieux dire, qu'elles dépendent du peu d'accord de ces fibres entr'elles, & de la discordance d'action qui en résulte : tantôt elles imitent les maladies les plus actives & les plus aiguës : tantôt, dans les mêmes sujets, elles produisent l'indolence & l'inertie, & semblent affoupir les forces de la nature. Elles causent continuellement l'embarras du Médecin, & sont, avec raison, appelées la croix, parce que paroissant rarement seules & isolées, elles se montrent souvent comme l'action de la nature même; souvent, au contraire, elles paroissent l'avoir engourdie.

Une autre raison pour laquelle ces maladies sont embarrassantes, c'est que quelquefois la délicatesse seule des nerfs les occasionne : elles sont, comme le disoient nos anciens Auteurs, *sine materiâ*; c'est-à-dire, que la seule vibratilité des nerfs, l'habitude convulsive, pour ainsi dire, aidée des causes extérieures, suffit pour les produire. L'influence des élémens qui nous environnent, des passions inévitables ébranlent à la fois toute la machine. Ainsi

les gens qui font nés de parens délicats, font nerveux par leur délicatesse même ; ainsi les convalescens ont les fibres sensibles, & quoique leurs corps puissent être regardés comme plus purs que les autres corps, ils font plus affectés par les causes extérieures.

D'autres fois ces mouvemens nerveux dépendent des causes intérieures, de levains particuliers, qui occupent sur-tout la région de l'estomac, du foie, des intestins, de la matrice chez les femmes. Ils semblent de-là se porter à différens endroits du corps, & font connus sous le nom de vapeurs hypochondriques & hystériques. C'est de cette espece de maladie, qui ont été appellées *cum materia*, que les agacements de nerfs ont tiré le nom de vapeurs. Si l'on veut se rappeler ce que nous avons établi de principes sur les solides, dans les préliminaires de cet Ouvrage, on sentira aisément non-seulement comment une irritation locale peut ébranler tout le genre nerveux, mais aussi comment la répétition de ces ébranlemens rend le corps plus mobile. Il nous suffira d'avoir établi ces trois genres de maladies chroniques différens, pour pouvoir régler le régime

qu'il faut suivre dans chacune d'elles.

Ces trois classes de maladies ont des règles particulieres de régime qui leur sont appropriées ; elles ont aussi des règles générales. Ces loix universelles appartiennent en général à l'infirmité.

Un manque de fonctions , soit que la nature soit active , soit qu'elle ne le soit pas , trouble & dérange toutes les autres. Ainsi la premiere & la seconde digestion , l'expulsion même & la génération des excremens , ne peuvent pas se faire dans le même ordre : l'œconomie animale est , pour me servir des termes d'Hippocrate , un cercle dont tous les points se répondent ; le bien est le résultat général de l'uniformité & du concours de la perfection de toutes les actions : ce bien ne subsiste plus , si-tôt que l'un des points est dérangé ; toutes les fonctions s'en ressentent , & supportent une partie du fardeau.

La premiere loi , celle qui appartient à toutes les maladies chroniques , est donc de nourrir uniquement pour la nécessité , de mesurer les alimens non-seulement aux forces du corps & à la dissipation , mais à la foiblesse des organes digestifs & à l'impureté , & au peu de consistance des sucs.

Une seconde , auffi effentielle que celle-ci , est de proportionner le volume de la nourriture à la longueur de la maladie , afin de soutenir les forces , de ne point détruire par la foiblesse un corps que la maladie mine , ayant toujours soin de ne pas transgresser la loi immuable de ne pas nourrir au-delà de la nécessité la plus étroite un corps impur , pour me servir des termes d'Hippocrate.

Une troisieme loi générale est de donner auffi peu de travail qu'il est possible aux organes de la digestion , par conséquent de donner des alimens auffi approchans que l'on le peut de l'état naturel , à moins que le génie de la maladie ne nous porte à donner des alimens contraires à la maladie. Alors c'est les offrir conformes à la nature.

Un corollaire naturel de cette règle est de dégager les alimens le plus qu'il est possible , des matieres excrémenteuses , lorsque ces matieres ne peuvent pas être comptées au nombre des médicamens appropriés à la nature de la maladie.

Enfin on doit placer au rang des règles générales sur cet article , que la longueur de la maladie exigeant des forces , la

foiblesse des organes, d'un autre côté, donnant tout lieu de craindre qu'une trop grande quantité, même proportionnée aux forces de tout le corps, ne surchargeât par son poids, il vaut mieux la diviser, pourvu qu'une digestion n'anticipe point sur l'autre, & partager ainsi un fardeau toujours pénible pour un corps foible, quelque léger qu'on suppose ce fardeau. Ce partage doit être fait en proportion avec les forces. C'est à cette loi que se rapporte l'Aphorisme d'Hippocrate, dans lequel ce grand Maître prononce qu'il est plus aisé de nourrir & de fortifier avec un aliment liquide, qu'avec les substances solides. Il faut cependant avoir toujours quelque égard pour l'habitude qui est une seconde nature.

Enfin, qu'il me soit permis d'ajouter à ces loix générales & raisonnées de la façon de vivre dans les maladies chroniques, un précepte dont nos Maîtres ont toujours voulu qu'on fît usage, même dans les maladies aiguës. C'est que sous le nom de nature, sont comprises, non seulement les loix générales de l'œconomie animale, mais l'habitude même du sujet, les circonstances du climat, des eaux, des fix choses non naturelles, &

que l'application que l'on fait de la maxime d'Hippocrate, « Que l'on doit » préférer pour les malades une nourri- » ture peut-être moins utile, mais qui lui » est plus ordinaire, » appartient en propre aux maladies chroniques qui sont plus longues, & dans lesquelles on est obligé de nourrir plus abondamment, & se rapporte autant à l'air & à l'exercice, qu'aux alimens.

Outre ces préceptes, on doit se rappeler les avis immortels d'Hippocrate dans les maladies aiguës, puisqu'ils peuvent aussi s'appliquer en partie aux maladies chroniques. Ces maladies, ou cèdent aux remèdes, ou la nature succombe; quoique les maladies longues parcourent leur tems plus lentement que les maladies aiguës, elles les parcourent cependant. On peut y distinguer un commencement, une augmentation, pendant laquelle les malades meurent, & un déclin, lorsque le malade doit recouvrer sa santé. Sans doute, plus la maladie s'éloigne de son augmentation, plus il y a de forces de nature: moins il y a de maladie, plus par conséquent on peut se donner de liberté dans la nourriture. Lorsque le mal va en augmentant, les forces diminuent, & la nour-

riture doit aussi diminuer. Enfin quand le malade approche de la mort, la maladie chronique est, pour ainsi dire, transformée en aiguë, & la nourriture doit être prise dans la classe des plus tenues.

Outre ces règles générales, il faut compter encore des loix particulières aux maladies chroniques qui sont actives, & dans lesquelles il y a un mouvement de la nature qui tend à la curation. Il en est d'autres qui se rapportent à celles qui sont absolument passives, d'autres enfin ne sont praticables que dans les maladies des nerfs.

Les maladies chroniques actives peuvent se diviser encore en deux classes : les unes sont accompagnées de fièvre, les autres sont sans fièvre décidée.

Celles qui sont accompagnées de fièvre, le sont de fièvre essentielle à la maladie, comme est, par exemple, la fièvre chlorotique qui ne dépend d'aucun miasme reporté dans le sang ; elle est seulement un effort foible & lent, d'une nature qui tend à se rétablir. C'est à la même classe qu'on doit rapporter certaines fièvres qu'on trouve jointes aux anciennes douleurs qui en sont le remède, & qui produisent petit-à-petit

une espece de coction, par laquelle la cause des douleurs est enlevée du corps.

Il faut avouer que le plus souvent cette derniere espece de fièvre est ou éphémère ou aiguë, ce qui a fait prononcer à Hippocrate : *Febres omnes ex bubonibus ortæ malignæ præter ephemeræ.*

Très-souvent aussi, & tel est le cas général des ulceres, des grandes opérations de Chirurgie, la fièvre est symptomatique, & dépend de la résorption du pus produit dans une partie, & repompée dans la masse du sang. Sous le nom de pus, nous entendons ici, toute autre espece de miasmes étrangers qui séjournent dans un endroit, & qui peuvent infecter toute la masse petit-à-petit : elles produisent les fièvres lentes & étiques qui conduisent le corps à une mort presque certaine.

Les règles de régime qu'exigent de nous les maladies chroniques accompagnées de fièvre, sont très-différentes, suivant l'un ou l'autre de ces cas.

Dans le premier, la fièvre peut être regardée comme salutaire ; dans le second, c'est un ennemi dangereux & funeste.

Il faut aider l'action générale des fo-

lides , lorsque la fièvre instituée par la nature , peut parvenir au but salutaire de la guérison. Les deux attentions que l'on doit avoir dans cet état du corps , sont en premier lieu , de ne point détourner la nature de son action , en donnant de nouveaux fardeaux qui la surchargent ; en second lieu , de ne point laisser languir les forces.

Ainsi , après avoir déterminé le degré de nourriture qui est nécessaire , par la connoissance de la portée des symptomes & de la durée qu'ils peuvent avoir , on donne un aliment presque assimilé. Un mucilage fermenté , brisé , dont l'atténuation des parties ne fatigue point les organes de la première ni de la seconde digestion , en doit faire la base. On rassure l'estomac & les intestins , on augmente un peu leur action par quelque stomachique qui ne puisse point rendre trop vive la chaleur que la fièvre excite. Comme l'état le plus salutaire du corps est celui où toutes les sécrétions sont libres sans être forcées , on choisit les alimens les plus savonneux , ceux qui donnent à la bile & aux sucs qui s'épanchent dans les entrailles , cette fluidité de parties si essentielle à leurs écoulemens. L'usage où sont la plûpart des Européens
de

de manger de la viande , & d'en faire leur nourriture habituelle , fait que souvent on ne peut pas la proscrire , si la fièvre n'est pas bien décidée ; du moins doit-on en diminuer beaucoup la quantité : il seroit mieux de s'en priver tout-à-fait ; mais si la force de l'habitude nous oblige d'en faire usage , tâchons de choisir dans les animaux ceux qui s'approchent le plus du caractère propre à l'humanité. Les poulets , le mouton , les volailles , les viandes de boucherie les moins solides , connues pour être telles par l'expérience & par le genre de vie des animaux qui les fournissent , sont les premières dont on puisse user : on emploie leurs fucs , tant que la fièvre ne permet pas de faire usage de la viande entière ; & c'est cette habitude même qui rend la viande moins redoutable , quand les forces permettent de l'employer. On préfère leurs chairs rôties aux bouillies , avec raison , comme plus nourrissantes. Quelques Médecins même croient trouver leurs fucs plus concentrés & moins relâchans pour l'estomac , quand elles sont froides.

Les poissons légers pêchés sur les bords de la mer , que les Anciens appelloient *saxatiles* , peuvent suppléer la viande ;

ils donnent une nourriture légère, quand il n'y a pas trop de penchant à la putréfaction.

Ces nourritures faites pour flatter le goût, servent d'affaïsonnement au pain; c'est dans ce mucilage fermenté & cuit, que doit consister la principale nourriture.

On peut y joindre les mucilages tirés des fruits; les robs, les suc, les confitures des fruits en hyver, les fruits eux-mêmes bien meurs en été, sont non-seulement permis, mais même conseillés dans cet état. La viande peut être supprimée, & les fruits ne doivent pas l'être. Les légumes farineux non fermentés, les huileux sujets à se rancir doivent être rejetés.

Les légumes qui laissent peu d'excréments & qui contiennent dans les tems proches de leur origine une substance légère, doivent être regardés comme très-utiles, sur-tout s'ils lâchent le ventre, ou s'ils sont un peu diurétiques.

La boisson faite pour servir de délayant aux alimens, précipite leur sortie hors de l'estomac & noye leurs principes, si elle est trop abondante; elle doit être modérée dans sa quantité comme dans ses propriétés, n'avoir aucune

action sur l'estomac & ne point être relâchante ; ou l'eau simple, ou tout au plus un peu de vin pris avec beaucoup d'eau, est préférable à toute autre boisson : le vin doit être stomachique, rouge, exempt de tendance déterminée à l'acidité.

Les règles générales que nous avons cy-devant établies, trouvent au reste ici toute leur application, & nous n'avons pas besoin de les répéter davantage ; observons seulement que la nourriture doit être dans ce cas d'autant moins forte, que le sujet fait moins d'exercice : il seroit à souhaiter que, comme il est essentiel dans ces maladies que les excréments produits par les aliments soient toujours proportionnés à la somme qu'on en a pris, on pût avoir cette certitude ; mais la balance de Sanctorius n'est pas un instrument qui puisse servir aux particuliers, il faut avoir recours au sentiment intérieur : c'est ici qu'il est essentiel de sortir de ses repas avec appétit & facilité à manger encore, si l'on suivoit son goût. L'aliment ne doit exciter aucun symptôme extérieur, quand on l'a pris, & la règle générale que je serois tenté d'établir dans ces maladies, est que l'aliment ne doit point

augmenter la chaleur que l'action de la nature a déjà produit , au contraire il est naturel qu'il procure un sentiment de fraîcheur.

Dans les maladies chroniques actives, où la fièvre est symptôme, & dépend de la résorption, elle est à la vérité le produit des forces de la nature ; mais son effort ne tend qu'à mettre au rang des excréments une matière qui, circulant avec la masse des humeurs, change leur consistance & leurs qualités essentielles. Le plus communément, cette matière est le pus, produit différemment, suivant les différentes parties ; mais qui toujours, comme on a pu le démontrer par mille observations, a jusqu'à un certain point la propriété de se multiplier dans le sang même. Cette fièvre augmente la source du mal ; elle y nuit continuellement ; les alimens qui augmentent encore le nombre des corps étrangers, sont tous singulièrement nuisibles dans cet état du corps ; & s'il étoit possible de se dispenser d'en donner, il ne faut pas douter que le mieux fût de s'en abstenir ; mais la chose est démontrée impossible : il faut en donner, sans doute ; mais la méthode doit être toute différente que dans les autres cas.

Pour le sentir , il faut se rappeler que les alimens bien préparés , bien introduits dans la masse du sang , y jouent cependant un rolle étranger ; ce rolle étranger est encore plus sensible , quand il y a peu de sang qui jouisse de ses qualités naturelles , & qui ait la force de s'affimiler des humeurs hétérogenes.

Tel est l'état du sang dans les maladies dont nous parlons , & si la transfusion n'étoit pas une chimere contraire à toutes les loix de l'œconomie animale , on peut dire que cette résorption feroit le vrai cas où elle pourroit convenir. La qualité des alimens dans cette espece de fièvre , doit donc être la plus approchante qu'il est possible de l'état naturel ; mais elle doit porter avec elle une qualité invisquante & adoucissante. Foible ressource ! puisque les connoissances que nous avons sur la matiere de la nutrition & sur la façon dont les alimens se changent dans le sang , nous font sentir combien légère est la foi que l'on doit ajouter à ces especes de qualités ; la lymphe empreinte d'un matiere âcre , leur communique bientôt son âcreté ; la qualité invisquante exige trop de forces de l'estomac affoibli , ces alimens invisquans ne nous laissent souvent que

les regrets de ne pas pouvoir les employer. Il est cependant certain que le mélange exact des principes dans les alimens, & la modération mutuelle qu'ils se donnent, fait une matiere nutritive plus douce, & qui peut quelquefois prendre le dessus sur les parties âcres qui prédominent dans le sang. Les Médecins sont trop heureux, si d'ailleurs il leur est permis d'ouvrir des routes à cette matiere étrangere qui corrompt tout, & d'en décharger le sang; ou si la nature leur en fournit de toutes ouvertes, ce qui est encore plus sûr.

Choisissons donc pour cette espece de fièvre, dans les alimens exactement mucilagineux, ceux qui offrent le moins de résistance à nos organes, ceux qui s'approchent le plus du caractère des principes naturels; & tâchons de pousser, par le moyen de l'Art, cette approximation aussi loin qu'il est possible. Il faut leur faire subir de nouvelles atténuations par la tostion, par l'ébullition, & être sur-tout discret sur leur quantité.

Dans la nutrition ordinaire, une grande quantité de sang s'affimile une très-petite partie des matieres nutritives; ici, les matieres étrangères sont multipliées: la matiere nutritive doit être di-

minuée, en raison du peu de sang qui peut servir à l'assimilation, & de l'abondance de la matiere étrangere.

Il faut qu'il coule à la fois si peu de chyle dans le sang, que quelque peu qu'il reste de pouvoir à la masse du sang & aux vaisseaux, du moins ils se l'assimilent. A la vérité, il faut faire les intervalles moins grands, mais les proportionner toujours aux forces, & faire en sorte qu'un nouveau travail ne trouble pas encore l'œconomie animale presque bouleversée.

Il est quelquefois plus aisé de prévenir cette fièvre par les alimens, que de la guérir, quand elle est une fois formée. C'est alors que l'usage du lait, au lieu de toute autre espece d'aliment, est vraiment un médicament donné avec les alimens, *medicamentum in alimento*; ce mucilage déjà travaillé dans le corps d'un autre animal, reçoit un nouveau travail de l'estomac : lorsqu'il aborde au sang avec toute la lymphe, il a déjà corrigé celle-ci & n'a reçu lui-même que peu d'atteinte, parce qu'il approchoit de l'état le plus naturel. Mais la chose n'est pas la même, si une fois la fièvre a allumé un feu lent, & que les matieres impures soient reçues dans la masse du

sang ; le lait se corrompt dans l'estomac même , & ne peut plus fournir qu'un poison , au lieu d'un aliment. Sa corruption une fois commencée , va toujours en augmentant. Ses parties principales sont plus condensées , mais n'ont pas une union si exacte que les mucilages fermentés des végétaux , qui subsistent plus long-tems incorruptibles. On sent d'ailleurs que toutes les règles que nous avons prescrites pour la nourriture dans le cas précédent , appartiennent aussi à celui-ci : elles appartiennent même à la nourriture préservative que l'on prend contre cette fièvre , & à l'usage du lait. Nous ne parlerons pas plus au long de la façon de le prendre ; du choix que l'on en doit faire. Ce Traité appartient plutôt à la curation des maladies , qu'à l'usage des alimens. Il paroît en général , par les principes établis & par sa nature & par celle de la digestion , que l'on doit le mêler avec le moins d'alimens étrangers qu'il est possible ; il faut sur-tout éviter ceux qui sont les plus sujets à s'aigrir ; il en est peu de ceux qui seroient par eux-mêmes salutaires , qui n'ait cette facilité ; ainsi on ne peut attendre du lait un grand avantage , qu'en le prenant pour toute nourriture.

Pour le choix des laits , pour les principes qu'on doit se faire à soi-même sur cet article , on peut voir ce que nous avons dit dans la premiere Partie sur la nature du lait , & consulter les Auteurs qui ont traité à fond & en particulier de son usage.

Par les préceptes de diète que nous donnons ici sur cette espece de fièvre & sur les préservatifs qui y sont nécessaires , on conçoit celle qui appartient à toutes les opérations de Chirurgie , qui , dans leur commencement , sont des maladies aiguës , & deviennent sur la fin des ulceres quelquefois chroniques.

Il nous reste à parler du régime qu'exigent les maladies chroniques actives sans fièvre. De ce genre sont les douleurs de goutte , de rhumatisme , les éruptions dartreuses , galeuses , &c. les engorgemens que la nature détruit , sur-tout dans les révolutions des saisons ou des âges , comme le gonflement des glandes , les parotides , les écrouelles.

On peut d'abord remarquer que les différences de ces maladies sont renfermées sous deux classes principales : les unes qui attaquent quelque organe , quelque partie du corps , supposent toujours une fièvre plus ou moins grande dans la

partie, sans quoi on ne concevroit pas d'action dans la nature. Quoique le corps n'en soit pas ébranlé sensiblement & que toute la machine n'en souffre pas, cependant les arteres ont un mouvement plus considérable dans la partie affectée.

La seconde classe des maladies actives sans fièvre, comprend les éruptions, les miasmes étrangers qui se déposent sur quelque partie. Ces maladies étant une dépuration de la masse du sang & une espece de crise, sont sujettes à produire la fièvre de résorption.

Ainsi ces maladies appartiennent de loin aux deux classes du régime desquelles nous avons détaillé les loix, seulement les précautions dans l'un & dans l'autre de ces cas sont moins séveres. Dans le premier même, nous songeons quelquefois à animer l'action de la nature par des alimens, des vins aromatiques & liquoreux, ou à la retarder par des délayans. Le plus souvent notre seul ouvrage est de fournir de bons sucres tirés des végétaux fermentés, & des viandes de digestion aisée, & préparées par des cuissens qui les rendent plus aisées encore à digérer. La viande peut être mangée chaude ou froide, sans que l'estomac souffre en rien de cette diffé-

rence. Les vins qui tendroient à l'aigre , doivent être rejettés , ainsi que ceux qui sont dans un état actuel de fermentation ; les vins sont permis pour aider les forces digestives , leur donner de la vigueur ; il faut qu'ils ayent par conséquent une parfaite combinaison dans leurs élémens. On connoîtra aisément , par les principes établis dans la premiere Partie de cet Ouvrage , quels sont les vins des Provinces qui doivent être rejettés , quels sont au contraire ceux que l'on doit préférer. On ne doit pas troubler la digestion par des boissons , même médicamenteuses , mais prendre celles que les Médecins prescrivent le matin à jeun. En un mot , tout le but doit être de rétablir l'ordre naturel. Si dans les alimens , on peut trouver des remèdes aux maux présens , on doit les préférer.

Les légumes qui ont une vertu diurétique , rencontrent souvent leur application , & sont préférables à tous les autres , quand on espere que les principes de la maladie se détruiront & seront évacués du corps par cette route : plusieurs de ces légumes nouveaux , sur-tout au printems , lâchent le ventre.

Il faut , pour bien gouverner le régime de ces malades , réunir l'une après l'autre

tre toutes les attentions qu'exige l'œconomie animale considérée dans toutes ses variétés. Il faut songer qu'au printems le sang se développe, que la transpiration insensible est plus abondante, que la bile commence à devenir plus âcre, à entrer en action; nos précautions dans le régime médicamenteux, doivent se porter vers ces deux évacuations, qu'il faut favoriser. En été l'âcreté doit être combattue; on doit modérer au contraire les évacuations qui épuisent & qui entraînent beaucoup de sucs utiles: en automne, les loix diététiques sont de porter aux urines, de favoriser leur excretion, d'accoutumer la bile à ne point croupir. C'est vers les conduits seuls de l'urine, que toutes nos attentions doivent se porter en hiver; les autres évacuations sont diminuées, & doivent l'être en effet.

Il ne faut jamais oublier dans ces maladies, l'âge du malade, ses occupations, ses passions; en un mot, c'est de mille circonstances réunies, que résulte la perfection du régime si nécessaire dans ces cas. C'est sur-tout dans les maladies chroniques de cette espece, qu'il faut respecter l'habitude, autant dans les heures de prendre de la nourriture, que dans

le genre des alimens que l'on conseille.

Mais si l'on veut guérir absolument, il faut prendre garde si une habitude est bonne ou mauvaise. Il est telle maladie qui ne dépend que d'une mauvaise habitude. Il faut sans doute la changer ; mais il est essentiel de le faire petit-à-petit, sans ébranler une nature déjà faible, mais en la flatant peu-à-peu. La métasynchrise que quelques Anciens ont proposée, pourroit avoir lieu dans bien des maladies de ce genre, mais toujours en modérant la marche des changemens qu'on fait éprouver aux corps. Tout ce qui est subit, fait sur les fibres des impressions trop brusques, & capables de les affoiblir encore.

La seconde classe, celle des maladies chroniques actives sans fièvre, exige des alimens adoucissans, des alimens qui, n'ayant aucun excès dans leurs principes, soient cependant aisés à digérer. La nature nous en offre beaucoup de cette espece, mais fort visqueux ; c'est à l'art de les atténuer & de les préparer. Enfin le lait pour toute nourriture, est le plus souvent & leur aliment, & leur médicament.

Le tableau que nous présentent les maladies chroniques où la nature est

oïfive, où le corps uniquement destiné à souffrir, ne se défend point ou se défend mal, est bien différent de celui que nous offrent les maladies, du régime desquelles nous avons établi les loix. Ici, les fibres n'ont point de force ni d'action.

Quelle que soit la cause qui ait été l'origine du vice qui domine dans les corps, il a nécessairement procuré aux fibres un relâchement manifeste; de-là leur langueur & leur peu d'activité.

L'action des fibres régit toute la machine. Pour s'opposer au désordre que leur inertie peut procurer, il faut continuellement user d'un aiguillon, exciter dans les fibres des vibrations, de fausses forces, qu'elles démentent quelquefois aussi-tôt. Elles donnent aux humeurs leurs corps, leur consistance, leurs propriétés vivifiantes; c'est sur elles que les remèdes agissent principalement. Les liquides ne reçoivent point la consistance qu'ils doivent avoir; ils sont ou trop épais, ou trop fluides, mais presque toujours trop épais dans une partie, trop fluides dans l'autre; les excréments ne sortent pas comme ils devroient sortir, ni en même proportion. A la fin, une acrimonie étrangère à cette classe

de maladies , peut se lier à l'inaction des solides , & produire une fausse activité qui conduit à la mort. Telle est l'âcreté qui survient aux matieres croupissantes , au défaut de séparation de la bile de l'urine. La maladie n'éprouve pas l'activité de la nature , celle-ci est en action sur un ennemi étranger. On sent bien qu'à ce période , il ne faut plus songer à aucune ressource ; mais avant même que d'y être parvenus , nous ne pourrions en employer que de bien foibles. Presque rien ne dépend de l'art , que de rendre , s'il le peut , la maladie active ; & pour cela , qu'y a-t-il à faire ? Donner de la force aux fibres , forcer la nature , pour ainsi dire.

Celse avoit déjà proposé depuis long-tems , d'employer ce moyen , mais il le proposoit pour la fièvre intermittente , une des maladies les plus actives du corps humain , & qui par ses accès se rapproche des aiguës ; c'est sur des maladies tout-à-fait passives , que nous le proposons , où rien par conséquent ne procure de danger.

Les alimens plus corroborans que nourrissans , les vins les plus forts , donnés cependant aux intervalles marqués , &

suivant les loix générales des maladies chroniques , les substances qui ont une qualité évidente , par laquelle , en corroborant , elles augmentent les évacuations des urines ou la transpiration , & qui tiennent à la matiere médicale par cet endroit , comme les légumes échauffans , sont ceux qui doivent servir d'affaïsonnement aux fucs des viandes fortes , ou à ces viandes même , suivant le degré de la maladie. Il est bon , si rien ne contre-indique ces vues , que ces alimens aient passé le point d'atténuation requis pour la nutrition ordinaire. Il faut donner le *quasi nutriens* d'Hippocrate. Un abus des plus considérables , est de prodiguer les boissons dans un corps où elles ne peuvent que croupir & augmenter la quantité des matieres excrémenticielles. Il faut que la boisson soit toujours animée ; l'eau en est le véhicule , mais il faut qu'elle porte avec elle des parties fortifiantes qui l'empêchent de croupir.

S'il est une fois démontré que la nature ne peut pas devenir active , que l'on soit obligé d'abandonner le malade à son malheureux sort , il lui reste deux ressources ; l'une est qu'une mort prompte l'affranchisse des tourmens qu'il endure , ou que sa vie prolongée lui apprenne à sup

porter des maux dont il se fait une habitude. Alors il n'est plus qu'un objet digne de pitié : la loi que le Médecin doit se faire , est l'indulgence pour les desirs du malade , sans risquer cependant de hâter des momens dont l'usage est souvent précieux.

Pour les maladies que l'on peut porter sans danger , du moins pressant , tels que les squirrhes , les endurcissemens des visceres ; les loix que nous avons à leur tracer , se réduisent à celles qui appartiennent aux gens infirmes & délicats , dans lesquels les fonctions se font foiblement , ou se font mal. Toutes les règles à cet égard se réduisent à celle-ci : c'est de donner moins de nourriture que les forces apparentes n'en exigent , de soulager les forces de l'estomac , en donnant des matieres aisées à digérer , & toujours le plus proche qu'il est possible de l'état naturel , avoir soin de diminuer la nourriture, lorsque la quantité des excréments , soit sensible , soit insensible , est diminuée ; en un mot , de pousser l'exactitude des règles hygiastiques aussi loin qu'il est possible.

Il nous reste un troisieme genre de maladies longues à régler. Ce sont les maladies des nerfs. Tout est dérangé

dans cette espece d'état du corps , rien n'est assujetti à des loix fixes & invariables. On peut cependant distinguer deux genres de ces maladies. Dans les unes , les nerfs nous présentent des symptomes d'une tension extraordinaire. Les fibres , dans cet état , ont des vibrations continuelles & violentes , des spasmes & des rétractions perpétuelles. Si l'on tâte le bas-ventre , on le trouve dur & tendu dans un endroit, souple & mollet dans un autre ; les digestions se font le plus souvent bien , l'appétit est bon , l'embonpoint ne diminue pas , quoique cette espece de gens soient sujets à être secs par eux-mêmes. Les nerfs de ces êtres sensibles s'irritent ordinairement par accès & par paroxysmes. La cause la plus légère les réveille ; leur ventre est alors constipé , leur urine chargée : les bains , les délayans , les humectans leur procurent du soulagement. Tous ces symptomes nous dénotent une tension , une aridité excessive dans les fibres nerveuses ; aussi , peu de ces gens nerveux sont-ils exempts de mélancolie , & de cette espece d'humeur noire qu'on appelle atrabile , dépendante de l'épaississement des liqueurs. Alors , le plus souvent , elle se rapporte

aux maladies chroniques actives, dont nous avons déjà parlé. Si l'atrabile n'est point active par elle-même, elle peut l'être rendue. A la vérité, elle est quelquefois mise dans un mouvement prompt & rapide; alors elle produit les maux les plus violens, & appartient aux maladies aiguës; quelquefois atténuée petit-à-petit, & fondue par des alimens bien choisis, elle s'écoule avec tranquillité, & délivre le corps de tous les accidens qu'elle caufoit: c'est alors qu'est le triomphe de la diète humectante & savonneuse, dont M. Boerhaave a parlé si au long & si scavamment, qu'il est inutile d'en détailler ici davantage & les effets & le mécanisme.

Mais si les nerfs sont malades, sans qu'aucune matiere y influe, que ce soit uniquement une habitude convulsive, une tension contre nature sans matiere étrangere, telle que la causent les travaux de l'esprit trop long-tems continués, ou les exercices de Venus, on sent qu'avec la cessation des causes, on ne doit joindre pour leur curation, que le régime. Les médicamens seroient de trop dans un corps qui n'a aucun vice, qui ne souffre que de sécheresse & de tension. La diète humectante, légère, rafraîchif-

fante , les bains , l'exercice doux & modéré , remplissent entièrement les indications que nous nous proposons : c'est pour cela que M. Boerhaave appelle avec Plin les légumes tendres , frais , nouvellement éclos de terre , *sapientum ventribus amica* , parce que cette sécheresse & cette tension sont l'apanage des Gens de lettres. Ce régime suffit à remplir toutes les indications , sur-tout si le reste des choses environnantes concourt à produire les changemens salutaires , si tous les solides sont pénétrés d'humidité par l'atmosphère , par les bains , &c.

Une autre espece de maladies de nerfs , sont celles dans lesquelles les nerfs ne nous présentent de tous côtés , qu'ataxie , irrégularité ; tantôt irritation violente , tantôt relâchement. Le genre nerveux paroît être susceptible de l'activité la plus grande ; & en sortant de cette activité , il tombe dans une inertie affreuse. Tel est l'état des nerfs après les fortes évacuations , qui , quand elles sont poussées au plus haut degré , produisent même la convulsion , suivant la remarque des Anciens : tel est encore le genre de vice des nerfs que nous retrouvons chez toutes les femmes , que

l'on appelle ordinairement nerveuses & vaporeuses; état produit chez elles par le dérèglement extrême de leur conduite & de leurs mœurs, enté le plus souvent sur une structure mince & délicate, & par-là même souvent rendu héréditaire.

Cette ataxie, ce jeu désordonné & déréglé de l'action des nerfs, n'est fondé que sur leur sensibilité extrême, & celle-ci l'est sur leur foiblesse. Tous les objets extérieurs agissant sur une structure délicate, forment une impression beaucoup plus vive qu'elle ne le feroit sur une machine ferme & solide; l'expérience nous l'apprend : car si ces personnes délicates & nerveuses veulent s'adonner à toutes sortes d'exercices, fortifier l'application & la distribution du suc nourricier, bientôt elles ne seront plus dans cet état qui les rend si fort à plaindre. Aussi faut-il commencer dans leur nutrition à corroborer l'estomac, à lui donner des forces, à fournir au sang des principes déjà presque formés, & en même tems à les pousser par l'exercice avec une force égale dans les derniers vaisseaux.

Il faut avertir au reste, que les mesures que les autres hommes sont obli-

gés de prendre dans l'exhibition des médicamens, ceux-ci sont obligés de les porter dans la nourriture : tout ce qui est insolite, extraordinaire pour des nerfs délicats, est sujet à les agacer. Les changemens même en mieux, troublent quelquefois toute l'œconomie animale, & la renversent. C'est petit-à-petit qu'il faut s'y accoutumer, & apprivoiser, pour ainsi dire, les nerfs avec l'usage des meilleurs alimens.

On sent assez par ce peu de mots, combien il répugne à la raison de tourmenter cette espece de malades par des délayans, des favonneux, des boiffons abondantes ; au contraire des autres hommes, les vins de liqueurs, les aromates, les substances terreuses, si elles sont assez atténuées & assez affinées pour pouvoir porter de la force jusqu'aux vaisseaux sanguins, sont les substances que l'on emploie pour nourriture avec plus de succès.

Fin de la seconde Partie.

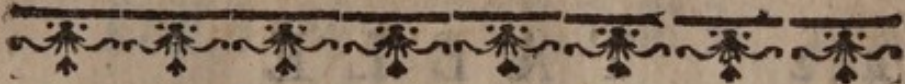


TABLE DES MATIÈRES

Contenues en ce Volume.

P <i>RÉLIMINAIRES sur la source physique de la différence des Hommes.</i>	Page 1
<i>Différences générales des Hommes du côté des solides.</i>	8
<i>Différences mécaniques des so- lides entr'eux.</i>	15
<i>Différences des solides dans leur organisation.</i>	25
<i>Différence des fluides.</i>	47
CHAPITRE I. <i>De la différence du régime suivant les différens tempéramens.</i>	90
<i>Tempéramens suivant les An- ciens.</i>	93
<i>Tempérament parfait.</i>	96
<i>Sources physiques des différences des tempéramens.</i>	99

432 T A B L E

Tempérament sanguin. 107

Tempérament bilieux. 108

Tempérament mélancolique. 109

Régime du tempérament parfait.

113

Régime du tempérament sanguin.

118

Régime du tempérament bilieux.

124

Régime du tempérament pituiteux.

135

Régime du tempérament mélancolique.

144

Complications des tempéramens entr'eux & leur régime.

154

Tempéramens particuliers des parties, & leurs régimes.

159

CHAPITRE II. *Des Régles de Régime nécessaires dans les différens états & les différens périodes de la vie.*

166

Régime des femmes.

166

Régime des enfans à la mammelle.

109

Des enfans plus avancés.

192

D

DES MATIERES. 433

<i>De l'âge de puberté.</i>	195
<i>De l'âge parfait.</i>	197
<i>De la vieillesse.</i>	198
<i>De la vieillesse fraîche & commençante.</i>	201
<i>De la vieillesse décrépité.</i>	205
<i>Méthode de prolonger la vie de l'homme par le régime.</i>	207
<i>Régime des hommes occupés.</i>	216
<i>Des hommes livrés à des exercices violens, comme les soldats & les labou- reurs.</i>	217
<i>Des artisans sédentaires.</i>	226
<i>Des femmes oisives.</i>	231
<i>Des gens de Lettres.</i>	233
<i>Usage du caffé.</i>	243
<i>Régime des Passions.</i>	244
CHAPITRE III. <i>Sur les différens régimes qu'exigent, & les climats & les saisons.</i>	246
<i>Action générale & mécanique des climats & des saisons.</i>	Ibid.

<i>Action mécanique de la chaleur sur le corps.</i>	253
<i>Action de la chaleur considérée dans différens degrés.</i>	271
<i>Au printems.</i>	275
<i>Dans l'été.</i>	276
<i>Dans les climats chauds.</i>	281
<i>Dans les climats chauds, pour ceux qui n'y sont pas habitués.</i>	284
<i>Pour les habitans naturels.</i>	286
<i>Régime de la chaleur.</i>	287
<i>Usage du chocolat dans les pays chauds.</i>	293
<i>Boisson à la glace.</i>	295
<i>Action de la chaleur, & de l'humidité combinées.</i>	301
<i>Régime de cette constitution de l'air.</i>	307
<i>Action du froid.</i>	309
<i>Différens degrés de froid, & leur action physique.</i>	311
<i>Préceptes diététiques dans le froid.</i>	317
<i>Combinaison du froid avec l'humidité.</i>	318

DES MATIERES. 435

<i>Préceptes diététiques pour cette constitution de l'air.</i>	322
<i>Action mécanique des degrés de froid plus violens.</i>	322
<i>Régime de ces degrés de froid.</i>	332
<i>Régime du froid extrême.</i>	338
<i>Régime du printems.</i>	339
<i>Régime de l'automne.</i>	347
<i>Régime des climats , où les saisons se succedent rapidement & sans nuance.</i>	345
<i>Action des vents.</i>	346
<i>Régime des tempêtes.</i>	347
<i>Régime de la pesanteur & de la légéreté de l'air.</i>	350
<i>Régime des vallons & des collines.</i>	351
<i>Régime pendant la contagion.</i>	353
CHAP. IV. Du Régime qui appartient aux maladies aiguës.	356
<i>Nature des maladies aiguës.</i>	357
<i>Différens degrés de Régime , suivant la force & la rigueur des maladies aiguës.</i>	363

436 TABLE DES MAT.

<i>Suivant les redoublemens.</i>	363
<i>Dans les maladies de poitrine.</i>	368
<i>Dans les maladies de l'estomac.</i>	369
<i>Différences du Régime proposé par Hippocrate avec le nôtre.</i>	377
<i>Lequel des deux est préférable.</i>	379
CHAP. V. <i>Du Régime qui appartient aux maladies chroniques.</i>	388
<i>Maladies chroniques actives.</i>	390
<i>Maladies chroniques passives.</i>	398
<i>Maladies des nerfs.</i>	396
<i>Règles générales du Régime dans les maladies chroniques.</i>	402
<i>Régime des maladies chroniques actives.</i>	406
<i>Régime des maladies chroniques passives.</i>	421
<i>Régime des maladies des nerfs.</i>	425
<i>Fin de la Table des Matieres.</i>	







